



~~174~~

14408

9. 1795

up
C

Earle's
Circulating Library
No 47. St. Mark's St.
Piccadilly

Handwritten text, likely a signature or name, written in a cursive script. The text is oriented diagonally across the page.

A L M A N A C H

D E S M U S E S .



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa



La Liberté couronne Apollon.

P
LF
A

A L M A N A C H

DES MUSES,

POUR L'AN TROISIÈME

DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

1795 (vieux style.)

A P A R I S,

Chez Louis, Libraire, rue Severin, n°. 29.

AN III de la République française.

616605

11. 8. 55

AVERTISSEMENT.

Nous avons annoncé, à la tête du dernier Volume de *l'Almanach des Muses*, que ce recueil paroîtroit chaque année, à l'équinoxe du printemps ; mais beaucoup de personnes ont pensé qu'il seroit plus convenable, à tous égards, d'en fixer la publication au commencement de l'année républicaine ; nous nous rendons volontiers à la justesse de cette observation. Sans afficher le titre de *Républicain*, l'*Almanach des Muses* l'a été véritablement depuis le commencement de la révolution, l'Editeur ayant toujours inséré de préférence les meilleures pièces patriotiques ; il le

A V E R T I S S E M E N T.

sera plus spécialement par la suite. Nous sommes loin cependant de vouloir en exclure les autres genres. Ils continueront toujours à y répandre de la variété, et à donner une idée des divers progrès de notre poésie.

Ceux qui voudront faire insérer des poésies dans ce Recueil, sont priés de les faire parvenir avant le premier Thermidor à l'Editeur de l'Almanach des Muses, rue de la Jussienne, N°. 20.

On trouve chez DELALAIN, Libraire, rue Jacques, N°. 240, les 30 premiers volumes de cette Collection.

V E N D É M I A I R E.

Premier mois de l'année Républicaine ; il tire son nom du mot Vindemia , qui signifie Vendange.

Nouvelle Lune le 5 à 5 heures 5 min. du matin.

Premier quartier le 11 à 6 heur. 42 m. du matin.

Pleine Lune le 18 à 6 heur. 57 min. du matin.

Dernier quartier le 24 à 7 heur. 9 min. du soir.

Primedi.	1	Raisin.	Lun.	22	<i>Sept.</i>
Duodi.	2	Safran.	Mar.	25	1794.
Tridi.	3	Châtaigne.	Mer.	24	
Quartidi.	4	Colchique.	Jeu.	25	
Quintidi.	5	CHEVAL.	Ven.	26	
Sextidi.	6	Balsamine.	Sam.	27	
Septidi.	7	Carotte.	Dim.	28	
Octidi.	8	Amaranthe.	Lun.	29	
Nonidi.	9	Panais.	Mar.	30	
Décadi.	10	<i>A l'Être-Suprême.</i>	Mer.	1	<i>Octob.</i>
Primedi.	11	Pomme-de-terre.	Jeu.	2	1794.
Duodi.	12	Immortelle.	Ven.	3	
Tridi.	13	Potiron.	Sam.	4	
Quartidi.	14	Réséda.	Dim.	5	
Quintidi.	15	ANE.	Lun.	6	
Sextidi.	16	Belle-de-nuit.	Mar.	7	
Septidi.	17	Citrouille.	Mer.	8	
Octidi.	18	Sarrafin.	Jeu.	9	
Nonidi.	19	Tournesol.	Ven.	10	
Décadi.	20	<i>Au Genre-humain.</i>	Sam.	11	
Primedi.	21	Chanvre.	Dim.	12	
Duodi.	22	Pêche.	Lun.	13	
Tridi.	23	Navet.	Mar.	14	
Quartidi.	24	Amatillis.	Mer.	15	
Quintidi.	25	BOEUR.	Jeu.	16	
Sextidi.	26	Aubergine.	Ven.	17	
Septidi.	27	Piment.	Sam.	18	
Octidi.	28	Tomate.	Dim.	19	
Nonidi.	29	Orge.	Lun.	20	
Décadi.	30	<i>Au Peuple franç.</i>	Mar.	21	

B R U M A I R E.

*Deuxième mois. Il tire son nom des mots Brumes
et Brouillards qui nous annoncent l'hiver.*

Nouvelle Lune le 2 à 10 heur. 47 min. du soir.
Premier quartier le 10 à 6 heur. 56 min. du soir.
Pleine Lune le 18 à 10 heures 4 min. du matin.
Dernier quartier le 24 à 11 heures 57 min. du soir.

Primedi.	1	Pomme.	Mer. 22	<i>Octob.</i>
Duodi.	2	Céleri.	Jeu. 23	1794.
Tridi.	3	Poire.	Ven. 24	
Quartidi.	4	Betterave.	Sam. 25	
Quintidi.	5	Oie.	Dim. 26	
Sextidi.	6	Héliotrope.	Lun. 27	
Septidi.	7	Figue.	Mar. 28	
Octidi.	8	Scotsonnère	Mer. 29	
Nonidi.	9	Alisier.	Jeu. 30	
Décadi.	10	<i>Aux Bienfaiteurs</i>	Ven. 31	
Primedi.	11	Salsifis. <i>de l'hum.</i>	Sam. 1	<i>Nov.</i>
Duodi.	12	Macre.	Dim. 2	1794.
Tridi.	13	Topinamb.	Lun. 3	
Quartidi.	14	Endive.	Mar. 4	
Quintidi.	15	Druxon.	Mer. 5	
Sextidi.	16	Chervis.	Jeu. 6	
Septidi.	17	Cresson.	Ven. 7	
Octidi.	18	Dentelaire.	Sam. 8	
Nonidi.	19	Grenade.	Dim. 9	
Décadi.	20	<i>Aux Martirs de la</i>	Lun. 10	
Primedi.	21	Bacchante. <i>liberté.</i>	Mar. 11	
Duodi.	22	Azetole.	Mer. 12	
Tridi.	23	Garence.	Jeu. 13	
Quartidi.	24	Orange.	Ven. 14	
Quintidi.	25	FASAN.	Sam. 15	
Sextidi.	26	Pistache.	Dim. 16	
Septidi.	27	Macjone.	Lun. 17	
Octidi.	28	Coing.	Mar. 18	
Nonidi.	29	Cornier.	Mer. 19	
Décadi.	30	<i>A la lib. et à l'Eg.</i>	Jeu. 20	

FRIMAIRE.

*Troisième mois. Ainsi nommé de Frima; ou givres
qui sont ordinaires pendant ce mois.*

Nouvelle Lune le 2 à 4 heures 28 min. du soir.

Premier quartier le 10 à 5 heures 8 min. du matin.

Pleine Lune le 16 à 8 heures 55 min. du soir.

Dernier quartier le 24 à 7 heures 28 min. du matin.

Primedi.	1	Raiponce.	Ven.	21	Nov.
Duodi.	2	Turneps.	Sam.	22	1794.
Tridi.	3	Chicoïce.	Dim.	23	
Quartidi.	4	Nelle.	Lun.	24	
Quintidi.	5	Comox.	Mar.	25	
Sextidi.	6	Mâche.	Mer.	26	
Septidi.	7	Chou-fleur.	Jeu.	27	
Octidi.	8	Miel.	Ven.	28	
Nonidi.	9	Genièvre.	Sam.	29	
Décadi.	10	<i>A la République.</i>	Dim.	30	
Primedi.	11	Cire.	Lun.	1	Déc.
Duodi.	12	Raisfort.	Mar.	2	1794.
Tridi.	13	Cèdre.	Mer.	3	
Quartidi.	14	Sapin.	Jeu.	4	
Quintidi.	15	CHEVREUIL.	Ven.	5	
Sextidi.	16	Ajone.	Sam.	6	
Septidi.	17	Ciprés.	Dim.	7	
Octidi.	18	Lierre.	Lun.	8	
Nonidi.	19	Sabine.	Mar.	9	
Décadi.	20	<i>A la lib. du monde.</i>	Mer.	10	
Primedi.	21	Erable-sucre	Jeu.	11	
Duodi.	22	Bruyère.	Ven.	12	
Tridi.	23	Roséau.	Sam.	13	
Quartidi.	24	Oseille.	Dim.	14	
Quintidi.	25	GAILLON.	Lun.	15	
Sextidi.	26	Pigeon.	Mar.	16	
Septidi.	27	Liège.	Mer.	17	
Octidi.	28	Truffe.	Jeu.	18	
Nonidi.	29	Olive.	Ven.	19	
Décadi.	30	<i>Amour de la Patr.</i>	Sam.	20	

N I V O S E.

*Quatrième mois. Ce nom vient du mot latin, Nives
qui sig. fie neiges.*

Nouvelle Lune le 2 à 9 heur. 13 min. du matin.

Premier quartier le 9 à 1 heures 54 min. du soir.

Pleine Lune le 16 à 9 heures 42 min. du matin.

Dernier quartier le 24 à 5 heures du matin.

Primedi.	1	Tourbe.	Dim. 21	<i>Déc.</i>
Duodi.	2	Houille.	Lun. 22	1794.
Tridi.	3	Bitume.	Mar. 23	
Quartidi.	4	Soufre.	Mer. 24	
Quintidi.	5	CHES.	Jeu. 25	
Sextidi.	6	Lave.	Ven. 26	
Septidi.	7	Terre végétale.	Sam. 27	
Octidi.	8	Fumier.	Dim. 28	
Nonidi.	9	Salpêtre.	Lun. 29	
Décadi.	10	<i>A la haine des tyr.</i>	Mar. 30	
Primedi.	11	Granit. et destraitr.	Mer. 31	
Duodi.	12	Argile.	Jeu. 1	<i>Janv.</i>
Tridi.	13	Audoise.	Ven. 2	1795.
Quartidi.	14	Grès.	Sam. 3	
Quintidi.	15	LAPIN.	Dim. 4	
Sextidi.	16	Silex.	Lun. 5	
Septidi.	17	Marne.	Mar. 6	
Octidi.	18	Pierre à chaux.	Mer. 7	
Nonidi.	19	Marbre.	Jeu. 8	
Décadi.	20	<i>A la Vérité.</i>	Ven. 9	
Primedi.	21	Pierre à plâtre.	Sam. 10	
Duodi.	22	Sel.	Dim. 11	
Tridi.	23	Fer.	Lun. 12	
Quartidi.	24	Cuivre.	Mar. 13	
Quintidi.	25	CHAT.	Mer. 14	
Sextidi.	26	Étain.	Jeu. 15	
Septidi.	27	Plomb.	Ven. 16	
Octidi.	28	Zinc.	Sam. 17	
Nonidi.	29	Mercure.	Dim. 18	
Décadi.	30	<i>A la Justice.</i>	Lun. 19	

PLUVIOSE.

Cinquième mois. Il tire son nom du mot latin Pluvia, qui signifie pluie.

Nouvelle Lune le 2 à 0 hour. 18 min. du matin.

Premier quartier le 8 à 9 heures 12 min. du soir.

Pleine Lune le 16 à 0 hour. 41 min. du matin.

Dernier quartier le 24 à 2 hour. 17 min. du matin.

Primedi.	1	Lauréole.	Mar. 20	<i>Janv.</i>
Duodi.	2	Mousse.	Mer. 21	1795.
Tridi.	3	Fragen.	Jen. 22	
Quartidi.	4	Perce-neige.	Ven. 23	
Quintidi.	5	TAUREAU.	Sam. 24	
Sextidi.	6	laurier-thym	Dim. 25	
Septidi.	7	Amadouvier	Lun. 26	
Octidi.	8	Mézétéon.	Mar. 27	
Nonidi.	9	Peuplier.	Mer. 28	
Décadi.	10	<i>A la mort du tyr.</i>	Jeu. 29	
Primedi.	11	Elléboie.	Ven. 30	
Duodi.	12	Brocoli.	Sam. 31	
Tridi.	13	Laurier.	Dim. 1	<i>Févr.</i>
Quartidi.	14	Avelinier.	Lun. 2	1795.
Quintidi.	15	VACHE.	Mar. 3	
Sextidi.	16	Buis.	Mer. 4	
Septidi.	17	Lichen.	Jen. 5	
Octidi.	18	li.	Ven. 6	
Nonidi.	19	Pulmonaire.	Sam. 7	
Décadi.	20	<i>A la Pudeur.</i>	Dim. 8	
Primedi.	21	Thlaspi.	Lun. 9	
Duodi.	22	Thymelée.	Mar. 10	
Tridi.	23	Chendont.	Mer. 11	
Quartidi.	24	Trainsasse.	Jen. 12	
Quintidi.	25	LIÈVRE.	Ven. 13	
Sextidi.	26	Coëde.	Sam. 14	
Septidi.	27	No setier.	Dim. 15	
Octidi.	28	Cyclamen.	Lun. 16	
Nonidi.	29	Chélidoine.	Mar. 17	
Décadi.	30	<i>A la gl. et à l'im.</i>	Mer. 18	

V E N T O S E.

Sixième mois. Ainsi appelé du mot Ventus, qui signifie vent.

Nouvelle Lune le 1 à une heure 14 min. du soir.

Premier quartier le 8 à 5 heures 12 min. du matin.

Pleine Lune le 15 à 5 heures 15 min. du soir.

Dernier quartier le 22 à 9 heures 28 min. du soir.

Nouvelle Lune le 30 à 11 heures 51 min. du soir.

Primedi.	1	Lussilage.	Jeu. 19	Fevr.
Duodi.	2	Cornouiller.	Ven. 20	1795.
Tridi.	3	Violier.	Sam. 21	
Quartidi.	4	Troène.	Dim. 22	
Quintidi.	5	Bouc.	Lun. 23	
Sextidi.	6	Asaret.	Mar. 24	
Septidi.	7	Alaterne.	Mer. 25	
Octidi.	8	Violette.	Jeu. 26	
Nonidi.	9	Marceau.	Ven. 27	
Décadi.	10	<i>A la Frugalité.</i>	Sam. 28	
Primedi.	11	Narcisse.	Dim. 1	Mars.
Duodi.	12	Ome.	Lun. 2	1795.
Tridi.	13	Fumeterre.	Mar. 3	
Quartidi.	14	Vélar.	Mer. 4	
Quintidi.	15	Chèvre.	Jeu. 5	
Sextidi.	16	Epinauds.	Ven. 6	
Septidi.	17	Doronic.	Sam. 7	
Octidi.	18	Mouton.	Dim. 8	
Nonidi.	19	Corfeuil.	Lun. 9	
Décadi.	20	<i>Au Courage.</i>	Mar. 10	
Primedi.	21	Mandragore	Mer. 11	
Duodi.	22	Persil.	Jeu. 12	
Tridi.	23	Cochilaria.	Ven. 13	
Quartidi.	24	Piquetette.	Sam. 14	
Quintidi.	25	Tuon.	Dim. 15	
Sextidi.	26	Pissenlit.	Lun. 16	
Septidi.	27	Silvye.	Mar. 17	
Octidi.	28	Caplaire.	Mer. 18	
Nonidi.	29	Fiene.	Jeu. 19	
Décadi.	30	<i>A la Bonnefoi.</i>	Ven. 20	

G E R M I N A L.

*Septième mois. Il tire son nom du mot latin
Germinare, qui signifie germer.*

Premier quartier le 7 à 2 heures 51 min. du soir.
Pleine Lune le 15 à 10 heures 17 min. du matin.
Dernier quartier le 25 à 1 heure 16 min. du soir.
Nouvelle Lune le 30 à 8 heures 54 min. du matin.

Primedi.	1	Prime-vère.	Sar., 21	Mars.
Duodi.	2	Platane.	Dim.	22 1795.
Tridi.	3	Asperge.	Lun.	25
Quartidi.	4	Tulipe.	Mat.	24
Quintidi.	5	POULE.	Mer.	25
Sextidi.	6	Blette.	Jeu.	26
Septidi.	7	Bouleau.	Ven.	27
Octidi.	8	Jonquille.	Sam.	28
Nonidi.	9	Aulne.	Dim.	29
Décadi.	10	<i>A l'Héroïsme.</i>	Lun.	30
Primedi.	11	Peuvenche.	Mar.	31
Duodi.	12	Charme.	Mer.	1 Avril.
Tridi.	13	Morille.	Jeu.	2 1795.
Quartidi.	14	Hêtre.	Ven.	3
Quintidi.	15	ABEILLE.	Sam.	4
Sextidi.	16	Laitue.	Dim.	5
Septidi.	17	Mélèze.	Lun.	6
Octidi.	18	Ciguë.	Mar.	7
Nonidi.	19	Radis.	Mer.	8
Décadi.	20	<i>Au Désintéressement.</i>	Jeu.	9
Primedi.	21	Gainier.	Ven.	10
Duodi.	22	Romaine.	Sam.	11
Tridi.	23	Maronnier.	Dim.	12
Quartidi.	24	Roquette.	Lun.	13
Quintidi.	25	PIGEON.	Mar.	14
Sextidi.	26	Lilas.	Mer.	15
Septidi.	27	Anémone.	Jeu.	16
Octidi.	28	Pensée.	Ven.	17
Nonidi.	29	Myrtile.	Sam.	18
Décadi.	30	<i>Au stoïcisme.</i>	Dim.	19

F L O R É A L.

Huitième mois. Ce nom vient du mot latin Flora, qui signifie fleur.

Premier quartier le 7 à 1 heure 42 min. du matin.

Pleine Lune le 15 à 2 heures 52 min. du matin.

Dernier quartier le 23 à 6 heures 58 min. du matin.

Nouvelle Lune le 29 à 5 heures 58 min. du soir.

Primedi.	1	Rose.	Lun. 20	<i>Avril.</i>
Duodi.	2	Chêne.	Mar. 21	1795.
Tridi.	3	Fougère.	Mer. 22	
Quartidi.	4	Aubépine.	Jeu. 23	
Quintidi.	5	ROSSIGNOL.	Ven. 24	
Sextidi.	6	Ancolie.	Sam. 25	
Septidi.	7	Muguet.	Dim. 26	
Octidi.	8	Champignon	Lun. 27	
Nonidi.	9	Hyacinthe.	Mar. 28	
Décadi.	10	<i>A l'Amour.</i>	Mer. 29	
Primedi.	11	Rhubarbe.	Jeu. 30	
Duodi.	12	Saintoin.	Ven. 1	<i>Mai.</i>
Tridi.	13	Bâton-d'or.	Sam. 2	1795.
Quartidi.	14	Chamériscier.	Dim. 3	
Quintidi.	15	VER-A-SOLE.	Lun. 4	
Sextidi.	16	Consoude.	Mar. 5	
Septidi.	17	Pimprenelle.	Mer. 6	
Octidi.	18	corbeille d'or	Jeu. 7	
Nonidi.	19	Arroche.	Ven. 8	
Décadi.	20	<i>A la Foi conjugale.</i>	Sam. 9	
Primedi.	21	Statice.	Dim. 10	
Duodi.	22	Fritillaire.	Lun. 11	
Tridi.	23	Boutache.	Mar. 12	
Quartidi.	24	Valériane.	Mer. 13	
Quintidi.	25	CARPE.	Jeu. 14	
Sextidi.	26	Fusain.	Ven. 15	
Septidi.	27	Civette.	Sam. 16	
Octidi.	28	Buglose.	Dim. 17	
Nonidi.	29	Sénévé.	Lun. 18	
Décadi.	30	<i>A l'Amour Patern.</i>	Mar. 19	

P R A I R I A L.

*Neuvième mois. Ainsi nommé, parce que c'est la
saison de faire les foins.*

Premier quartier le 6 à 2 heures 42 min. du soir.
Pleine Lune le 14 à 6 heures 10 min. du soir.
Dernier quartier le 22 à 9 heures 0 min. du matin.
Nouvelle Lune le 28 à 11 heures 17 min. du soir.

Primedi.	1	Luzerne.	Mer. 20	<i>Mai.</i>
Duodi.	2	Hémérocale.	Jeu. 21	1795.
Tridi.	3	Trèfle.	Ven. 22	
Quartidi.	4	Angélique.	Sam. 23	
Quintidi.	5	CANARD.	Dim. 24	
Sextidi.	6	Mélisse.	Lun. 25	
Septidi.	7	Tromental.	Mar. 26	
Octidi.	8	Mattagon.	Mer. 27	
Nonidi.	9	Serpolet.	Jeu. 28	
décadi.	10	<i>A la Tendr. mater.</i>	Ven. 29	
Primedi.	11	Fraise.	Sam. 30	
Duodi.	12	<i>Au 31 Mai.</i>	Dim. 31	
Tridi.	13	Pois.	Lun. 1	<i>Juin.</i>
Quartidi.	14	Acacia.	Mar. 2	1795.
Quintidi.	15	CAILLE.	Mer. 3	
Sextidi.	16	Oeillet.	Jeu. 4	
Septidi.	17	Sureau.	Ven. 5	
Octidi.	18	Pavot.	Sam. 6	
Nonidi.	19	Tilleul.	Dim. 7	
Décadi.	20	<i>A la Piété filiale.</i>	Lun. 8	
Primedi.	21	Barbeau.	Mar. 9	
Duodi.	22	Camomille.	Mer. 10	
Tridi.	23	chèvrefeuille	Jeu. 11	
Quartidi.	24	Caille-lait.	Ven. 12	
Quintidi.	25	TANCHE.	Sam. 13	
Sextidi.	26	Jasmin.	Dim. 14	
Septidi.	27	Verveine.	Lun. 15	
Octidi.	28	Thym.	Mar. 16	
Nonidi.	29	Pivoine.	Mer. 17	
Décadi.	30	<i>A l'Enfance.</i>	Jeu. 18	

M E S S I D O R.

Dixième mois. Il tire son nom du mot latin Messis, qui signifie moisson.

Premier quartier le 6 à 5 heur. 30 min. du matin.

Pleine Lune le 14 à 7 heures 55 min. du matin.

Dernier quartier le 21 à 2 heures 27 min. du soir.

Nouvelle Lune le 28 à 7 heures 40 min. du soir.

Primedi.	1	Seigle.	Ven. 19	<i>Juin.</i>
Duodi.	2	Avoine.	Sam. 20	1795.
Tridi.	3	Oignon.	Dim. 21	
Quartidi.	4	Véronique.	Lun. 22	
Quintidi.	5	MULET.	Mar. 23	
Sextidi.	6	Romain.	Mer. 24	
Septidi.	7	Concombre.	Jeu. 25	
Octidi.	8	Echalottes.	Ven. 26	
Nonidi.	9	Absynthe.	Sam. 27	
Décadi.	10	<i>A la Jeunesse.</i>	Dim. 28	
Primedi.	11	Coriandre.	Lun. 29	
Duodi.	12	Artichaut.	Mar. 30	
Tridi.	13	Giroflée.	Mer. 1	<i>Juillet.</i>
Quartidi.	14	Lavande.	Jeu. 2	1795.
Quintidi.	15	CHAMOTS.	Ven. 3	
Sextidi.	16	Tabac.	Sam. 4	
Septidi.	17	Groseille.	Dim. 5	
Octidi.	18	Gesse.	Lun. 6	
Nonidi.	19	Cerise.	Mar. 7	
Décadi.	20	<i>A l'Age viril.</i>	Mer. 8	
Primedi.	21	Menthe.	Jeu. 9	
Duodi.	22	Cumin.	Ven. 10	
Tridi.	23	Haricots.	Sam. 11	
Quartidi.	24	Orcanète.	Dim. 12	
Quintidi.	25	PINTADE.	Lun. 13	
Sextidi.	26	<i>Au 14 Juillet.</i>	Mar. 14	
Septidi.	27	Ail.	Mer. 15	
Octidi.	28	Vesce.	Jeu. 16	
Nonidi.	29	Blé.	Ven. 17	
Décadi.	30	<i>A la Vieillesse.</i>	Sam. 18	

T H E R M I D O R.

*Onzième mois. Il tire son nom des chaleurs tant so-
laires que terrestres qui se font sentir dans ce mois.*

Premier quartier le 5 à 9 heures 54 min. du soir.

Pleine Lune le 15 à 8 heures 2 min. du soir.

Dernier quartier le 20 à 6 heures 56 min. du soir.

Nouvelle Lune le 27 à 6 heures 2 min. du soir.

Primedi.	1	L'epautie.	Dim. 19	<i>Juillet</i>
Duodi.	2	bouillon-blanc	Lun. 20	1795.
Tridi.	3	Melon.	Mar. 21	
Quartidi.	4	Ivyoie.	Mer. 22	
Quintidi.	5	BÉLIER.	Jeu. 23	
Sextidi.	6	Ptele.	Ven. 24	
Septidi.	7	Armoise.	Sam. 25	
Octidi.	8	Carthame.	Dim. 26	
Nonidi.	9	Mûtes.	Lun. 27	
Décadi.	10	<i>Au Malheur.</i>	Mar. 28	
Primedi.	11	Panis.	Mer. 29	
Duodi.	12	Salicor.	Jeu. 30	
Tridi.	13	Abricot.	Ven. 31	
Quartidi.	14	Basilic.	Sam. 1	<i>Août.</i>
Quintidi.	15	BREBIS.	Dim. 2	1795.
Sextidi.	16	Guimauve.	Lun. 3	
Septidi.	17	Lin.	Mar. 4	
Octidi.	18	Amande.	Mer. 5	
Nonidi.	19	Gentiane.	Jeu. 6	
Décadi.	20	<i>A l'Agriculture.</i>	Ven. 7	
Primedi.	21	Cathue.	Sam. 8	
Duodi.	22	Caprier.	Dim. 9	
Tridi.	23	<i>Au 10 Août.</i>	Lun. 10	
Quartidi.	24	Année.	Mar. 11	
Quintidi.	25	LOUTRE.	Mer. 12	
Sextidi.	26	Myrthe.	Jeu. 13	
Septidi.	27	Colza.	Ven. 14	
Octidi.	28	Lupin.	Sam. 15	
Nonidi.	29	Coton.	Dim. 16	
Décadi.	30	<i>A l'Industrie.</i>	Lun. 17	

FRUCTIDOR.

Douzième mois. Ce nom vient du mot latin Fructus, qui signifie fruit.

Premier quartier le 5 à 5 heures 35 min. du soir.

Pleine Lune le 15 à 6 heures 45 min. du matin.

Dernier quartier le 26 à 6 heures 15 min. du matin.

Nouvelle Lune le 2 à 7 heures 5 min. du matin.

Primedi.	1	Prune.	Mar. 18	<i>Avût.</i>
Duodi.	2	Millet.	Mer. 19	1795.
Tridi.	3	Lycoperde.	Jeu. 20	
Quartidi.	4	Escougeon.	Ven. 21	
Quintidi.	5	SAUMON.	Sam. 22	
Sextidi.	6	Tubéreuse.	Dim. 23	
Septidi.	7	Suction.	Lun. 24	
Octidi.	8	Apocyn.	Mar. 25	
Nonidi.	9	Réglisse.	Mer. 26	
Décadi.	10	<i>A nos Ayeux.</i>	Jeu. 27	
Primedi.	11	Pastèque.	Ven. 28	
Duodi.	12	Fenouil.	Sam. 29	
Tridi.	13	Epine-vinette.	Dim. 30	
Quartidi.	14	Noix.	Lun. 31	
Quintidi.	15	TRUITE.	Mar. 1	<i>Sept.</i>
Sextidi.	16	Citron.	Mer. 2	1795.
Septidi.	17	Cardière.	Jeu. 3	
Octidi.	18	Nerprun.	Ven. 4	
Nonidi.	19	Tagette.	Sam. 5	
Décadi.	20	<i>A la Postérité.</i>	Dim. 6	
Primedi.	21	Eglantier.	Lun. 7	
Duodi.	22	Noisette.	Mar. 8	
Tridi.	23	Houblon.	Mer. 9	
Quartidi.	24	Sorgho.	Jeu. 10	
Quintidi.	25	ECREVISSE.	Ven. 11	
Sextidi.	26	Bigarade.	Sam. 12	
Septidi.	27	Veige-d'or.	Dim. 13	
Octidi.	28	Mais.	Lun. 14	
Nonidi.	29	Marron.	Mar. 15	
Décadi.	30	<i>Au Bonheur.</i>	Mer. 16	

JOURS COMPLÉMENTAIRES,

APPELÉS SANCULOTIDES,

Consacrés à diverses fêtes nationales.

Primedi. 1	<i>Fête de la Vertu.</i>	Jeu. 17 Sept.
Duodi. 2	<i>— du Génie.</i>	Ven. 18 1795.
Tridi. 3	<i>— du Travail.</i>	Sam. 19
Quartidi. 4	<i>— de l'Opinion.</i>	Dim. 20
Quintidi. 5	<i>— des Recompenses.</i>	Lun. 21
Sextidi. 6	<i>— de la Révolution.</i>	Mar. 22

LES MOIS RÉPUBLICAINS.

CHEVEUX blancs, le front chauve, et le corps tout vouté,
Nivos transi de froid, par la glace arrêté,
 Appelle *Pluviose*; il l'appelle, et le prie
 De fondre les glaçons, en répandant la pluie.
 Elle tombe, et bientôt dissipant les frimats,
Ventose invite Flore à revoir nos climats.
 Le riant *Germinal* féconde les semences,
 Promet, fait concevoir de douces espérances;
 Et Flore et *Floréal*, son époux fortuné,
 L'un et l'autre, le front de roses couronné,
 Couvrent de mille fleurs la terre rajeunie.
 Voyez-vous *Prairial* reverdir la prairie?
Messidor a donné le signal aux faneurs;
 Il a remis la faux aux mains des moissonneurs.

Cependant *Thermidor*, quand on remplit nos granges,
Colore les raisins, il mûrit les vendanges.
Voici dans nos vergers de nouvelles moissons ;
O mortels ! *Fructidor* vous comble de ses dons ;
Faites dans vos celliers, amis de la bouteille ,
Couler les flots ambiés du nectar de la treille ;
Vendémiaire est là , du matin jusqu'au soir ,
Qui préside lui-même aux travaux du pressoir :
Lui seul peut éclaircir les vapeurs de *Brumaire*,
Et peut rendre plus court le règne de *Frimaire*.



A L M A N A C H D E S M U S E S.

H Y M N E

A L'ÊTRE SUPRÊME.

Chanté au Jardin national, le Décadi 20 Messidor.

PERE de l'univers, suprême intelligence ,
Bienfaiteur ignoré des aveugles mortels ,
Tu révélas ton être à la reconnoissance
Qui seule éleva tes autels.

A

Ton temple est sur les monts, dans les airs, sur les ondes.
Tu n'as point de passé, tu n'as point d'avenir,
Et sans les occuper, tu remplis tous les mondes,
Qui ne peuvent te contenir.

Tout émane de toi, grande et première cause;
Tout s'épante aux rayons de ta divinité;
Sur ton culte immortel la morale repose,
Et sur les mœurs, la liberté.

Pour venger leur outrage et ta gloire offensée,
L'auguste liberté, ce fléau des pervers,
Sortit au même instant de ta vaste pensée,
Avec le plan de l'univers.

Dieu puissant! elle seule a vengé ton injure;
De ton culte, elle-même instruisant les mortels,
Leva le voile épais qui couvroit la nature,
Et vint absoudre tes autels.

O toi, qui du néant, ainsi qu'une étincelle,
Fis jaillir dans les airs l'astre éclatant du jour!
Fais plus!... verse en nos cœurs ta sagesse immortelle;
Embrâse-nous de ton amour.

De la haine des rois anime ma patrie,
Chasse les vains desirs, l'injuste orgueil des rangs,
Le luxe corrupteur, la basse flatterie,
Plus fatale que les tyrans.

Dissipe nos erreurs, rends-nous bons, rends-nous justes;
Règne, règne au-delà du tout illimité;
Enchaîne la nature à tes décrets augustes;
Laisse à l'homme sa liberté.

Par le C. DESSORGUES.

LE CHIEN ET LE CHAT.

FABLE.

UN chien, vendu par son maître,
Brisa sa chaîne, et revint
Au logis qui le vit naître.
Jugez de ce qu'il devint,
Lorsque, pour prix de son zèle,
Il fut, de cette maison,
Reconduit par le bâton
Vers sa demeure nouvelle.
Un vieux chat, son compagnon,
Voyant sa surprise extrême,
En passant, lui dit ce mot:
Tu croyois donc, pauvre sot!
Que c'est pour nous qu'on nous aime?

Par le C. FLORIAN.

LE CRÉPUSCULE DU SOIR,

VU DES BORDS DE LA MER.

L'AIMABLE demi-jour, avant-coureur de l'ombre,
Sur la pourpre des monts verse une teinte sombre ;
La lumière s'enfuit, et laisse sans couleurs
Des bois et des vallons les tableaux enchanteurs.
Toutefois à travers l'obscurité nouvelle,
La mer, à l'occident, d'un feu pur étincelle,
Et de rayons encor l'horison couronné
Forme au palais du soir un dôme illuminé.
A mes pensers rêveurs, cette image si chère,
Je veux la voir du haut de ce roc solitaire,
La voir jusqu'au moment où le cristal des eaux ;
Répètera du ciel les nocturnes flambeaux ;
Où la lune, épanchant sa lumière empruntée,
Fera briller au loin cette écume argentée,
Dont le retour des flots l'un par l'autre pressés,
Lave les sables d'or qui les ont repoussés.
A travers le silence, aucun son ne m'arrive,
Hors le son de la vague expirant sur la rive,
Ou le chant des rameurs prolongé dans les airs,
Ou l'aviron lointain qui bat les flots amers.
Doux repos ! puisse ainsi mon dernier jour se clore,
Et du jour éternel me présager l'aurore !

Par le C. NOTARIS,

L'ÉMIGRATION DU PLAISIR.

AIR : de l'Hymne des Marseillois.

EFFRAYÉ des maux que la guerre
Sur la France alloit attirer ,
Le Plaisir cherchoit une terre
Sur laquelle il pût émigrer.
La Prusse, l'Autriche, l'Espagne ,
Présentent en vain leurs états ;
Les Espagnols sont fiers et plats ;
On ne vit point en Allemagne.
Partons, dit-il, partons, fuyons de ce séjour ;
Marchons, accompagné des Jeux et de l'Amour.

Il s'en va tout droit en Russie ;
Mais le climat, par ses rigueurs,
Rend d'abord sa suite engourdie ,
Et lui-même y perd ses couleurs.
Catherine en vain lui propose
De son palais le brillant toit :
Pense-t-on qu'à mourir de froid
Près d'elle le Plaisir s'expose ?
Partons, dit-il, partons, fuyons de ce séjour ;
Marchons, accompagné des Jeux et de l'Amour.

Il dirige ses pas vers Rome :
Celle ville où regnoient les arts,
Ne lui montre qu'un petit homme
Sur le grand trône des Césars.
Il demande les vers d'Horace :
On lui donne des *oremus*.
Dans le sot pays des *agnus* ,
Que veut-on que le Plaisir fasse ?
Partons , dit-il , partons , fuyons de ce séjour ;
Marchons , accompagné des Jeux et de l'Amour.

Le Plaisir ne calcule guère ,
Et fait en peu bien du chemin ;
Sans y songer , en Angleterre ,
Il se trouve le lendemain.
Il débute en vrai patriote ;
On le méconnoît à ses traits :
Ce n'est que chez les bons Français
Qu'il peut se montrer Sanculotte.
Partons , dit-il , partons , fuyons de ce séjour ;
Marchons , accompagné des Jeux et de l'Amour.

Hélas ! comment rentrer en France ?
Je suis sans papier et sans or.
Jadis on m'a fait quelque avance :
On m'en feroit peut-être encor ;
Essayons , c'est une entreprise
Que le Plaisir seul peut tenter :

Comment pourroit-on l'arrêter?

On sait bien qu'il n'a pas de prise.

Rentrons, dit-il, rentrons, rentrons dans ce séjour;

Rentrons, accompagné des Jeux et de l'Amour.

Dès qu'il paroît sur le rivage,

On court en foule pour le voir;

Il hésite, il se décourage;

Il pâlit de crainte et d'espoir.

Avant de mettre pied à terre,

Il aperçoit la Liberté :

Que peut craindre un enfant gâté

Qui tombe aux genoux de sa mère?

Entrons, dit-il, entrons, entrons dans ce séjour,

Entrons, accompagné des Jeux et de l'Amour.

Par la C. V.

VÉRITÉ CONSOLANTE.

DANS ce bas monde où tant, tant de fripons circulent,

Des pauvres gens de bien quel seroit le danger,

Si les insectes qui pullulent

Ne finissoient pas se manger!

Par le C. PONS DE VERDUN.

LES DIVERSES CONDITIONS.

Quæ mala sunt domini , quæ servi commoda nescis ,
Mart. l. ix , Epist. 92.

Crispin , si tu te plains , c'est faute de connoître
Le bonheur d'un valet et les peines d'un maître.
Tu dois profondément dans un méchant réduit ;
Mo. doi , sur l'édredon , veille toute la nuit :
Bien tranquille au logis , tandis qu'il est en course ,
Tu bois au cabaret , lorsqu'il sue à la bourse.
Chez mille protecteurs il précède le jour :
Toi , tu ne fais pas même à ton maître la cour.
Tu flottes , j'en conviens , mais Mondor a la goutte ;
Il est bien voituré , quand à pied tu fais route :
Mais tu te portes bien , tu n'as point de vapeurs ;
Ce que tu perds en or , tu le gagnes en mœurs.
Tu n'as qu'un bon ami , Mondor a cent maîtresses ;
Lorsqu'on te paie à boire , on lui vend des caresses ;
Sans cesse on te voit rire , il est rongé d'ennui....
Eh bien ! changerois-tu maintenant avec lui ?

Par le C. B.

E P I T R E

DE GEORGES DE LONDRES

A FRÉDÉRIC DE BERLIN.

QUELS enragés, mon cher confrère,
Que ces nouveaux Républicains !
Point de quartier, pour ci de guerre,
Et pour manœuvre militaire,
La bayonnette dans les reins !

Voyez quels succès ils obtiennent !
Une victoire chaque jour !
Ce fameux Charleroi qu'ils prennent,
Comme on entre dans un faubourg !

Et ce Fleurus !... Dieu me pardonne !
Je juretois à ce nom-là ;
Quand Luxembourg nous y rossa,
Ce fut de couronne à couronne,
Dumoins qu'alors on batailla.

Mon gros prédécesseur Guillaume,
Trouvant du moins à qui parler
Dut aisément se consoler ;

Luxembourg étoit gentilhomme :
Un duc et pair, quoique bossu ,
Est un adversaire de note ;
Par lui sans honte on est vaincu :
Mais il est dur d'être battu
Par un général Sanculotte.

Goddem ! c'est trop ! de tous côtés ,
Voyez-vous nos villes se rendre ,
Nos soldats fuir épouvantés
De la Belgique et de la Flandre !
Ces Français , comme des volcans ,
Ont couvert notre territoire.
Moins rapides sont les torrens ,
Les fougueux aquilons plus lents.
Je suis quasi tenté de croire
Que dominateurs de la gloire ,
Et souverains des élémens ,
Ils ont décrété la victoire.

Je date de ce jour mandité ;
Et j'ai fermement dans la tête
Qu'avec tous ses plans de conquête ,
Cobourg ne sait trop ce qu'il dit ,
Et que malgré tout son esprit ,
Mon cher lord Pitt est un peu bête :
J'enrage !... Et tenez ! savez-vous ,
Savez-vous bien que nous en sommes
Pour notre argent et pour nos hommes ,
Et qu'on se moque encor de nous ?

Oui, s'en moquer ! la chose est claire :
Car on nous chausonne à Paris,
Quand on nous bat sur la frontière :
J'ai là-dessus de bons avis.

La dure vérité se mêle
A des traits piquans, acérés ;
Le sarcasme pleut comme grêle
Sur nos trônes déshonorés ;
Nos couronnes sont ravalées
Dans maint vaudeville malin ;
Par Gilles et par Arlequin ,
Nos majestés sont persifflées.
On rit si fort à nos dépens ,
Que par un revers de médaille ,
Sur le théâtre où l'on nous raille ,
Les peuples sont d'honnêtes-gens ,
Et nous autres rois , la canaille.

Voyez-vous ! j'ai peur quelquefois :
Je crains qu'un dénouement tragique
N'achève la farce des rois.
Par une étincelle électrique ,
Le système se communique.
Notre siècle est philosophique ,
Et l'on raisonne en tapinois.

Entre nous deux , soyons sincères :
Les rois ne sont point ici bas

Absolument bien nécessaires.

Quand un roi ne s'en mêle pas ,
Un peuple en fait mieux ses affaires.

De cet aveu ne dites rien :

Je soupçonne qu'en république ,

On peut vivre encore assez bien ;

Les rois sont chers à l'entretien ,

Et quand on sait l'arithmétique ,

Et qu'on a le choix du moyen ,

On prend le plus économique.

Quel homme ne calculera

Que moins il nous en donnera ,

Et plus il en aura de reste ?

Pour nous , quel résultat funeste ,

Si jamais on pense à cela ?

Avisez-y , la crise est forte.

Qui sait ce qui retournera ?

Le pauvre genre-humain déjà ,

Assez malgré lui nous supporte.

J'ai peur , je ne m'en dédis pas ,

Que bientôt tout aille de sorte

Qu'on mette nos trônes à bas ,

Et nos majestés à la porte.

Que ferions-nous en pareil cas ?

Triste figure , je suppose .

Nous ne sommes bons qu'à regner ,

C'est-à-dire à très-peu de chose .

Un roi sait manger son diner ;
Mais , mon ami , je vous assure
Qu'il risqueroit fort de jeûner ,
S'il se trouvoit , par aventure ,
Jamais réduit à le gagner.

Denis , dépouillé de l'empire ,
Fut maître d'école , dit-on :
Comparaison n'est pas raison :
Denis avoit appris à lire.
Ce talent-là lui profita.
Nos connoissances assez minces
Ne s'étendent pas jusques-là ;
Les rois (c'est démontré cela)
Sont ignotans comme des princes.

Mon camarade , il est constant
Que plus des trois quarts de la terre
Sont encor sots passablement ;
Fermant les yeux à la lumière ,
L'univers est aveugle encor :
Prenons bien garde à son essor ;
Nous sommes perdus s'il s'éclaire.

En risquant cet événement ,
Comme il se peut qu'incessamment
Des rois sonne l'heure suprême ,
Il nous faut , en cas d'accidens ,
Apprendre à travailler nous-même ,
Et des métiers à nos enfans.

Par le C. Armand CH^{*.*}.

DESCRIPTION D'UNE CHARTREUSE,
AU MONT BLANC.

LA, l'homme dévoré par la misantropie
A juré de haïr le monde et sa patrie ;
Et pour servir un dieu bienfaiteur des mortels,
Il se voue à jamais au sort des criminels.
Les bergers, les troupeaux, errans sur les montagnes,
La verdure, les fleurs, les moissons des campagnes,
Les forêts, les ruisseaux n'offrent plus à ses yeux
Qu'un théâtre d'horreurs, un spectacle odieux.
En vain il fuit le monde, et se couvre de chaînes :
Son cœur cède aux efforts des passions humaines ;
Au fond de sa retraite, il connoît le remord ;
Et dans son désespoir, il prévient la mort,
Si toujours aveuglé par son erreur profonde,
Il ne croyoit encor sa vie utile au monde.

Par le C. MICHAUD.

MORT DU JEUNE BARRA.

ROMANCE PATRIOTIQUE.

Air : *La Comédie est un miroir.*

ENFANS , écoutez un récit ,
Qui va faire couler vos larmes ;
Plus à vos cœurs qu'à votre esprit ,
Ce récit offrira des charmes ;
Loin de languir dans le repos ,
Ecoutez l'honneur qui vous crie
Qu'à tout âge on est un héros ,
Lorsque l'on meurt pour sa patrie.

A dix ans , pour servir l'état ,
Barra se destine à la guerre ;
Et du salaire de soldat
Ce bon fils soulage sa mère.
Ah ! des devoirs les plus touchans ,
C'est savoir embellir sa vie ,
Que de servir en même-temps ,
Et la nature et la patrie.

Chargé du dépôt précieux
Des coursiers d'un chef intrépide ,
Pressé d'assassins furieux ,
A céder rien ne le décide :

Barra , préférant le trépas
A la plus lâche ignominie :
« A vous ! dit-il , non , scélérats ! »
Soudain il meurt pour la patrie.

Qui pourra calmer ta douleur ,
Mère , hélas ! trop infortunée ?
Mais que dis-je ? d'un tel malheur ,
Ton ame n'est point étonnée ;
De tes larmes , en un moment ,
Oui , je vois la source tarie.
O nature ! ton sentiment
Cède à l'amour de la patrie.

O vous , qui , plus long-temps que nous ,
Verrerez fleurir la République ,
Puisse un tel exemple , chez vous ,
Augmenter cette ardeur civique !
Votre cœur alors sentira
Qu'il n'est qu'un sort digne d'envie ;
C'est de pouvoir , comme Barra ,
Donner ses jours pour la patrie.

Par Le C. A. DOSSIER.

LE ROSSIGNOL

ET LE MUSICIEN,

HISTOIRE VÉRITABLE.

L'ENVIE est un défaut que je ne puis comprendre :
Car enfin raisonnons ; dites-moi, s'il vous plaît ,
Au déplaisir d'autrui quel plaisir peut-on prendre ?
En suis-je moins heureux, lorsque mon voisin l'est ?
J'avois pensé qu'une telle folie
N'appartenoit qu'à l'humaine raison.
Mais ce qu'a publié la moderne Italie (1)
D'un Rossignol ! — Envieux ? — Pourquoi non ?
Le coursier , dans la lice , au coursier porte envie ,
Et malgré son instinct si doux ,
Le chien du maître qu'il caresse ,
Dispute à ses pareils ses soins et sa tendresse.
Ces faits sont avérés , vous les connoissez tous.
Faut-il donc s'étonner qu'un oiseau soit jaloux ?
Celui dont je décris la touchante aventure ,
Ouit un jour sur la verdure

(1) Le poëme de l'Adone.

Des sons touchans, des sons nouveaux,
Tels qu'à l'entour de ce feuillage,
Jamais écho du voisinage
N'avoit redit des chants si beaux.

Ces chants partoient d'un luth dont la corde mobile
S'ébranlant sous un doigt habile,
Varioit de mille façons
Et les mouvemens et les sons.

L'oiseau surpris d'abord admire;
Innocemment il se laisse séduire;
Bientôt après il se laisse attrister;
Son plaisir l'importune, il veut y résister.
Que faire? humilier un rival qui veut plaire,
Est, suivant l'ordre accoutumé,

Le plaisir le plus sage et le plus nécessaire;
C'est celui que choisit l'amphion emplumé.

A ses accens il se confie;
Il développe dans les airs
Cette voix dont la mélodie
Rend le printemps à l'univers.

Alors commence une savante lutte,
Entre le fils d'Enterpe et l'Apollon des bois;
Ce que l'un entreprend, celui-ci l'exécute.
Le Rossignol, émule et disciple à la fois,
Accorde son gosier au mouvement des doigts.
Cependant tout son corps frémit d'impatience;
Il descend, il s'éloigne, il revient, il s'avance:
L'ardeur enfin lui faisant tout oser,
Sur le luth même, il vient se reposer.

Là, de nouveau, le chanfre ailé s'agite,
Flutte ses sons, les précipite,
Et d'un souffle bien ménagé,
Fait gasouiller son doux ramage.

Bref! de l'homme et l'oiseau le combat engagé,
Tient en suspend tout le bocage.
Dans ce défi trop inégal,
L'oiseau lassé bientôt succombe;

Sa gorge s'enfle, il bat de l'aile, il tombe;
Il meurt aux pieds de son rival.

Le vainqueur attendri pleure sur sa victoire;
Honteux de son succès, affligé de sa gloire,
Il tient dans ses tremblantes mains

Ces restes déjà froids, et par la mort éteints.

Au fond du luth il les enseme,
Il enfouit l'instrument dans la terre;
Et pour servir de leçon aux humains,
Il grave ces mots sur la pierre :

« Qui que tu sois, qui viens sous ces berceaux,
« Garde ton cœur des tourmens de l'envie :
« Hélas! ils ont coûté la vie
« Au plus aimable des oiseaux. »

Par feu le C. CHABANON.

AU CITOYEN B***,

*L'un de ceux qui ont proposé de rendre
(20 Thermidor,) à l'Auteur sa liberté.*

GRAND par miracle on sort de la nuit des tombeaux,
C'est un plaisir bien grand de revoir la lumière,
Et de ne craindre plus les papiers infernaux,
Catalogues sanglans, dictés par Robespierre,
Qui surpassoient encor ces doux billets royaux
Jadis signés *Louis*, et plus bas *Phelipeaux*.
Ainsi de l'autre monde en ce moment j'arrive;
Mais c'est pour échapper à tant d'atrocité.
J'apprends qu'avec plaisir on m'a ressuscité :
Mon sort en est plus doux, ma joie en est plus vive.
Des suffrages du comité
Réunir l'unanimité,
C'est obtenu justice entière.
Je comptois bien sur l'équité;
L'estime qui s'y joint rend la faveur plus chère ;
Et c'est un nouveau charme ajouté par B***,
Au charme de ma liberté.

Par Le C. FRANÇOIS (de Neuf-chateau.)

LE LEVER DU SOLEIL,

IDYLLE, A ZULMÉ.

VIENS, ma chère Zulmé, dans ces belles campagnes
Ecouter des oiseaux les amoureux accens ;
Du Soleil les rayons naissans
Dorent déjà la cime des montagnes ;
L'Astre éclatant du jour a donné le signal ;
Chacun à ses travaux s'empresse de se rendre ,
Et le bucheron matinal ,
Dans la forêt déjà se fait entendre.

Quel vaste et pompeux appareil
Entoure le char du Soleil !
De tous côtés l'or étincelle ;
O nature ! qu'à ton réveil
Tu me parois touchante et belle !
Après un tranquille sommeil ,
À chaque fois qu'au matin l'Astre qui nous éclaire ,
Avec un doux effort ent'ouvre ma paupière ,
D'un prestige enchanteur mon esprit est charmé :
Je crois du premier jour recevoir la lumière ;
Pour Eden je prends ma chaumière ,
Pour Eve je prends ma Zulmé.

Une sombre mélancolie ,
Succède tout-à-coup à ce premier transport :
Je vois de mon destin la rigueur infinie ;
Autour de moi c'est envain que le sort ,
A pris soin d'embellir la route de la vie :
C'est un chemin de fleurs , mais il mène à la mort.

Profitons des momens d'une courte existence ,
O ma chère Zulmé ! hâtons - nous d'être heureux ;
Vers l'occident le Soleil qui s'élance ,
Avec tout son éclat luit encore à nos yeux ,
Mais sur ses pas la nuit s'avance.
Regarde ces troupeaux dans la plaine semés ,
Par un vieux berger du village
Dès le matin conduits au pâturage ,
Le soir au bercail renfermés :
De notre sort ils nous offrent l'image ;
La race humaine est le bétail ,
Le temps est le pasteur , la tombe est le bercail.

Par Le C. LATOUR-LAMONTAGNE.

L'HÉRITIER RECONNOISSANT.

C O N T E.

• D E U X champenois , petits neveux
D'un vieux richard , (son nom à ma mémoire
Ne revient pas ; mais à l'histoire
Il ne fait rien ,) un soir rentrant chez eux ,
Trouvèrent une lettre à l'un d'eux adressée ,
Sur laquelle on lisoit ces deux mots : *Très - pressée.*
Cette lettre leur annonçoit
Que leur oncle qui se mouroit ,
• Avoit enfin fait ses affaires ,
Et par testament les avoit
— Institués ses légataires.
Aucun des deux trop fort ne s'affligea :
Ce n'étoit pas fait pour cela ;
Et leur paquet , dit-on , ne fut pas long à faire.
Ils venoient d'arriver , quand leur oncle expira.
Le lendemain , en terre on le porta.
Pendant ce temps , un commissaire
Mit les scellès ; on les leva ;
Et sur le champ , à l'inventaire ,
Suivant l'usage , on procéda.
Le cher oncle avoit peu de dettes :
• Très-promptement on les paya.

L'Eglise (1) et la Justice une fois satisfaites,
A partir on se disposa.

Déjà les malles étoient faites,

Quand à nos champenois soudain on annonça
Un maître expert en chirurgie,

Qui, de sa poche leur tira

Une effrayante litanie

De pansemens qu'il assura

Avoir faits au défunt pendant sa maladie;

Le total se montoit bien à...

Douze cents francs !... Dieu ! s'écria

L'un des neveux, quelle friponnerie ?

La Justice en décidera.

Pendant ce temps, l'autre tira

Une bourse assez rebondie,

Qu'en le remerciant à l'expert il donna ;

Puis de son frère s'approcha,

Et l'entendant encor crier à l'infamie !

Paix ! dit-il, au docteur nous devons bien cela ;

Car notre oncle, sans lui, seroit encore en vie.

(1) Cette pièce a été composée avant la révolution.

H Y M N E

A L'ÊTRE SUPRÊME.

SOURCE de vérité qu'outrage l'imposture ,
De tout ce qui respire éternel protecteur ,
Dieu de la Liberté , père de la Nature ,
Créateur et conservateur !

O toi ! seul incréé , seul grand , seul nécessaire ;
Auteur de la vertu , principe de la loi ,
Du pouvoir despotique immuable adversaire ,
La France est debout devant toi.

Tu posas sur les mers les fondemens du monde ;
Ta main lance la foudre et déchaîne les vents ;
Tu luis dans ce soleil dont la flamme féconde
Nourrit tous les êtres vivans.

La courrière des nuits , perçant de sombres voiles ,
Traîne à pas inégaux son cours silencieux ;
Tu lui marques sa route , et d'un peuple d'étoiles ,
Tu semas la plaine des cieux.

Tes autels sont épars dans le sein des campagnes ,
Dans les riches cités , dans les antres déserts ,
Aux angles des vallons , au sommet des montagnes ,
Au haut du ciel , au fond des mers.

Mais il est pour ta gloire un sanctuaire auguste ,
Plus grand que l'empyrée et ses palais d'azur :
Dieu lui-même habitant le cœur de l'homme juste ,
Y goûte un encens libre et pur.

Dans l'œil étincelant du guerrier intrépide ,
En traits majestueux tu graves ta splendeur ;
Dans les regards baissés de la vierge timide ,
Tu places l'aimable pudeur.

Sur le front du vieillard la sagesse immobile
Semble rendre avec toi les décrets éternels :
Sans parens , sans appui , l'enfant trouve un asyle
Devant tes regards paternels.

C'est toi qui fais germer dans la terre embrasée,
Ces fruits délicieux qu'avoient promis les fleurs :
Tu verses dans son sein la féconde rosée
Et les frimats réparateurs.

Et lorsque du printemps la voix enchanteresse ,
Dans l'ame épanouie éveille le desir ,
Tout ce que tu créas , respirant la tendresse ,
Se reproduit par le plaisir.

Des rives de la Seine à l'onde hyperborée ,
Tes enfans dispersés t'adressent leurs concerts ;
Par tes prodigues mains la Nature parée
 Bénit le Dieu de l'univers.

Les sphères parcourant leur carrière infinie ,
Les mondes , les soleils ; devant toi prosternés ,
Publiant tes bienfaits , d'une immense harmonie
 Remplissent les cieux étonnés.

Grand Dieu , qui sous le dais fais pâlir la puissance ,
Qui sous le chaume obscur visites la douleur ,
Tourment du crime heureux , besoin de l'innocence ,
 Et dernier ami du malheur.

L'esclave et le tyran ne t'offrent point d'hommage ;
Ton culte est la vertu ; ta loi , l'égalité :
Sur l'homme libre et bon , ton œuvre et ton image ,
 Tu soufflas l'immortalité.

Quand du dernier Capet la criminelle rage ,
Tomboit d'un trône impur étoulé sous nos coups ,
Ton invisible bras guidoit notre courage ,
 Tes foudres marchaient devant nous.

Aiguissant avec l'or son poignard homicide ,
Albion sur le crime a fondé ses succès ;
Mais tu punis le crime , et ta puissante égide
 Couvrit au loin le peuple français.

Anéantis des rois les ligue mutinées ,
 De trente nations taris enfin les pleurs ;
 De la Sambre au Mont-blanc , du Var aux Pyrénées ,
 Fais triompher les trois couleurs.

A venger les humains la France est consacrée :
 Sois toujours l'allié du Peuple souverain ;
 Et que la République , immortelle , adorée ,
 Ecrase les trônes d'airain.

Long-temps environné de volcans et d'abyîmes ,
 Que l'Hercule français terrassant ses rivaux ,
 Debout sur les débris des tyrans et des crimes ,
 Jouisse enfin de ses travaux !

Que notre Liberté , planant sur les deux mondes ,
 Au delà des deux mers guidant nos étendards ,
 Fasse à jamais fleurir , sous les palmes fécondes ,
 Les Vertus , les Loix et les Arts !

Par le C. CHÉNIER.

IMITATION DE L'ANGLAIS.

Il ne faut pas impunément
 Oublier les leçons.
 Quel homme ne se repent
 De ses erreurs que dans ses vieux jours.

Par le C. LÉON MULLAT.

E P I T R E

*A plusieurs jolies femmes , sur une partie
de campagne.*

MON foible pinceau l'entreprend ,
Ce tableau digne d'un Apelle ;
Car ma Muse est comme une belle ,
Dès qu'on la presse , elle se rend.
Mais lorsque ma main va décrire
Ces beaux lieux chétis des Amours ,
Où les Plaisirs , depuis trois jours ,
Se rassembloient pour nous sourire ;
Je crains , je l'avoûrai tout bas ,
L'œil indiscret de la satire.
Le monde aime tant à médire !
Il croit ce qu'on ne lui dit pas ,
Plus que ce qu'on veut bien lui dire.
Quoi ! j'apprendrois aux envieux ,
Que dans ces bois délicieux ,
Où chaque jour fut une fête ,
Nous allions jasant tête-à-tête ,
Et nous promenant deux à deux.
Mais Lycoris , qui fait la prude ,

Commentant tout avec aigreur ,
Va soutenir que la pudeur
Ne cherche pas la solitude ;
Et si je parle en petits vers ,
Du cœur si grand par son empire ,
Phcloë , toujours prête à rire ,
Prenant ce cœur tout de travers ,
Va me croire , dans son délire ,
Aussi libertin que Boufflers.
On sait que fixant sur nos traces
Ses pas trop souvent indécis ,
Le bonheur , au lieu de trois Graces ,
Nous en avoit accordé six ;
Que le hasard , qui , dans la vie ,
Agit par fois avec dessein ,
D'un double trio masculin
Avoit complété la partie.
Eh bien ! dans son calcul malin ,
Sans qu'aucun égard la retienne ,
Doris aura bientôt juré
Que tout fut ainsi préparé ,
Afin que chacun eût la sienne.
Il vous souvient de cette nuit ,
Où dans vos lits , paisible enceinte ,
On crut entendre quelque bruit
Semblable aux clameurs de la crainte.
Soudain nous volâmes vers vous ,
Et notre vigilante escorte ,
Forçant vos clefs et vos verroux ,

Pour vous préserver des filoux ,
Crut devoir enfoncer la porte.
Nous entrâmes : à notre aspect ,
Vos terreurs furent dissipées ;
Car vous comptiez sur nos épées ,
Autant que sur notre respect.
Mais je gage que dans la ville
Les libertins et les cagots ,
Donnant l'essor à leurs bons mots ,
Vont sur ce fait en bâtir mille.
Que ne peut la malignité !
Vous entendrez leur calomnie
Outrager même dans Julie
Et la candeur et la beauté.
Aussi, dussé-je vous déplaire !
Je veux d'une fête si chère
Garder pour moi le souvenir :
Votre sexe en doit convenir ;
Si le bonheur est de jouir ,
La sagesse est l'art de se taire.

Par le C. DESPAZE.

LES REGRETS.

TANDIS qu'à traduire un roman
S'occupoit l'écrivain Pancrace,
Dans son cabinet brusquement
Entre un valet. O malheur ! ô disgrâce !
Madame touche à son dernier moment :
Venez vite, monsieur ! — J'ai deux phrases encore
A retoucher : qu'on attende un moment.
Le valet part , et lui très-posément
Les polit et les élabore.
Tout de nouveau , Bourguignon reparoit :
Accourez donc , monsieur , elle va rendre l'ame.
— Plus que deux mots ; et puis c'est fait.
Pour la troisième fois arrive le valet :
Je vous le disois bien, hélas ! — Comment ? — Madame
Vient d'expirer. — Quoi , tout de bon !
Vraiment , j'en suis fâché , mon pauvre Bourguignon !
C'étoit une bien bonne femme !

Par le C. MUGNEROT.

LA LIBERTÉ.

O D E.

QUELLE est cette fière Déesse ,
Qui se révèle à l'univers ?
Autour d'elle , je vois des fers
Brisés par sa main vengeresse.
La tyrannie , à son aspect ,
Sur son trône craint et chancelle ,
Et les peuples au devant d'elle
Coulent saisis d'un saint respect.

Fille auguste de la nature ,
Liberté ! je te reconnais.
Tu viens combler de tes bienfaits
La race présente et future.
Le Français , au seul nom de roi ,
Soulevé contre un long outrage ,
S'indigne de son esclavage ;
Le Français est digne de toi.

Quatorze siècles d'ignorance
Sous le joug le tenoient courbé ;
De ses yeux le voile est tombé :
Un nouveau jour luit pour la France.

Les temps , les esprits sont changés :
Plein de ta présence divine ,
Le peuple a jusqu'en sa racine
Sappé l'aubie des préjugés.

Eh quoi ! l'homme à l'homme osoit dire :
« Je suis né roi , tout m'est permis.
« Je parle : baisse un front soumis ;
« Obéissance à mon empire !
« Tremble d'opposer à ma voix
« Une résistance insensée ;
« J'enchaîne jusqu'à ta pensée ,
« Et mes seuls desirs sont tes loix. »

Honte éternelle de nos pères !
Par un tel langage insultés ,
Tout - à - tour vendus , achetés ,
Ils n'ont point vengé leurs misères !
Non ; cet honneur nous étoit dû :
Grace à sa raison qui l'éclaire !
La Nation se régénère ,
Le despotisme est confondu.

Tombez , murailles insolentes !
Écroulez-vous , affreux remparts ,
Qui dérobiez à nos regards
Tant de victimes innocentes !
Que maintenant notre œil surpris ,
Après votre chute superbe ,

Reconnoisse à peine sur l'herbe —
L'empreinte de vos longs débris !

Vous que le temps en vain révère ,
Bronzes et marbres imposteurs ,
Consacrés par de vils flatteurs
Aux vils despotes de la terre ,
Rempez à nos pieds , à battus.
Vous , pour épurer nos hommages ,
Elevez - vous , nobles images
Et des Talens et des Vertus.

Attentive à ta voix chérie ,
Sur tes pas , sainte Liberté ,
La sage et douce Égalité
Accourt au sein de ma patrie.
L'orgueil a beau lutter encor :
Ses vains hochets vont disparaître ,
Et pour nous vont bientôt renaître
Les jours heureux de l'âge d'or.

Déjà nos campagnes fertiles ,
Qu'opprimoient d'antiques abus ,
Refusent d'injustes tributs
Au luxe dévorant des villes.
L'agriculteur laborieux ,
Affranchi des maîtres qu'il brave ,
Ne va plus d'une bêche esclave
Ouvrir le champ de ses ayeux.

Mais que vois-je ? la tyrannie
S'agite , et lève ses soldats ;
France ! pour hâter ton trépas ,
L'Aigle au Léopard s'est unie.
Et de ces monstres haletans ,
Pour seconder l'avidè rage ,
Les ports du Texel et du Tage
Ont vomi tous leurs combattans.

Sterile effort ! ligue insensée !
Le ciel a vaincu les Titans ;
Hercule à ses pieds triomphans
Vit tomber l'hydre terrassée :
Tyrans , malgré votre courroux ,
Malgré vos nombreux satellites ,
Malgré vos guerrières élites ,
Vous avez fui devant nos coups.

La France n'est point aillarmée
A l'aspect de ce grand combat.
Chez elle , tout homme est soldat ,
Toute famille est une armée.
Tremblez tyrans , vos attentats
Appellent sur vous la vengeance ;
Elle s'apprete , elle commence
Au sein même de vos états.

Las de votre joug despotique ,
Vos peuples veulent être heureux.

Ils ont su pénétrer vos vœux
Et votre sombre politique.
Votre art n'est que l'art de trahir ,
Et vous pensez que la couronne
Vous asservit tout et vous donne
L'affreux droit de tout envahir.

Votre règne odieux s'achève.
Le sceptre échappe de vos mains.
Pour les oppresseurs des humains ,
Jamais de paix , jamais de trêve.
Sur eux , le glaive est suspendu.
Que leur sang coule , et qu'il efface
Jusques à la dernière trace
Du sang en leur nom répandu !

Liberté ! rien n'est impossible
A qui combat sous tes drapeaux.
Protège un peuple de héros
Que ton regard rend invincible.
C'est ce peuple dont tu fis choix ,
Pour assurer ton juste empire ;
Que par lui tout ce qui respire
Adupte et chérisse tes loix !

Que les nations étrangères ,
Des féroces usurpateurs ,
Distinguent leurs libérateurs
Et tendent les bras à leurs frères.

Liberté ! que tous les mortels ,
Dans les climats les plus sauvages ,
Et jusqu'aux plus lointains rivages ,
Fondent ton culte et tes autels !

Par le C. VIGÉE.

LE MILAN ET LE PIGEON.

F A B L E.

Ux milan plumeoit un pigeon ,
Et lui disoit : méchante bête !

Jé te connois , je sais l'aversion

Qu'ont pour moi tes pareils ; te voilà ma conquête !

Il est des Dieux vengeurs ! Hélas ! je le voudrois ,

Répondit le pigeon. O comble de forfaits !

S'écria le milan : quoi ! ton audace impie

Ose douter qu'il soit des dieux ?

J'allois te pardonner ; mais pour ce doute affreux ,

Scélérat ! je te sacrifie.

Par Le C. FLORIAN.

A LA JEUNE ADÈLE

SUR SON GOUT POUR LES OREILLES.

Air : De Joconde.

Tous les goûts ne s'accordent pas ;
Sur eux chacun diffère ;
Il est toujours certains appas ,
Qu'à tout autre on préfère :
L'un idolâtre de beaux yeux ;
L'autre une jambe fine ;
A celui-ci , la main plaît mieux
Qu'une taille divine.

Lisimon , contre un joli nez ,
Ne sauroit se défendre ,
Par des bras ronds et bien tournés ,
Damis se laisse prendre.
Germeuil met au-dessus de tout
Une bouche vermeille ;
Et l'aimable Adèle , par goût ,
A fait choix de l'oreille.

Midas , dira-t-on , gagneroit
A cette préférence :
Ce goût cependant me paroît
Plus sage qu'on ne pense :

A cet organe on a recours ,
Aussitôt qu'on soupire :
Les amans n'ont-ils pas toujours
Quelque chose à se dire ?

Pour tromper et mettre en défaut
L'argus qui les surveille ,
Aux amans on sait qu'il ne faut
Que deux mots à l'oreille.
Contre ton goût , un froid railleur ,
Adèle , en vain murmure :
Car des routes qui vont au cœur
L'oreille est la plus sûre.

Par le C. I.

L' E N T Ê T Ê.

CERTAIN fat s'écrioit , croyant dire merveilles ,
Je veux que l'on me coupe ici les deux oreilles ,
Si jamais je reviens de ce sentiment là.
Eh bien , dit un gascon , on vous les coupera.

A SOPHIE , la veille de sa fête.

Air . Plaisir d'amour ne dure qu'un moment.

EST-CE l'Amour qui doit dicter mes vers ,
Ou l'Amitié qui doit chanter Sophie ?
Par celui-là , mon ame est attendrie ;
Par celle-ci , je crains moins de revers.
Je sens qu'Amour voudroit dicter mes vers ;
Mais l'Amitié plaira seule à Sophie.

On dit qu'Amour à tous donne des fers.
Un jour , sans doute , il soumettra Sophie ;
Mais de quelqu'autre elle aura fantaisie ,
Puisqu'elle peut choisir dans l'univers.
Que l'Amitié parle seule en mes vers ;
Desir d'amour seroit une folie.

On dit qu'amour ne dure qu'un moment ,
Que l'amitié dure toute la vie :
Je crois pourtant qu'en faveur de Sophie ,
Comme sa sœur , l'amour seroit constant ;
Mais , en retour , n'être aimé qu'un moment ,
Ce seroit là le malheur de la vie.

Comme une source épanche doucement
Son onde pure , et n'est jamais tarie ,
Sans changement on possède une amie :
L'amour se forme et fuit comme un torrent.
Puisque l'amour ne dure qu'un moment ,
Il vaut bien mieux l'amitié pour la vie.

On dit qu'amour ne permet qu'un amant ,
Que l'amitié peut être répartie.
Fuyons l'amour , fuyons sa jalousie.
Pour un heureux , combien dans les tourmens !
Puisque l'amour ne permet qu'un amant ,
Préférons tous l'amitié de Sophie.

Le Dieu du jour , sortant de l'océan ,
Partage à tous sa lumière infinie.
A son exemple , une sensible amie ,
Fait mille heureux par un seul sentiment.
Puisque l'amour ne permet qu'un amant ,
Préférons tous l'amitié de Sophie.

Par le C. DUMORIER.

CHANT DE VICTOIRE

*Sur les succès annoncés par le Comité de Salut
Public à la Convention Nationale.*

Air : aussitôt que la lumière.

QUELS lauriers ceignent vos têtes,
Soldats de la Liberté ?

Chaque jour à vos conquêtes

Un triomphe est ajouté.

La Victoire, de ses ailes,

A couvert vos étendards,

Et de cent villes rebelles

Vous a soumis les remparts.

La Belgique nous appelle ;

Tout fléchit sous nos efforts ;

Du Rhin et de la Moselle

Nous avons conquis les bords.

Courbez-vous, foibles cohortes,

Sous le joug républicain !

Neustadt, Spire ouvrent leurs portes,

Et nous entrons dans Louvain.

Voyez la Sambre et la Meuse,

Et le fier Palatinat,

A notre ardeur belliqueuse

Donner un nouvel éclat !

Nous leur devons l'abondance ;
 Et leurs guerets nourriciers
 Ont fait croître pour la France ,
 Des moissons et des lauriers.

Par le C. Cl. F. COUPIGNY.

A LA C. SAINT-AUBIN , jouant le rôle
 de VIRGINIE.

SI vous voulez voir de l'enfance
 Les traits et l'ingénuité ,
 Le sentiment et l'innocence ,
 La pudeur et la volupté ;
 Si d'une Créole jolie
 Vous voulez connoître le ton ,
 L'enjoûment , l'heureux abandon :
 Voyez Saint - Aubin - Virginie.
 Jamais l'Amour dans sa candeur
 N'eut une grace plus piquante ;
 Jamais l'Amour dans sa douleur
 Ne prit une voix plus touchante.
 O doux prestige du talent !
 Mon cœur ressent toutes ses peines ;
 Ses larmes font couler les miennes ,
 Et je suis Paul en l'écoutant.

A MA PLUS FIDELLE AMIE.

Quoi ! dans mes vers , interprètes du cœur ,
Je ne chanterois point ma plus fidelle amie ,
Ma Mimi , le trésor , le charme de ma vie !

A ce début , vous croyez , cher lecteur ,
Qu'ici je veux parler d'une jeune maîtresse :
Non , je parle d'un être un peu moins séducteur ,
Qui surpasse vraiment une femme en tendresse ,
Et sur-tout en fidélité.

Cette Mimi , cet objet si vanté ,
C'est ma Chienne ne vous déplaît !
O vous , qui loin de la société ,
Dans la peine et dans le mal-aise ,
Traînez des jours tristes et languissans ,
Je vous prends à témoins , dites ce que je sens ;
Dites , oui , dites-nous vous-même ,
Si pour l'homme isolé , solitaire et souffrant ,
Un chien fidèle et caressant
N'est pas un don du ciel , n'est pas un bien suprême.
Qu'est-ce , quand il nous vient d'une main qui nous aime ?
Mimi , chère Mimi , ce n'est point ta beauté ,
Tes graces et ta gentillesse
Qui me charment dans toi , c'est ta fidélité ,
Ton zèle , ta docilité ,
Ton retour caressant sous la main qui te blesse :

Voilà ce qui , dans toi , fait ma félicité.

Le jour , la nuit , sans cesse à mon côté ,
Elle veille sans cesse ; ou quand elle repose ,
D'un sommeil inquiet , moi seul en suis la cause :
Elle croit qu'un voleur menace son ami :
Tremblante elle se lève ; éveillée à demi ,
Elle vient à ma couche en savoir quelque chose.

Rassure-toi , trop sensible Mimi.

Lecteur , vous le voyez , c'est l'ami véritable
Que le bon Lafontaine a peint dans quelque fable.

Pendant le jour , cette tendre Mimi
Aime mieux à mes pieds reposer sur la dure ,
Que d'être un peu plus loin de son maître chéri ,
Sur une molle couverture.

Mallebranche , qu'avez-vous dit ?

Quoi ! cet être si bon , qu'un zèle pur enflame ,
Qui connoît l'amitié , dont l'instinct vaut l'esprit
De tant de gens , hélas ! qui m'honorent de blâme ;
Quoi ! cet aimable objet , dont je suis occupé ,
Seroit une *machine* , et n'auroit point une ame !
Mallebranche , ah ! pardon ! vous vous êtes trompé !....

Par le C. Benoît LAMOTHE.

LA PRISE DE TOULON,

S T A N C E S

Chantées sur le théâtre de la République.

Air : des Marseillois.

ILS ont payé leur perfidie !
Ils ont fui , ces Anglais pervers !
En vain par un lâche incendie ,
Ils ont crut venger leurs revers :
En embrasant ces édifices ,
Ces murs qu'ils n'ont pu garantir ,
Ils n'ont rien fait qu'anéantir
Les repaires de leurs complices.

Triomphe , Liberté ; donne par-tout des loix !
Ton sort est désormais de vaincre tous les rois.

De leurs cohortes fugitives ,
Si Dunkerque fut le cercueil ,
Toulon contemple de ses rives
Le naufrage de leur orgueil.
Poursuivis par notre vengeance ,
Ces ennemis , jadis si fiers ,
N'auront montré sur les deux mers
Que leur crime et leur impuissance.

Triomphe , Liberté ; donne par-tout des loix !
Ton sort est désormais de vaincre tous les rois.

O vous dont la funeste adresse ,
Changeant de masque chaque jour ,
Par l'excès ou par la foiblesse ,
Voulut nous perdre tour - à - tour !
Cédez aux destins de la France ;
Vos trahisons n'ont plus d'appui ;
Et l'Anglais emporte avec lui
Et sa honte et votre espérance.
Triomphe , Liberté ; donne par-tout des loix !
Ton sort est désormais de vaincre tous les rois.

Par le C. LAHARPE.

EPIGRAMME.

CERTES ! l'orateur Bredouillon
Est d'une espèce peu commune ;
Vous lui mettriez un bâillon ,
Qu'il tiendrait encor la tribune.
Il faut le voir se démener !
Comme il beugle ! comme il s'étale !
Comme il a le don d'entraîner
Ses auditeurs hors de la salle !

Par le C. PONS de Verdun.

S T A N C E S

*Sur le Décret qui ordonne de mettre l'âge sur
les portes. — 1795.*

O CITOYENS Législateurs !
Ecoutez notre humble prière !
Ecoutez les Graces en pleurs ,
Qui vous implorent pour leur mère !

Pourquoi , d'un décret importun ,
Souiller votre gloire et la nôtre ?
En décrétant les droits de l'un ,
Deviez - vous nuire à ceux de l'autre ?

Il en est un , bien précieux ,
Dont l'Amour vous rend responsables ;
C'est le droit de vous rendre heureux ,
En cherchant à nous rendre aimables.

Pour le conserver plus long - tems ,
D'une main que l'Amour éclaire ,
Nous ormons des fleurs du printemps
Notre tête quadragénaire.

Nos cheveux blancs , notre secret
Sont bien souvent cachés par elles :
Faut il qu'un funeste décret
Trahisse le secret des belles ?

Eh quoi ! dite avec vérité
Combien d'hivers couvrent nos têtes !
Au moins si vous aviez compté
Par le nombre de nos conquêtes !

Ah ! de nos plus chers intérêts ,
Nous soutiendrons mieux l'avantage ;
Et nous braverons vos décrets ,
Puisque vous bravez notre usage.

Promettez - nous donc d'effacer
Les maux que le tems nous apprête ;
Ou si vous voulez le fixer ,
Avant décrétiez qu'il s'arrête.

Par la C. PIPELET.

SUR UN RELIQUAIRE.

1770.

A MI, la Superstition
Fit ce présent à la Sottise :
Ne le dis pas à la raison ;
Ménageons l'honneur de l'Église.

VOLTAIRE.

YVAIN ET ROSAMONDE,

C O N T E.

LE brave Yvain , la pelle des guerriers ,
Et l'un des Preux de cette table ronde ,
Au temps d'Artus , en héros si féconde ,
Au petit pas regagnant ses foyers ,
Accompagnoit la belle Rosamonde.
Un grand danois , le plus beau chien du monde ,
Du bon Yvain , serviteur généreux ,
Couroit devant notre couple amoureux ,
Et réveillait les échos à la ronde.

Leblond Phébus alloit finir son cours ,
Et se plonger dans le sein de Neptune :
De son châtelet Yvain voyait les tours ,
Quand un guerrier paraissant sur la brune ,
Lance en arrêt , et le casque abaissé ,
Sur son cheval au grand galop poussé ,
Atteint bientôt Rosamonde et son guide.
« Vil ravisseur , dit - il d'un ton hautain !
« Où conduis-tu cette Nymphe timide ?
« Rends cette Dame , ou défends-toi soudain.
« Elle est à moi , lui répondit Yvain ;
« Mais ton audace ici sera punie. »
De leurs coursiers les voilà descendus ;

Tous deux en garde, ils sont sur la prairie,
Le glaive au poing et les jarrets tendus,
Et de leur sang l'herbe est déjà rougie.
De ce combat Rosamonde est témoin.
Accoutumée à de semblables fêtes,
Sans s'émouvoir, elle entendoit de loin
Les coups affreux qui tomboient sur leurs têtes;
Même, à l'écart, elle avoit eu le soin
De retenir le danois trop fidèle,
Qui sans relâche aboyoit auprès d'elle.
« Arrêtons nous, s'écria l'étranger !
« Djà la nuit étend son voile sombre,
« Et vainement dans l'épaisseur de l'ombre,
« Notre combat pourroit se prolonger ;
« A d'autres tems remettons la partie.
« Si cette Dame est vraiment votre amie,
« Qu'elle prononce et choisisse entre nous ;
« Qu'elle vous suive, on me préfère à vous :
« Sans l'en blâmer, et même sans nous plaindre,
« Jurons tous deux de souscrire à son choix. »
Le Paladin, qui n'avoit rien à craindre
D'un tel serment, le fait à haute voix.
Puis conduisant son rival à la belle :
« Confonds, dit-il, ce brutal inconnu ;
« Entre nous deux choisis, ma colombelle. »
La Rosamonde, à cet ordre ingénu,
Sans hésiter... prend le nouveau venu,
Qui s'en empare et s'loigne avec elle.
Yvain confus, et ne comprenant rien
À ce tout-là, demeure avec son chien.

En maudissant l'affront fait à sa flamme ,
Le Paladin s'en alloit un peu sot :
Il se retourne , et voici qu'au grand trot ,
Il voit venir son rival et la Dame.
« Le repentir aura touché leur ame !
« Dit-il : allons ! il faut tout oublier. »
Il les attend. « Mon brave Chevalier ,
« Dit l'inconnu , de votre courtoisie ,
« Ainsi que moi , votre belle ravie ,
« Exige encore une faveur de vous.
« Quoi ! dit Yvain , veut-elle aussi ma vie ?
« — Non , Chevalier. Ah ! jugez mieux de nous !
« C'est votre chien qui seul fait notre envie. »
Yvain , outré de honte et de courroux ,
Reste interdit ; mais réprimant sa rage :
« Tantôt sur moi vous eûtes l'avantage
« Par un serment indiscret et fatal ;
« Que le hasard entre nous soit égal :
« Voici mon chien ; sans regret je le livre ;
« Mais qu'il choisisse un maître en liberté ;
« Appellons - le d'un et d'autre côté :
« Il est à vous , s'il consent à vous suivre. »

De l'Étranger tout le pouvoir fut vain ;
A ses efforts , le chien toujours rébelle ,
Montrant les dents au galant , à sa belle ,
Vint en rampant lécher les pieds d'Yvain.
Quelle leçon pour vous , sexe infidèle !...

Jeunes beautés... n'ayez point de courroux
Du mal malin qu'en ces vers je raconte.
Qu'en pourroit-on conclure contre vous?....
Ne voit-on pas que ce n'est là qu'un conte?

Par le C. MARANDON.

LE REPENTIR.

EST-il bien vrai? j'ai pu l'écrire
Que j'avois cessé d'être à toi;
Sophie! ah! dieu! quel froid délire
M'emportoit alors loin de moi?
Mais pour perdre ainsi ton empire
Sur un cœur trop mal disputé,
As-tu donc perdu ta beauté,
Ta grace aimable, ce sourire,
Cette rare ingénuité,
Qui dans le piège nous attire,
Sans même qu'on s'en soit douté?
Malheureux! je viens de relire
Le billet que j'avois tracé,
Le billet que je dois maudire...
Va: mes pleurs l'auront effacé,
Avant que ma main le déchire.

Par le C. VIGÉE.

AU PEUPLE FRANÇAIS,
SUR L'ÊTRE SUPRÊME.

ODE RÉPUBLICAINE.

Flatter le souverain, c'est trahir la patrie.

Si j'osai, quand le sceptre armoit la tyrannie,
D'un vers républicain épouvanter les rois :
Si de la liberté l'indomptable génie
Sut toujours enflammer et mon cœur et ma voix :

Si, malgré la Bastille et ses tours menaçantes,
Proclamant cette fière et sainte liberté,
J'osai poursuivre alois de mes rimes sanglantes
L'insecte usurpateur qu'on nomme *majesté* :

Si de l'indépendance avançant la conquête,
Dans le sein des tyrans je plongeai le remord ;
Si la palme civique, en ombrageant ma tête,
La dévoue à la gloire et peut-être à la mort :

Français, dont j'éveillai les langueurs lèthargiques,
SOUVERAIN trop long-tems par les rois détrôné (1),
Non, tu ne craindras point mes accens énergiques;
Tu prêteras l'oreille à qui t'a couronné.

Tu règnes! tu peux tout: crains ce pouvoir extrême.
Crains sur-tout les flatteurs; ils enivrent l'orgueil:
Ils ont perdu les rois; ils te perdroient toi-même;
C'est eux qui sous le trône ont creusé le cercueil.

La vérité! voilà mon offrande chérie.
Loin de toi pour jamais le vil encens des cours!
Flatter le souverain, c'est trahir la patrie.
C'est du bonheur public empoisonner le cours.

Peuple! sans la sagesse, une aveugle puissance
Vers sa chute bientôt précipite ses pas.
La vérité m'inspire. O terre! fais silence.
Malheur à l'insensé qui ne l'éconte pas!

Atôme d'un instant, poussière fugitive,
Homme né pour la mort, parle! As-tu fait les cieux?
As-tu dit à la mer: brise-toi sur ta rive?
As-tu dit au soleil: marche et luis sous mes yeux?

(1) Ces vers font allusion à une strophe du même auteur dans son ode sur les rois, insérée dans l'*Almanach des Muses* 1790. Elle commence ainsi:

Tyrans, les nations sommeillent.
Ah! si jamais ils se réveillent
Ces peuples souverains, détrônés par les rois, etc.

C'est un Dieu qui l'a dit ! ce Dieu de la pensée
N'a pas besoin d'autels, de prêtres ni d'encens.
Mais quelle ingratitude orgueilleuse, insensée,
Oseroit lui ravir tes vœux reconnoissans ?

Et contre l'Eternel un vermisseau conspire !
Et, rampant dans un coin de ce vaste Univers,
L'homme chasseroit Dieu du sein de son empire !
Il nommeroit sagesse un délire pervers !

L'impie atteste en vain le néant ou l'absence
D'un Dieu que les remords révèlent aux forfaits :
Et moi, j'ose attester l'invisible présence
D'un Dieu qu'à l'Univers révèlent ses bienfaits.

Ces astres que tu vois, ce globe où tu respirez,
Tes jours, ta liberté, sont l'œuvre de ses mains.
Il tient du haut des cieux les rênes des empires,
Et veille avec amour sur les frères humains.

Fu's Superstition ! tu l'armoïs du tonnerre :
Ton ministre insensé lui prêtoit sa fureur.
Qui fait parler le ciel ment toujours à la terre ;
Et la terre eucensoit l'imposture et l'erreur.

Quoi ! l'Europe à genoux trembla sous la thière !
Et le pieux effroi des crédules mortels,
D'un Pontife romain payant le luxe avare,
Brigua l'honneur honteux d'enrichir ses autels !

Tyran fourbe et sacré, fier d'une triple idole,
Toi qui vendis le ciel trop long-tems outragé,

Misérable imposteur, descends du Capitole!
Le Prêtre a disparu : l'Eternel est vengé.

Ah ! l'Etre indépendant, cause unique et féconde,
N'est point ce triple dieu qu'enferme un ciel jaloux.
Père de la nature, il anime le monde.
Nous respirons en lui, comme il respire en nous.

Non, Dieu n'existe point s'il n'est pas dans notre ame ;
C'est là que retentit son immortelle voix.
Il habite les cœurs : c'est là qu'en traits de flamme,
Lui-même a su graver nos devoirs et ses loix.

Son culte est la vertu : le juste est son image.
D'hypocrites mortels l'ont trop défiguré.
Ah ! pourvu que des cœurs il reçoive l'hommage,
Qu'importe sous quels noms ce Dieu soit adoré ?

C'est en face du ciel, devant l'être des êtres,
Que tes législateurs ont détrôné les rois.
Toi-même, ô NATION ! libre enfin de tes prêtres,
Voulus qu'un Dieu présent sanctifiât tes droits.

A ce grand créateur qui te nourrit, qui t'aime,
Tu ne réserves point un oubli criminel.
Pour régner sur les rois, sers bien ce roi suprême ;
Tombe avec l'Univers aux pieds de l'Eternel.

Inspiré par ce Dieu qu'indigne l'esclavage,
Peuple ! relève-toi pour frapper les tyrans.
De la Seine à jamais affranchis le rivage ;
Jurons la liberté sur leurs corps expirans.

Du monarque éternel les nations sont filles.
Est-ce donc pour les rois qu'il créa l'univers ?
Est-ce à leur fol orgueil, est-ce à quelques familles
Qu'il voulut asservir tant de peuples divers ?

Le cèdre du Liban s'étoit dit à lui-même :
Je règne sur les monts ; ma tête est dans les cieux ;
J'étends sur les forêts mon vaste diadème ;
Je prête un noble asile à l'aigle audacieux.

A mes pieds l'homme rampe... et l'homme qu'il outrage
Rit, se lève, et d'un bras trop long-tems dédaigné,
Fait tomber sous la hache et la tête et l'ombrage
De ce roi des forêts de sa chute indigné.

Vainement il s'exhale en des plaintes amères ;
Les arbres d'alentour sont joyeux de son deuil.
Affranchis de son ombre, ils s'élèvent en frères ;
Et du géant superbe un ver punit l'orgueil.

Par le C. LEBRUN.

LE DIVORCE.

1780.

BIEN séparé de corps et d'ame ,
Pour vivre avec une Lais ,
Monsieur fait enfermer Madame....
Sottise, disent ses amis !
Autant valoit garder sa femme.

COUPLETS d'une femme à son mari.

Air : *J'ai vu Lise hier au soir.*

Nous avons juré-tous deux
D'aimer pour la vie ;
L'Himen resserie nos nœuds,
Sa chaîne nous lie.
L'Amour, quelquefois jaloux
Du bonheur de deux époux,
Pour se fixer près de nous
Quitte la Folie.

Par un doux arrangement,
Dans notre ménage,
L'un est un peu moins enfant,
L'autre un peu moins sage.
Près de nous, l'Amour grandit ;
L'Himen jamais ne vieillit :
En prenant le même esprit,
On est du même âge.

Par la C. V.

LES ARBRES

*Attirés par la lyre d'ORPHÉE, et CYPARIS
changé en cyprès :*

FRAGMENT du dixième livre des Métam. d'Ovide.

AU haut d'une colline est une large plaine,
Plaine aride, sauvage, inculte. . . Mais à peine
Le chantre de la Thrace, aux accens de sa voix,
Eut marié le luth qui parle sous ses doigts :
On y voit en cadence, aux accords de sa lyre,
Se ranger à l'envi les arbres qu'elle attire,
Le hêtre, le tilleul, le noueux coudrier,
Le peuplier mobile, et le chaste laurier,
L'arbre dont le buveur aime l'ombre joyeuse,
Et le frêne, et l'érable, et le chêne, et l'yeuse,
Le saule, amant des eaux, les myrthes toujours verts,
Le buis dont la verdure étonne les hivers,
Et le lierre aux cent mains, et la vigne amoureuse,
Embrassant de l'ormeau la tige vigoureuse,
Et le figuier poreux, au fruit plein de saveur,
Le palmier dont la feuille est le prix du vainqueur,
Le sapin résineux à la sombre verdure,
Et l'arbre à tête longue, à courte chevelure,

Le pin , cher à Cybèle : Alys , par elle aimé ,
Fut par elle en cet arbre autrefois transformé :
Le cyprès suit aussi le charme qui le guide ;
Le cyprès , des forêts mouvante pyramide ,
Jadis l'ami du dieu qui manie à la fois
L'arc et la lyre d'or qui frémit sous ses doigts.

Un cerf au bois rameux , au front large et superbe ,
Cher aux Nymphes de Cée , erroit en paix sur l'herbe ;
Un ruban , par un nœud mobile et voltigeant ,
Attachoit à son front une étoile d'argent.
Son bois est garni d'or ; et deux perles pareilles ,
Ornemens assortis , pendent à ses oreilles.
D'un niple collier d'or les sinueux chaîons ,
Suspendus à son col , flottent sur ses fanons.
Affranchi de la crainte , aux cerfs si naturelle ,
Docile , il obéit à la loi qui l'appelle ;
Fréquente les enclos habités des humains ,
Et se laisse au hazard caresser par leurs mains.

Qui l'aime plus que toi , jeune et beau Cyparisse ?
Tu le menois aux prés , parfumés de mélisse ;
Tu le désaltérais dans les plus purs ruisseaux ;
Tu le parois de fleurs ; ou porté sur son dos ,
Avec un frein de pourpre , écuyer intrépide ,
Tu guidois les élans de sa course rapide.

Le soleil embrâsoit le céleste cancer.
A l'heure où le midi souffle ses feux dans l'air ,

Caché dans le taillis d'un bois épais et sombre,
Le cerf goûtoit le frais et le repos et l'ombre.
L'imprudent Cyparisse, armé de javelots,
L'atteint d'un trait mortel à travers les rameaux.
Il a vu son erreur ; son chagrin est extrême,
Et quand le cerf expire, il veut mourir lui-même.
Ami, dit Apollon, cesse de t'affliger.
Pourquoi ce deuil si grand pour un malheur léger ?
Ce dieu lui parle en vain : il gémit, il soupire ;
Eterniser son deuil est tout ce qu'il desire,
Tout ce qu'attend du Ciel le vœu de ses douleurs.
Cependant épuisés par l'excès de ses pleurs,
De son sang par degrés les canaux se tarissent ;
Son corps maigrit, se sèche, et ses membres verdissent ;
Ses cheveux autrefois flottant en longs anneaux,
Redressés sur son front, s'allongent en rameaux,
Et leur tige élancée en pointe se hérissé.
C'est un arbre. Apollon regrette Cyparisse.
Sois, dit-il, à jamais un emblème de deuil :
Que tes rameaux plaintifs, consacrés au cercueil,
Eternels monumens de ta douleur si tendre,
Croissent auprès des morts et pleurent sur leur cendre !

Par le C. SAINT-ANGE.

LE BAISER REFUSÉ.

DE ce refus devinez-vous la cause ?
Vous êtes belle et j'ai quatre-vingt ans.
Par un baiser je fanerois la rose ,
Et ce seroit un outrage au printems.

Je dois laisser à la vive jeunesse
Ses biens si doux : elle a droit d'en jouir.
De vos plaisirs il reste à ma vieillesse
Moins un regret qu'un heureux souvenir.

Sur mon refus, ne croyez pas, Bergère,
Que l'âge rende un cœur indifférent :
Pour qu'un baiser puisse nous satisfaire,
Il faut donner le plaisir que l'on prend.

Je m'en souviens : j'avois une maîtresse,
Belle, décente, et fraîche comme vous ;
Elle eut vos traits ; j'avois votre jeunesse :
Et c'est ainsi que les baisers sont doux.

L'AMITIÉ RÉPUBLICAINE.

VAUDEVILLE RÉPUBLICAIN

*Chanté à la Section des Tuileries, le décadi
10 Pluviôse.*

Air : La comédie est un miroir.

Des habitans du paradis
Quand on parcourt la kithelle,
De deux véritables ans
On y trouve à peine un modèle ;
Mais sans les auspices des saints,
L'amitié fête une decade.
Nous pouvons, en Republicains,
Invoker Oreste et Phae.

Recevez d'un commun accord
Les vœux que, dans son allégresse,
Si long-tems après votre mort,
Le Français libre vous adresse.
Enflammez-nous, divins patrons,
D'un sentiment tel que le vôtre :
L'un pour l'autre quand nous vivrons,
Nous saurons mourir l'un pour l'autre.

L'amitié partage à dessein
Et les plaisirs et les allarmes ;
Si l'on rit , elle rit soudain ;
Si l'on pleure , elle fond en larmes.
Des tyrans elle fait les cours ;
Chez le sage on la voit sans cesse ;
Au riche elle échappe toujours ,
Et du pauvre elle est la richesse.

Ainsi qu'avant l'aube du jour
Vous voyez l'aurore paroître ,
L'Amitié devantant l'Amour ,
Chez les enfans se plaît à naître ;
L'Amitié remplaçant l'Amour ,
Rend aux vieillards un calme utile ;
Comme à la chaleur d'un beau jour
Succède un soir frais et tranquille.

Citoyens , bons et généreux ,
Que deux à deux l'amitié lie ,
Venez en resseter les nœuds
Devant l'autel de la patrie ;
Et pour vous moquer , en chemin ,
Des pamphlets de la pâle Envie ,
Sans vous quitter jamais la main ,
Traversez doucement la vie.

Entre les cœurs de deux amis ,
O toi qui sus glisser la haine ,
Songe à l'athlète qui jadis
De ses mains croyoit feindre un chêne :

L'un de l'autre par tes efforts,
Bien que ces deux amis s'éloignent,
Tu mourras pressé de remords,
Si quelque jour ils se rejoignent.

Quand, sous le nom de l'Amitié,
Régnoit une douceur trahiesse,
Du monde on sait que la moitié
Trompoit l'autre avec politesse :
Mais par des airs qui font pitié,
Nul fat aujourd'hui n'en impose,
Et sous le nom de l'amitié,
Le Républicain veut la chose.

Plus de châteaux, plus de palais,
D'un vain luxe, aziles funestes.
Républicains, à peu de frais,
Élevons-nous des toits modestes ;
Mais sur le seuil de nos logis,
Disons, comme un sage d'Athènes :
Plût au Ciel que de vrais amis
Nos maisonnettes fussent pleines !

Par le C. P I I S.

L'AMOUR ET LE TEMS,

FABLE.

FLATTÉ d'une grande victoire ,
L'Amour égaré dans un bois ,
Admitant tour-à-tout ses traits et son carquois ,
Se rappelloit les titres de sa gloire. .
La voilà , disoit-il , captive dans mes fers ,
Cette fière Beauté qui bravoit ma puissance !
On n'oppose à l'Amour que vaine résistance.
Sui la terre , au ciel , dans les mers ,
Où , tout ce qui respire
Reconnoît mon empire ;
Je suis le Dieu des Dieux.
Ainsi parloit l'Amour ; lorsqu'un vieillard affreux
Parut soudain : dans sa main menaçante ,
Il portoit une faux de sang encor fumante :
C'étoit le Tems. Qu'il est à redouter ,
Ce vieillard , dont les coups ne peuvent s'éviter !
L'enfant ailé le brave ; et sa main téméraire
Veut le percer d'un trait : le Tems lève sa faux ;
Cette faux qui souvent fait pâlir les héros .
L'Amour saisi d'effroi revole vers Cythère ;
Les yeux baignés de pleurs , devant toute sa cour ,
Il s'écrie : ô ma mère !
Le Tems est vainqueur de l'Amour.

Par le C. R.

JULIETTE

AU TOMBEAU DE SA MÈRE.

ROMANCE.

Lorsque devant les ténèbres
Le jour importun s'enfuit,
Moi, sous ces arbres funèbres,
Je viens seule avec la nuit.
Hélas ! cette nuit profonde
En vain m'invite au sommeil :
Tout ce que j'aimois au monde
Ici dort, mais sans réveil.

Toi, qui sous l'ombre sacrée,
Que forment ces noirs cyprés,
Vois une fille éplorée,
Retiens tes pas indiscrets :
Voyageur, ne va pas croire
Qu'aux pieds de ce monument,
Je vienne immoler ma gloire
Aux mânes de quelque amant.

Ce n'est pas cette chimère ,
Ce rêve qu'on nomme amour ;
C'est la plus sensible mère
Qu'on me ravit sans retour :
Ma mère , ma tendre amie ,
Dont les regards vigilans ,
Dans la route de la vie ,
Guidoient mes pas chancelans.

En vain ma voix attristée
Te demande à ce tombeau ;
Pourquoi donc m'as-tu quittée ,
Toi mon guide , mon flambeau ?
Hélas ! jamais ta famille
N'avoit plus chéri ta loi :
Jamais ta plus jeune fille
N'eut autant besoin de toi.

J'atteignois cet âge où l'ame
Ouvette à tous les desirs
Voit moins dans ce qui l'enflamme
Le bonheur que les plaisirs ;
Où tout ce qui suit nos traces ,
Ce qui nous pare le plus ,
Même nos talens , nos graces ,
Est un piège à nos vertus.

Ta raison m'eût préservée
De tous ces écueils fleuris ;

Et par tes leçons sauvée ,
Je t'en donneroîs le prix.
Des fleurs dont je me couronne ,
J'ornerois tes cheveux blancs ,
Et des fruits de ton automne
Je mûrirois mon printemps.

Mais notre horison se dore ,
Des premiers rayons du jour ;
Du soleil déjà l'aurore
Nous annonce le retour ;
Le m'chant qui se réveille
Pourroit soupçonner ma foi ,
Et croire qu'ici je veille
Pour un autre que pour toi.

Oui, ta fille infortunée
Va, dissimulant ses pleurs ,
Par les soins de la journée
Distraire encor ses douleurs :
Mais sitôt que la nuit sombre
M'en rendra le souvenir ,
O ma mère ! avec ton ombre ,
Je reviens m'entretenir.

Par le C. MURVILLE.

LE SERMENT.

ON couronnoit dans un hameau
Tous les ans une fille sage,
Afin qu'un exemple si beau
Des vertus fît aimer l'usage.

Une longue procession
Promenoit la rustique fille,
Vêtue en vierge, et sous ce nom,
A la gloire de sa famille,
La proclamoit dans le canton.

Un jour qu'on chommoit cette fête,
Le ciel se couvre, et sur-le-champ
Vient la pluie avec la tempête,
Il tonne..... et pourtant rien n'arrête
Le cortège a ors en plein champ.
Mais être fille vertueuse,
N'empêche pas d'être peureuse.
Notre héroïne s'effraya :
Elle laissa tomber son cierge,
Et naïvement s'écria :

« Oh ! l'an prochain, je ne serai plus vierge ! »

Par le C. JAMES.

COUPLET

COUPLETS,

Sur un ouvrage dramatique de l'Auteur,
annoncé depuis long-temps sur l'affiche, pour
être joué incessamment.

Air : *Je l'ai planté, je l'ai vu naître.*

L'ESPOIR est une comédie
Presque toujours sans dénouement :
Tel qui n'aura rien de la vie
Croit tout tenir *incessamment*.

Quand je disois à ma maîtresse :
Rends heureux un fidèle amant,
Elle me répondoit sans cesse :
Tu le seras *incessamment*.

Damis, tu me dois une somme,
Et j'ai besoin de mon argent :
— Ne crains rien, je suis honnête homme,
Et je te paie *incessamment*.

Un beau jour partit ma maîtresse,
Mon débiteur en fit autant :
Depuis deux ans, j'ai la promesse
Qu'ils reviendront *incessamment*.

Un professeur en alchymie
Meurt de fin assez fréquemment,
Tout en rêvant, dans sa manie,
Faire de l'or *incessamment*.

Pas de jour où la mort n'attrape
Quelque malade au lit gissant,
Qui, sur la foi d'un Esculape,
Comptoit guérir *incessamment*.

Plus d'un jeune homme téméraire
Va resser éternellement
Au bas du Pinde, qu'il espère
Escalader *incessamment*.

Je plains l'Elève de Thalie,
Qui s'imagine bonnement,
Quand il a fait sa comédie,
La voir jouer *incessamment*.

Tant de pièces ratent la scène,
Que je crains avec fondement,
De ne jamais y voir la mienne
Qu'on doit jouer *incessamment*.

Par le C. Armand CHARLEMAGNE.

DIALOGUE

ENTRE UNE MÈRE ET SON FILS,

partant pour la fête de Barra et VIALA (1).

LE FILS.

O ma mère ! combien je me sens soulagé !
En quel enchantement notre deuil est changé !
Je vais donc en ce jour... glorieux pré-lège !
Je vais accompagner le superbe collègue
Des enfans héritiers des cendres de Viala.
Quel honneur ! est-il plus égale à celle-là ?
Est-il plus beau triomphe ? une telle journée
Va seule , je le sens , me grandir d'une année.

LA MÈRE.

Mon fils , que j'aime à voir un tel ravissement !
Ah ! ta mère aujour d'hui jouira doublement.
Tu vas au Pantheon suivre tes jeunes frères ;
Et moi , je vais me joindre aux généreuses mères
A qui sont confiés les restes de Barra.
Scène touchante ! ainsi pour jamais renâtra
Cette fleur , moissonnée avant que d'être éclosé :
Ainsi l'enfance même a son apothéose !

(1) Cette fête a été remise.

LE FILS.

L'apothéose ! ô doux et consolant espoir !
Et qu'à ce prix , ma mère , il est doux de pouvoir
Servir une patrie aussi reconnoissante !

LA MÈRE.

Oh ! oui , cérémonie anguste , attendrissante !
Quel spectacle ! on verra s'avancer à pas lents ,
Les mères d'un côté , de l'autre les enfans.
Les mères chanteront ce transport héroïque ,
Ce cri triomphateur , *vive la République !*
Qui te coûta la vie , intrépide Barra ,
Ce cri , qui pour jamais t'immortalisera.

LE FILS.

Et nous , nous chanterons l'honneur de la Durance ,
L'enfant héros , qui part , d'un coup sauve la France ,
En reçoit mille , et crie avec joie et fierté :
Je meurs pour la patrie et pour la liberté.

LA MÈRE.

Et toi , mon cher Armand , dis , te sens-tu capable
De t'immortaliser par un trépas semblable ;
De mourir , s'il le faut , pour sauver ton pays ?

LE FILS.

Oui , ma mère . . . je sens . . . croyez que votre fils . . .
Mais volons ; car pour nous un beau moment s'apprête ;
Et c'est nous qui serons les héros de la fête.

LA MÈRE.

Eh quoi ! mon fils , crois-tu , spectateur curieux ,
Qu'une pompe stérile aille éblouir tes yeux ?

Ah ! qu'un motif plus pur et te guide et t'anime :
De nos jeunes martyrs le dévouement sublime ,
C'est peu de le bénir et de le célébrer :
Armand ! par un beau zèle il le faut honorer.

LE FILS.

Aussi l'honorerais-je ; ah ! je brûle d'envie
De me faire un grand nom au péril de ma vie ;
E je prétends un jour, au milieu des combats ,
Vaincre ou périr. . . mais quoi ! si je ne mourais pas ?
Oui , si bravant la mort , je trouve la victoire ?
Il est plus d'un chemin qui conduit à la gloire.
Nos guerriers , que l'Europe admire avec effroi ,
Ils furent tous , ma mère , enfans ainsi que moi :
Si tous avoient péri dès leur plus tendre enfance ,
L'état leur devoit-il son salut , sa défense ?
Comme vous sentiriez palpiter votre cœur ,
Si j'allois revenir et vivant et vainqueur ,
Un peu blessé , mais fier de mes blessures même ,
Et couvert de lauriers. . . .

LA MÈRE.

Ah ! mon cher fils , j'en t'aime ;
Et mon cœur à l'espoir est tout prêt de s'ouvrir :
Mais ce n'est point ici l'instant de s'attendrir ;
C'est le jour du courage. O grand Dieu ! je t'atteste :
De six fils que j'avois cet enfant seul me reste :
Mais si le sort changeoit ses lauriers en cyprès. . . .
J'en frissonne. . . oui , bientôt je me ressouviendrais
Que je fus citoyenne avant que d'être mère. . . .

LE FILS.

Vous sètez l'une et l'autre, et je veux satisfaire
L'amour de la patrie et l'amour filial.
Mais vers le Panthéon marchons d'un pas égal :
D'un si touchant spectacle allons goûter les charmes :
Puis volant, avant l'âge, à ses premières armes,
Armand suivra de près les Barra, les Viala ;
Et s'il ne meurt comme eux, c'est qu'il les vengera.

Par le C. COLLIN-HARLEVILLE.

LE RELIQUAIRE INVISIBLE.

CERTAIN frocard, charlatan révéré,
De son couvent faisoit voir les reliques ;
On admiroit ! Lucas seul, plus madré,
Examinait avec des yeux critiques.
Le moine dit : « Voici, chers auditeurs,
« De ce trésor la pièce la plus rare !
« A l'admirer, allons qu'on se prépare ;
« Vous ne verrez rien de semblable ailleurs.
« C'est un cheveu de la Vierge Marie !
« Regardez-bien, mes frères, je vous prie !
Pour le montrer, il écarte les doigts,
Et le présente aux yeux de l'assemblée.
J'ai, dit Lucas, la visière troublée :
Plus je regarde, et moins je l'aperçois.
Parbleu ! l'ami, sans peine je te crois,
Dis-le frappant ; moi, depuis mainte année,
Je le fais voir à la foule étonnée,
Et n'ai jamais pu le voir une fois.

D E M A N D E .

Insérée dans les Petites Affiches.

JE voudrois bien avoir une chaumière ,
Dont un verger couronnât le contour ;
Pour y passer la saison printanière ,
Avec ma mie , et ma muse , et l'amour.

Le caveau frais , la cuisine petite ,
Salle à manger de huit pieds de longueur ,
Où les amis qui me rendront visite
Seront toujours maltraités de bon cœur.

Chambre à coucher pour moi , pour mon amie ,
Toilette auprès , cabinet à côté ,
Pour le berceau d'une jeune Emilie ;
Plus loin un lit pour l'hospitalité.

Point de remise ; et pour toute écurie ,
L'humble réduit d'un âne ou d'un ânon ,
Qui serviront de coursier à ma mie ,
Et de Pégase au fils de la maison.

Poulets , dindons , et coqs grattant la terre ,
De mon fumier disputeront le bien ;
Et le chapon , heureux célibataire ,
S'engraissera , sans se mêler de rien.

Là , la couveuse , élevant sa famille ,
Avec tendresse , avec sévérité ,
A quatorze ans , fera rêver ma fille
Sur les devoirs de la maternité.

J'espère aussi loger au même gîte
Dame génisse auprès de dom pourceau :
Puisqu'il se plaît avec un vieil hermite ,
Il doit se plaire avec la jeune Io.

Dans le jardin , auprès du chèvre-feuille ,
Vigne , jasmin , pois , choux , rose , navet ,
Laitue , oïllet : je veux que l'on y cueille
Une salade en cueillant un bouquet.

Je voudrois bien encor qu'une onde pure ,
Dans mon verger , suivît de longs détours :
L'eau , sur les bords , invite la verdure ;
Et la verdure invite les amours.

Point de fossés , point de murs ; pour clôture ,
L'humble sureau , l'aulne et le coudrier ;
Que la Bergère y détache la mûre ,
Ou de noisette emplisse son panier.

Avec du tems et de l'économie ,
Je paîrai tout , quoique poète ; mais
La paix du cœur , et l'emploi de la vie ,
Plutus ni moi ne les paîrons jamais.

Par le C. DEMOUSTIER.

LE POUVOIR DE LA POÉSIE,
ODE A BUFFON,

*Pour le féliciter de celle que LEBRUN lui a
adressée contre ses détracteurs.*

*Dignum laude virum Musa vetat mori,
Cœlo Musa beat.*

Hor. l. 4, Od. 8.

APPLAUDIS-TOI, divin Génie !
Vois à tes pieds le noir Python
Exhaler sa rage et sa vie ,
Sous les traits vainqueurs d'Apollon.
Tandis que les enfans d'Eole
Du monstre que le Dieu t'immole
Emportent les cris dans les airs ,
Ministre éternel de ta gloire ,
Lebrun consacre ta mémoire
Aux hommages de l'Univets.

L'Envie , aux chants de cet Orphée ,
Mutinite en vain de longs regrets ;
Des sombres hauteurs du Rhyphée ,
Sa voix réjouit les forêts :

L'onde sous les fleurs égarée ,
L'oiseau qui se plaint de Térée
Soupire avec moins de douceur ;
Les feux que l'aquilon irrite ,
Le torrent qui se précipite ,
Grondent avec moins de fureur.

Connois à son brûlant délire
Ce mortel inspiré des dieux ,
Qui par les doux sons de sa lyre
Fit conler des pleurs de tes yeux :
Aux pieds de la Parque jalouse ,
Quand il peignit ta jeune épouse
Pâle et tremblante pour tes jours ,
Oh ! combien ces tendres alarmes ,
Combien ces plaintes et ces larmes
Etoient chères à tes amours !

L'Etna se repose en silence ,
L'orage s'endort dans ses flancs ;
Tout - à - coup il gronde , il s'élance
Et vomit tous ses flots brûlans :
Ainsi du feu qui le consume
L'ardeur s'éveille et se rallume ,
Sa voix retentit dans les airs :
Buffon c'est toi qu'il chante encore ;
Et jusqu'aux lieux où naît l'aurore ,
Ton nom vole dans ses concerts.

Crois - tu que la seule Uranie
Protège ton brillant destin ?

Non, non; des chants de Polymnie
Connois l'empire plus certain :
Ah! sans doute la Renommée,
D'une gloire en tous lieux semée,
T'a promis l'honneur mérité;
Mais crains d'écouter sa promesse :
Ce n'est qu'aux sources du Permesse
Qu'on puise l'immortalité.

Le héros d'Issus et d'Arbelles
En vain dans leurs affreux sillons
Croit voir des palmes éternelles
Germer du sang des bataillons ;
Si la nymphe de l'Hippocrène,
Parmi cette fumante arène,
Ne conduit ses fertiles eaux,
Jamais dans ces plaines arides,
Le pompeux laurier des Alcides
N'étendra pour lui ses rameaux.

Et toi, dont la paisible gloire
Brille, sans effrayer nos yeux,
Toi, qu'une plus belle victoire
Egale aux habitans des cieux,
Tombe aux pieds du fils de Latone :
Aux pieds du Dieu qui te couronne,
C'est lui qui tient l'urne du sort ;
Si tu veux survivre à ta cendre,
Dis-lui qu'il vienne te défendre
Des mains avides de la Mort.

Ce marbre , où la France plus fière
Aime à reposer ses regards ,
Un jour , couché sur la poussière ,
Doit pleurer ses débris épais.
Vaincu du tems et des orages ,
Pour s'alfranchir de leurs outrages ,
Il atteste ton nom sacré ;
Ton nom , chanté par un Horace ,
Insulte en paix à la disgrâce
De ce marbre déshonoré.

Lassés d'une éternelle guerre ,
Après vingt siècles de combats ,
Quand les flots rendront à la terre
Les bords surpris à ses climats , (1)
Les chants d'une lyre fidelle
Iront chez la race nouvelle
Contenir tes travaux immortels :
Ravis à peine à la tempête ,
Ces peuples seront ta conquête ;
Buffon vivra sur leurs autels.

Ils sauront que tous ces miracles
D'un peuple , humide enfant des mers ,
Furent prédits par les oracles
Aux peuples d'un autre univers ;

(1) Allusion au système de Buffon sur les eaux de la mer. Il prétend qu'elles se retirent successivement des terrains qu'elles couvrent , et qui seront un jour habitables.

Tandis que la noire imposture
Au confident de la nature
Livroit de ténébreux assauts,
Ils sauront que le vieux Neptune
N'a pu te cacher la fortune
Des mondes flottans sous ses eaux.

Ainsi la muse de Pindare
A su rendre au jour qui nous lait
Ces demi-dieux, que le Ténare
Menaçoit d'une afuerse nuit.
Ainsi, sur ses pompeux rivages,
Rome cherche en vain les images
Des Catons et des Fabius;
Mais le favori de Mécène
Ressuscite aux bords de la Seine
La mémoire de Varius (1).

Des antiques rois de la lyre
Le sceptre a passé dans tes mains,
Fils d'Apollon; ta voix respire
L'audace des accens thébains.
Le génie, étendant ses ailes,
Va de tes chansons immortelles

(1) Varius, poète latin, ami de Virgile et d'Horace.
Il composa des tragédies qui ne sont pas parvenues
jusqu'à nous.

Répandre les heureux concerts ;
 Et déjà leur douce harmonie
 Enchanté et confond l'Ausonie ,
 Jalouse amante de tes vers. (1)

Qu'un Mœvius , paîtri de fange ,
 Avare courtisan de l'or ,
 Prodigue une vile louange
 A des mortels plus vils encor ;
 Un noble esprit n'est point esclave :
 Cet or impétueux , qu'il brave ,
 Lui promet en vain ses faveurs ,
 Et sa main courageuse et fière
 N'a jamais , sur un front vulgaire ,
 Flétri le laurier des neuf Sœurs.

Sur leurs montagnes effrayées ,
 J'ai vu C* lancer l'éclair ,
 Apprendre aux Alpes foudroyées
 Qu'il est le sang de Jupiter :
 C* n'est plus ; mais ton génie
 L'égale aux vainqueurs de Trébie ,
 Lebrun , tu venges ce héros ; —
 Tes chants percent son mausolée ,
 Et sa grande ombre consolée
 Pardonne aux rigueurs d'Atropos.

(1) La C. Grismondi a composé et fait imprimer , à Bergame , une belle traduction , en vers , de la première Ode de Lebrun à Buffon. Elle a eu le plus grand succès en Italie.

Oh ! quelle ivresse plus sublime
S'empare aujourd'hui de tes sens ?
Descendez de la double cime ,
Nymphes , écoutez ses accens ! (1)
Et toi , que l'Olympe rappelle ,
Buffon ! vois la clarté nouvelle
Qui luit sur ton front glorieux :
En vain la nuit des tems s'apprête ;
Cet astre levé sur ta tête
Ne s'éteindra qu'avec les cieux.

Par le C. CHARBONNIER.

A UN ABBÉ.

1787.

PETIT athlète , et pourtant bon chrétien ,
Ça , cher abbé ! jasons sur l'écriture...
Quoi ? des vapeurs ! oh ! changeons d'entretien ,
Rome et Cythère exigent ta peinture.
Toujours unique à l'église , au boudoir ,
Et tour-à-tour , grave , léger , folâtre ,
En bénissant tu jettes le mouchoir.
Brillant en chaire aussi bien qu'au théâtre :
Jusqu'à l'autel petit - maître charmant ,
Tu réunis Moïse avec Pétrone :
Aussi , t'attend une double couronne ,
Parmi les saints , comme abbé , comme amant.

(1) Ce vers désigne la deuxième Ode à Buffon contre ses détracteurs.

Il est bien vrai , tu persiffles gaîment
 Ces graves riens qu'on débite en Sorbonne,
 Et ces docteurs dont l'orgueil assommant
 Damne un pauvre homme a ssitôt qu'il raisonne,
 Mais , grace au ciel ! tu crois à nos C...
 Aux vins d'Aï , de Pomaret et de Beaune ,
 Bien plus qu'au Dieu q' e tu fais les matins ;
 Laisant aux sots tout l'ennui du bréviaire ,
 Tu lis Grécourt , le gentil Crébillon :
 Tes orémus sont puisés dans Voltaire !
 Et négligeant Pascal et Massillon ,
 Tu dis l'office en lisant l'art de plaire.
 Tu n'iras point comme ces foux pieux ,
 Aux musulmans révéler ces merveilles
 Dont se moquoient les mécréans Hébreux ;
 Vanter le pape aux pachas orgueilleux ;
 Les étondir de fadaïses pareilles ;
 Et renversant leurs temples et leurs dieux ,
 Pour être saint risquer les deux oreilles.
 Mais plus aimable et sur-tout moins hargneux ,
 D'un air léger tu sais dire la messe ,
 Au Dieu d'amour convertir de beaux yeux ,
 Cueilli des fruits aux rives du Permesse ,
 Et ne damner que tous les ennuyeux.
 Poursuis , l'Abbé ! sois charmant , vis heureux ,
 En buvant fra s , ris-toi de la satire ;
 Garde ta belle encor un mois ou deux ;
 Et laisse aux sots les honneurs du martyre.

Par le C. ROCHEMONT.

L'IMMORTALITÉ DE L'ÂME.

H Y M N E.

SE peut-il qu'après notre mort,
Il ne reste rien de nous-même ?
Loin de nous cet affreux blasphème,
Qui donne à tous le même sort !
D'un Dieu la justice éternelle
Dit au juste, ainsi qu'au méchant :
« Pour récompense ou châtiment,
« Mortels ! votre âme est immortelle. »

Oui, cet espoir consolateur
Fait, malgré les vœux de l'impie,
Que l'homme, des maux de la vie,
Brave le poids et la rigueur.
A ses devoirs toujours fidèle,
Comme un tribut qu'il doit payer,
Il voit la mort sans s'effrayer,
Puisque son âme est immortelle.

Il s'écrie en vain, le méchant,
Que la matière est éternelle ;
Que la nature tient tout d'elle ;
Que l'homme vit pour le néant :

De cette audace criminelle
Il ne peut soutenir l'effort ;
Son tourment commence à sa mort :
Il est dans son ame immortelle.

B enfans de l'immortalité ,
Braves soutiens de la patrie ,
Ecoutez la voix qui vous crie :
« Osez tout pour la Liberté ;
« Mourir en combattant pour elle
« Et pour la sainte Egalité ,
« C'est vivre dans l'éternité :
« Soldats , votre ame est immortelle. »

L'AVEUGLE ET LE CADRAN SOLAIRE.

F A B L E.

U N aveugle , par Allegrain ,
Fit construire un cadran solaire ,
En pied , sculpté , de marbre enfin ;
Le reste ne le touchoit guère :
Eh ! pourquoi le faisoit-il faire ?
C'étoit pour orner son jardin.

Ainsi , Monsieur Banjeon , guidé par son Libraire ,
Pour sa bibliothèque , un matin commanda
En maroquin , un beau Voltaire ,
Où jamais il ne regarda.

Par le C. S.

A LA C. M***,

A qui j'avois lu une de mes Epigrammes.

A la sottise , au ridicule ,
Lancer par fois un trait malin ,
D'un Bavius , ou d'un Cotin.
Se venger sans aucun scrupule ,
Ce n'est point d'un esprit méchant ,
N'en déplaît à la médisance ,
Suivre le funeste penchant :
C'est vouloir forcer au silence
L'insupportable vanité ,
La présomption envieuse ,
Et la calomnie odieuse ,
Et l'importante nullité.

Gardez-vous donc de vous méprendre ,
Eglé , sur l'injuste portrait
Que de moi peut-être on ferait :
Ne me jugez pas sans m'entendre.
Dans la lice il ne faut descendre ,
Qu'autant qu'on s'y voit provoqué ;
Mais un mot contre nous risqué ,
A souvent droit de nous surprendre ,
Et dès lors qu'on est attaqué ,
Il est permis de se défendre.

Le poëte est comme l'amant :
Entr'eux hélas ! même faiblesse ,
Même bonheur , même tourment.
Même délire et même ivresse.
L'un ne voit rien de plus charmant
Que la muse qui le caresse ;
L'autre ne rêve à tout moment
Qu'au doux objet de sa tendresse :
Ni l'un ni l'autre assurément
Ne peut souffrir qu'impunément
On fasse outrage à sa maîtresse.

Dans la carrière des talens
On marche à côté de l'envie ;
C'est elle qui de notre vie
Empoisonne tous les instans ,
De nos succès ternit la gloire ,
Sur nos fronts fane le laurier ,
Et nous dispute le sentier ,
Qui mène au temple de mémoire.
De Python , monstre venimeux ,
Apollon a vaincu la rage :
D'Apollon l'exemple fameux
Nous éclaire et nous encourage.
D'un dieu vouloit être l'égal
Seroit folie , extravagance ;
Mais un soldat ne fait pas mal ,
De suivre sans trop de prudence ,
Les traces de son général.

Eh ! le doux , le tendre Racine ,
Contre Crèqui , contre Boyer ,
S'est-il refusé d'essayer
Les traits d'une muse badine ?
Le chantre immortel de Henri
A Sabatier daigna répondre ;
Et par l'injustice flétri ,
Rousseau - Pindare sut confondre
Les méchans qui l'avoient aigri.
Horace , dans la double ivresse
Et de l'Amour et de Bacchus ,
Chante et querelle sa maîtresse ;
Et s'il exalte Lollius ,
Implore contre Mœvius
Les vents et la mer vengeresse.
Virgile lui-même irrité
Qu'à ses dépens on veuille rire ,
Dans un vers à dessein jeté
Paye un tribut à la satire.

Mais va-t-on me dire , l'esprit
Fait souvent juger mal de l'ame ;
Ecouter un juste dépit ,
C'est encourir un juste blâme ;
On n'est pas tenté d'estimer
Celui qui veut se faire craindre :
Il est doux de se faire aimer :
Qui se venge n'est plus à plaindre.
Soit ! mais croirai-je qu'un bon mot ,

Qu'un badinage soit un crime ?
Qui le juge ainsi n'est qu'un sot :
Je suis trop content de mon lot ,
S'il me refuse son estime.

Je me connois peu d'ennemis ;
D'une inquiète jalousie
Loin que mon ame soit saisie ,
Tous mes rivaux sont mes amis.
Mais lorsqu'un pédant imbécille
Et de son lourd compas armé ,
Vient à la toise de Zéle
Mesurer le vers trop facile
Qu'en me j uant j'aurai rimé ;
Lorsqu'une imberceptible muse ,
Dans sa rare ingénuité ,
Croyant chez la postérité
De Deslouchère et de la Suze
Envahir l'immortalité ,
Prétend me donner pour modèle
Ses riens verbeux , son froid jargon ,
Les balancements à l'unisson
De sa bergerie éternelle ,
Et du penchant de l'Hélicon
Me ramener au dessus d'elle ,
Franchement , je puis me passer ,
Pour peu que ma bile s'allume ,
L'épigramme qu' sous ma plume
D'elle-même vient se placer.

Mais c'en est fait. Eglé ! j'abjure
Et la satire et son aigreur ;
Des sots respectant le bonheur,
Je veux leur permettre l'injure
Et rire en paix de leur fureur.
Si de moi vous avez en peur ,
Rassurez-vous , je vous conjure,
Et rougissez de votre erreur.
Aux vertus je sais rendre hommage ;
Et du savoir sans étalage ,
De l'esprit sans ambition ,
Des talens sans prétention ,
Quand je vois en vous l'assemblage ,
Vous auriez tort de redouter
D'un sarcasme l'injuste outrage ;
De mon cœur ce seroit douter :
Puis-je songer à m'interdire
Le droit de louer vos attraits ,
De vous aimer , de vous le dire ?
J'entends trop bien mes intérêts.

Par le C. VIGÉE.

ÉPIGRAMME.

FLORE avoit l'ame belle autant que la figure :
Serment d'aimer to jours nous tenoit engagés ;
Mais son cœur et ses traits sont tellement changés
Que lui garder ma foi seroit un vrai parjure.

Par le C. NOTARIS.

MA PROFESSION DE FOI.

O des Républicains salutaire flambeau ,
De toutes les vertus source unique et sacrée !
Liberté , qui sors du tombeau !
Puis-je ne pas t'aimer , moi qui t'ai cèl'brée !
Moi , qui des Mably , des Rousseau , (1)
Offris l'intéressant tableau
A la France régénérée ;
Qui , formé par Voltaire au sortir du berceau ,
Idolâtre des arts et de l'indépendance ,
Leur première félicité ,
Goûtant les plaisirs purs de la fraternité ,
Peut-être sans trop de prudence ,
Avertis les mortels de leur égalité , (2)
Et les rois de leur décadence ?

Par le C. A. XIMENEZ.

(1) Voyez l'Almanach des Muses de Germinal dernier , page 165.

(2) Ce vers se trouvent dans *l'Épître aux mânes de Voltaire*, publiée en 1779 , et insérée dans l'Almanach des Muses de 1785.

L'AVEUGLE ET LE PARALITIQUE,

F A B L E.

AIDONS-NOUS mutuellement ;
La charge des malheurs en sera plus légère ;
Le bien que l'on fait à son frère ,
Pour le mal que l'on souffre , est un soulagement.
Confucius l'a dit : suivons tous sa doctrine.
Pour la persuader au peuple de la Chine ,
Il leur contoit le trait suivant.

Dans une ville de l'Asie ,
Il existoit deux malheureux ,
L'un perclus, l'autre aveugle, et pauvres tous les deux.
Ils demandoient au Ciel de terminer leur vie :
Mais leurs cris étoient superflus ;
Ils ne pouvoient mourir. Notre paralitique
Couché sur un grabat, dans la place publique ,
Souffroit sans être plaint : il en souffroit bien plus.

L'Aveugle à qui tout pouvoit nuire ,
Étoit sans guide , sans soutien ,
Sans avoir même un pauvre chien ,
Pour l'aimer et pour le conduire.
Un certain jour , il arriva
Que l'Aveugle , à tâtons , au détour d'une rue ,
Près du malade se trouva ;
Il entendit ses cris ; son ame en fut émue.

Il n'est tel que les malheureux ,
Pour se plaindre les uns les autres.
J'ai mes maux , lui dit-il , et vous avez les vôtres ;
Unissons-les , mon frère , ils seront moins affreux.
Hélas ! dit le perclus , vous ignorez , mon frère ,
Que je ne puis faire un seul pas :
Vous-même , vous n'y voyez pas :
A quoi nous serviroit d'annir notre misère ?
A quoi , répond l'Aveugle ? écoutez : à nous deux ,
Nous possédons le bien à chacun nécessaire ;
J'ai des jambes , et vous des yeux ;
Moi , je vais vous porter ; vous , vous serez mon guide ;
Vos yeux dirigeront mes pas mal assurés ;
Mes jambes à leur tour iront où vous voudrez.
Ainsi , sans que jamais notre amitié décide
Qui de nous deux remplit le plus utile emploi ,
Je marcherai pour vous , vous y verrez pour moi.

Par le C. FLORIAN.

VERS entrelassés à un bouquet jeté d'une fenêtre.

LE muguet , l'humble violette
Forment ce bouquet mal tissu ;
L'Amour l'a fait , l'Amour le jette :
Est-ce l'Amour qui l'a reçu ?

LE STOÏCISME ,

VAUDEVILLE RÉPUBLICAIN.

Air : Vaudeville des Visitandines.

RECONNOIS un Etre suprême ,
Agent caché de l'Univers ;
Sers la vertu pour elle-même ;
Venge-la de tous les pervers.
Quand tu fais du bien , qu'on l'ignore ;
Dès aujourd'hui sois juste , humain ;
Et dispose-toi pour demain
A l'être trois fois plus encore.

Fuis le plaisir toujours frivole ,
Suis les mœurs toujours de saison ;
Crois que la fleur d'esprit s'envole ;
Meurs dans les fruits de la raison.
Au théâtre , on peut aller rire ;
Au portique , on peut dissenter :
Mais écoute pour profiter ,
Et ne parle que pour t'instruire.

Le bien public , au mariage ,
Devant te provoquer un jour ,
N' imagine pas que le sage
Puisse être insensible à l'amour.

A cette passion permise ,
S'il tenoit son cœur trop fermé ,
Le sexe ne seroit aimé
Que du vice et de la sottise.

S'il se présente un misérable ,
Quelque puisse être son état ,
Sans délai , secours ton semblable
Au risque d'en faire un ingrat.
S'il en vient d'autres , à mesure ,
De recommencer sois jaloux ;
Répandre ses bienfaits sur tous ,
C'est ressembler à la nature.

Quand tu t'habilles , quand tu manges ,
Braver le luxe est ton devoir ;
Il faut mériter des louanges ,
Et ne jamais en recevoir :
Si quelque douleur te harcèle ,
Philosophe , tu dois souffrir ;
Patriote , tu dois mourir ,
Dès que la liberté chancelle.

Je sais que la vertu stoïque ,
Pour bien des gens , a peu d'appas .
Mais à son austère pratique ,
Pourquoi ne nous ferions-nous pas ?
Les écoles républicaines
N'ont jamais changé que de nom ;
Et les disciples de Zénon
Étoient les jacobins d'Athènes.

Par le C. PIRSI

LES SOUFFLEURS DE VERRERIE,

C O N T E.

1789.

L'AUTRE jour, certain curieux
Visitoit une verrerie :

Il voit deux ou trois malheureux ,
A crins noirs , à face rôtie ,
Qui tout près d'un gouffre de feux ,
A l'aide d'un long tube creux ,
Enfloient la fougère pétie ,
Avec un sable sulphureux.
Soudain , la matière enflammée
Se changeoit en brillans flacons.

Un tel métier dessèche les poulmons.
Aussi nos gens tout noircis de fumée
Ont-ils grand soin d'aller aux curieux
Demander le pour-boire , en faisant la courbette.
Celui-ci ne pouvant peut-être faire mieux ,
Leur présente une mignonnette ;
Cela signifie , entre nous ,
Une pièce de douze sous.

Douze sous pour trois que nous sommes ,
Dit un noir Salamandre ! et mais ! vous moquez-vous ?
Douze sous pour trois gentils-hommes !

— Vous êtes, messieurs les Souffleurs,
Gentils-hommes? J'en suis fort aise :
Cela vous fait beaucoup d'honneurs ;
Je l'ignorois, ne vous déplaise !

— Nous sommes chevaliers, qui plus est; oui, sandis !
Nobles et puis, de père en fils,
Comme le feu de la fournaise.
Sachez, monsieur de douze sous,
Que pour avoir l'honneur d'être souffleur de verre,
Il faut prouver, et de père et de mère,
Telle noblesse, entendez-vous ?
Fort bien, reprend le philosophe !
C'est très-bien choisi : car souvent
Parmi les gens de votre étoffe,
Ah ! la plupart ne sont pleins que de vent.

Par le C. Benoît LAMOTHE.

IMITATION D'OWEN.

AU Dieu de la vendange unissez Amphitrite,
Et la fière Bellonne au savant Apollon,
Le Guerrier calmera la fureur qui l'agite,
Et jamais le Buveur ne perdra la raison.

Par le C. DOURNEAU.

ODE RÉVOLUTIONNAIRE.

ILs sont donc expirés, ces jours du despotisme ;
Où les peuples, jouets des prêtres et des grands ,
Inondoient de leurs pleurs l'autel du fanatisme ,
De leur sang inondoient les trônes des tyrans !

Que sont-ils devenus, ces tyrans fanatiques ?
Quel bras a pu briser ces trônes, ces autels ?
Qui peut avoir détruit ces préjugés antiques ,
L'opprobre et la terreur des malheureux mortels ?

Qui ? la Raison. En vain, aux flots de sa lumière,
Cent siècles de mensonge et de crédulité
Prétendoient opposer leur honteuse barrière ;
Elle a lui : de son sein jaillit la Vérité.

Souvent les Aquilons , précurseurs de l'orage ,
Du dieu brillant du jour ont fait pâlir le front :
Mais l'a-t-on jamais vu , victime de leur rage ,
De ténèbres sans fin subir l'indigne affront ?

O Raison ! je t'entends : à tes accens sublimes ,
La Liberté tenait, l'ignorance s'enfuit ;
La superstition , fille et mère des crimes ,
Se plonge en frémissant dans l'éternelle nuit.

Ministres impuissans de tyrans sanguinaires,
 Que peuvent contre nous vos efforts insensés ?
 La France brisera vos glaives mercenaires
 Sur les corps palpitans de vos rois écrasés.

Sortez , sortez plutôt de votre longue ivresse !
 A nos bras fraternels que vos bras soient unis !
 La Liberté , voilà votre unique Déesse ;
 Vos pêtres , vos tyrans , voilà vos ennemis.

Peuples , ne formons plus qu'une seule Patrie :
 Marchons !... Mais quel spectacle a frappé mes regards !
 Je te vois , je t'entends , Divinité chérie :
 Liberté ! nous volons sous tes saints étendarts !

Réveillez-vous enfin , et saisissez vos armes ,
 Esclaves qui rampez sur ce vaste Univers !
 Sa généreuse main saura tarir vos larmes ;
 Son bras victorieux saura briser vos fers !

Mais quel fracas soudain ! par-tout gronde la foudre :
 Sur l'aile de la mort elle vole en tous lieux :
 Les autels sont brisés , les trônes sont en poudre ,
 Les tyrans sont détruits ; et le Monde est heureux !

La douce Egalité règne enfin sur la terre :
 Elle parle ; il n'est plus d'opulence et de rangs ;
 Et le Peuple , soumis à sa loi salutaire ,
 Foule à ses pieds vainqueurs les riches et les grands.

Tel jadis , couronné de fastueux portiques ,
L'Etna , pompeusement , sur son front glorieux ,
Étalait et les monts et les rochers antiques
Dont la tête superbe osoit braver les cieux :

Tandis que sous ses pieds , tapissés de verdure ,
Rampoient timidement le modeste vallon ,
Et le roseau fragile , et la cabane obscure ,
Jouets infortunés du farouche Aquilon.

Soudain l'air s'obscurcit ; la terre tremble et gronde ,
Et de son sein vomit , vers le ciel embrasé ,
Un océan de feux , qui roule sur son onde
De l'orgueilleux Etna le front pulvérisé.

Le bruit cesse ; la nuit fait place à la lumière.
Dominant à son tour les monts déracinés ,
L'humble vallon s'élève , et l'obscur chaumiére
Plane sur les débris des palais calcinés.

Par le C. THEVENEAU.

L'AMOUR ET LA GOUTTE.

FABLE.

SALUT, ma sœur, dit à la Goutte un jour
L'Enfant ailé que l'on appelle Amour !

Toi, mon frère lui répond-elle !

J'en ai la première nouvelle :

D'où te vient cette parenté ?

— Eh patbleu ! du bien-être et de l'oisiveté,
Qui furent mes auteurs, comme ils furent les vôtres ?
Vous faut-il des garans de notre affinité ?

Je puis vous en citer bien d'autres.

Un mal-aise inquiet nous annonce tous deux ;
C'est une douleur vague et qu'on ne peut décrire ;

C'est presque, si j'ose le dire,

Le besoin de souffrir pour en être un peu mieux.

Suivant la place où je m'arrête,

Mon mal est plus dur à souffrir ;

Chez les femmes souvent je siège dans la tête,
Et c'est là que je suis difficile à guérir.

Adieu, ma sœur, adieu ! pour la race mortelle,

Nous sommes, vous et moi, de cruels ennemis ;

De vos maux et des miens quiconque se sent pris

Ne va plus que d'un pied, ne bat plus que d'une aile.

Par feu le C. CHABANON.

LE BON FILS,

IDILLE *imitée de Gessner.*

PHŒBUS avoit pour nous terminé sa carrière,
Et dans d'autres climats portoit des feux nouveaux;
Diane, sur nos champs, répandoit sa lumière,
Et sembloit argenter la surface des eaux.

Il étoit nuit; Mirtil regagnoit sa chaumière,
S'éloignant à regret du chantre des hameaux:
Tout-à-coup, sous un arbre, il aperçut son père
Savourant du sommeil les tranquilles pavots.

A travers les cheveux qui cachotent son visage,
On voyoit sur son front et le calme et la paix:
Ainsi Phœbus en vain s'entoure d'un nuage;
Le flambeau brille encor sous le nuage épais.

O toi, qu'après les dieux j'honore et je révère,
Mon père, dit Mirtil! que ton sommeil est pur!
Que le sommeil du juste est riant, ô mon père!
C'est l'image du ciel que colore l'azur.

Sans doute, je le vois, ton active tendresse
Au-devant de ton fils aura porté tes pas,
Et l'ombrage du lieu, sa fraîcheur, ta vieillesse
T'auront d'un doux sommeil fait goûter les appas.

Dors, ô mon digne appui ; dors : sur toi , le ciel veille !
Dans nos fertiles champs, notre troupeau bondit ;
Et la vigne touffue , à la grappe vermeille ,
Autour de notre asile en berceau s'arrondit.

Mais les vents frais du soir parcourent la contrée ;
L'air paroît surchargé d'un humide brouillard ;
Déjà sa chevelure en paroît pénétrée. . . .
Éveillons-le. . . Et Mintil éveilla le vieillard.

Mon père ! l'air est froid ; la nuit couvre la terre.
Viens à l'abri, crois-moi, dormir paisiblement.
Il dit : et le vieillard , marcha vers sa chaumière,
Sur son fils bien-aimé s'appuyant doucement.

Par la C. PIPELET.

LA LETTRE DE JEAN.

J E A N tous les soirs une lettre vous fait ,
Qu'à la Chronique on va soudain remettre ;
Puis on l'imprime ; et puis , Jean satisfait
Dit tout le jour : avez-vous lu ma lettre ?

Par la C. LEBRUN.

LE VAISSEAU LE VENGEUR.

SUR l'Océan , jamais la France

Ne déploya tant de grandeur.

Son bras , de l'Anglais oppresseur

Punissoit la longue insolence ;

Du joug de ces tyrans et si vils , et si fiers ,

Qui toujours sur le nombre ont fondé leur courage ,

Nos libres Matelots affranchissoient les mers ;

Leurs chants républicains échauffoient le carnage ;

Et quelque soit l'arrêt du sort ,

Ils tiendront leur serment : *la victoire ou la mort.*

Mais bientôt à leurs vœux les vents sont infidèles.

D'un souffle contraire emporté ,

Le Vengeur combat seul , de la ligne écarté.

Quatre flottantes citadelles

De leur canon sur lui dirigent tous les feux.

Il y répond : long-tems le succès est douteux.

La voile déchirée aux vents laisse un passage ;

Le rapide boulet emporte le cordage ;

La vergue , sans appui , frappe les mâts rompus ;

Ils se brisent , et le navire

Au gouvernail n'obéit plus ;

Et nos braves marins de dire :

« Feu , *stribord ! feu bas-bord !* des voiles et des mâts

« Servent à qui veut fuir ; mais nous ne fuirons pas. »

Ces mots augmentent leur audace.

Deux vaisseaux d'Albion , de débris tout couverts ,
S'éloignent du combat ; d'autres ont pris leur place.
Du Vengeur cependant les membres entr'ouverts ,
Laissent de toutes parts entrer l'onde fatale :

Plus d'espoir ! la flotte rivale

Crioit à nos guerriers : « Imprudens ! rendez-vous ;
« Baissez ce pavillon , ou vous périsez tous. »

« Eh ! quoi ! la superbe Angleterre

« Dans ses ports verroit le Vengeur

« Suivie lâchement un vainqueur ?

« Quel affront pour la France entière !

« Nous libres , nous Républicains ,

« Par un marché honteux achetant notre vie ,

« Nous pourrions nous livrer à votre perfidie ?

« Et des fers chargeroient nos mains ?

« A nous deshonorer , osez-vous bien prétendre ?

« Les Français aujourd'hui ne savent plus se rendre. »

Ainsi parlant , nos matelots

Déjà poursuivis par les flots ,

Montent sur le tillac : en signe de leur joie ,

De tous côtés leur main déploie

Les pavillons aux trois couleurs ;

Et la flottante flamme , et les pavois vainqueurs.

Les chapeaux qui couvroient leur tête

Sont élevés dans l'air comme en un jour de fête.

La mer s'ouvre ; ces mots heureux

Consolent leur ame héroïque :

France ! Liberté ! République !

Ils disent, et les flots se referment sur eux.

Troupe invincible et magnanime ,

De votre dévouement sublime

La France instruira l'Univers.

De sa reconnoissance entendez les concerts.

Du vaisseau que votre courage

Refusa de livrer à l'infâme Albion ,

Elle suspend la noble image

Aux voûtes de son Panthéon ;

Au pinceau fidèle , elle ordonne

De vous reproduire à nos yeux ;

Et sur l'immortelle colonne ,

Elle écrit vos noms glorieux.

Ces noms éclatans dans l'histoire ,

De nos jeunes marins orneront la mémoire ;

Et dans tous les combats , ces enfans de l'honneur ,

Se ressouviendront du Vengeur.

Par le C. PARNY.

LE DÉBUTANT.

A l'ouverture d'un spectacle,
(C'étoit un spectacle bourgeois)
On vient annoncer un obstacle
Qui met tout le monde aux abois :
La vacance de deux emplois,
Mais tels qu'une seule personne
Pourroit les remplir à la fois.
S'il est ainsi, qu'on me les donne,
Répond soudain un spectateur,
Je les remplirai de bon cœur.
Ces emplois dont on le croit digne,
En quatre mots lui sont livrés :
« Vous moucherez, vous soufflerez. »
— J'entends fort bien cette consigne....
Qu'arrive-t-il ? au premier signe,
Le Quidam, moucheur et souffleur,
Pour son début en fait de belles :
Car il s'en vient moucher l'Acteur,
Et souffler toutes les chandelles.

Par le C. PONS de Verdun.

LE PAUVRE ET L'ASTRONOME,

FABLE.

LE flambeau de la nuit nous prêtoit sa lumière ,
Et des soleils lointains , fuyant nos foibles yeux ,
Fournissoient , à l'envi , leur brillante carrière
Dans la plage immense des cieux.

Sous ce dôme hardi , simple et majestueux ,
Qui couvre la nature entière ,
Un homme probe et malheureux ,
Un de ces indigens dont le sort rigoureux
N'a pu briser le caractère ;
Et qui doivent , sans deshonneur ,
A la tendre pitié , plus qu'à l'humble prière ,
Le pain amer de la douleur ,
Un Pauvre , succombant sous le poids du malheur ,
Assis , non par hasard , comme dira l'histoire
Qui des événemens ignore le moteur ,
Mais assis comme il le faut croire ,
Par providence , par bonheur ,
Au pied des larges tours de notre observatoire ,
Y voit venir , avec lenteur ,
Un habile Astronome , un Philosophe austère
Dont l'esprit libre et vaste est mu par un bon cœur ,
Dont la haute pensée est toujours salutaire . . .
Déjà le pauvre est près du sage observateur :
Il paroît être , il est profondément rêveur.

Mourant , s'il n'obtient point le secours qu'il espère ,

Le Pauvre , en secret gémissant ,

N'ose le demander ce secours nécessaire :

Il avance , il hésite , il s'arrête , il attend.

Le penseur qu'il admire , il craint de le distraire :

Mais des cris entendus . . . mais le besoin pressant . . .

Ne lui permet plus de se taire.

Il parle. Il dit au sage : ô Mortel bienfaisant !

Regarde . . . reconnois le malheur et ton frère :

Soulage promptement mon affreuse misère ;

Mes enfans vont périr ! . . et leurs cris douloureux

Percent en vain le cœur d'un père ! . .

Appaise des besoins qu'il ne peut satisfaire ! . .

Que vas-tu faire dans les cieux ?

Les malheureux sont sur la terre . . . (1)

Je le sais , lui répond le savant vertueux ,

Je le sais trop ! . . et c'est pour eux ,

Que chaque nuit , de sphère en sphère ,

Je vas m'enfonçant dans les cieux.

Mon frère ! jour et nuit , je médite , je pense

Pour tous les malheureux . . . pour toi , pour tes enfans.

Instrument de la providence ,

(1) Une fable anonyme , intitulée *l'Astronome et le Mendiant* , insérée dans l'Almanach des Muses de 1771 , est terminée par ces deux vers :

Qu'allez-vous faire dans les cieux ? etc.

Cette question pressante , mais plus sensible que sage , trouve ici sa réponse. (*Note de l'Auteur.*)

A servir les humains je force la science.
 Prends cet or ; viens me voir ; honore les savans :
 Ils ont des droits sacrés à la reconnaissance.

Dans l'espace infini vois ces globes errans ;
 De lumière et de feu vois des sources fécondes. . . .
 Ces astres observés depuis des milliers d'ans ,
 Conduisent sur les mers profondes
 Des vaisseaux l'espoir des deux mondes :
 Ces vaisseaux désirés arrivent dans nos ports ,
 Y répandent bientôt la joie et l'abondance ,
 Les richesses , les biens , perdus pour l'ignorance.
 Vois l'active industrie augmenter ces trésors ;
 Vois cent mille indigens extirper l'indigence :
 Et , foibles , par degrés , devenir les plus forts ! . .
 Des pénibles travaux la salubre influence ,
 (Que des rois corrupteurs ne détourneront plus)
 Va faire germer les vertus ,
 Va donner le bonheur montré par l'espérance.
 Avec les préjugés que de maux disparus ! . . .
 Embrasse-moi , mon frère . . . allons , prends patience ;
 Amène-moi tes chers enfans :
 Je veux que leur simple bon sens ,
 Aidé de mon expérience ,
 T'apprenne ce qu'en tous les tems ,
 On doit aux foibles d'indulgence ,
 De mépris aux vils ignorans ,
 Et de respect à la science.

Par le C. DROBECQ.

VERS A MON PÈRE.

Tout ce que le monde renferme
Subit la loi du changement ;
Tout être a son commencement,
Ses progrès, sa chute et son terme :
Un jour fait dispaître un jour,
Un an chasse et suit une année ;
Et des siècles la destinée
Est de s'effacer tout-à-tour.
Toi que j'aime, honore et révère,
O mon bienfaiteur, ô mon père !
Cette loi n'est point pour mon cœur.
Les vœux qu'il fait pour ton bonheur,
N'ont rien qui change et qui s'altère
Le tems, par qui tout dégénère,
Ne fait qu'accroître mon ardeur.
Au gré de ma tendresse extrême,
Puissent, puissent long-tems mes yeux
Voir la félicité suprême
Embellir tes jours précieux !
Pour toi, quand j'implore les dieux,
Je les implore pour moi-même.

LE CHANT DU DÉPART,

HYMNE DE GUERRE.

Un Représentant du Peuple.

LA victoire, en chantant, nous ouvre la barrière;
La liberté guide nos pas;
Et du nord au midi, la trompette guerrière
A sonné l'heure des combats.
Tremblez, ennemis de la France,
Rois ivres de sang et d'orgueil!
Le peuple souverain s'avance;
Tyrans, descendez au cercueil.
La République nous appelle;
Sachons vaincre, ou sachons périr:
Un Français doit vivre pour elle,
Pour elle, un Français doit mourir,

Chant des Guerriers.

La République. etc.

Une Mère de famille.

De nos yeux maternels ne craignez point les larmes;
Loin de nous, de lâches douleurs!
Nous devons triompher, quand vous prenez les armes;
C'est aux Rois à verser des pleurs.

Nous vous avons donné la vie ;
Guerriers , elle n'est plus à vous :
Tous vos jours sont à la patrie ;
Elle est votre mère avant nous.

Chœur des Mères de famille.

La République. etc.

Deux Vieillards.

Que le fer paternel arme la main des braves ;
Songez à nous aux champs de Mars :
Consacrez dans le sang des rois et des esclaves
Le fer béni par vos vieillards ;
Et , rapportant sous la chaumière
Des blessures et des vertus ,
Venez fermer notre paupière ,
Quand les tyrans ne seront plus.

Chœur des Vieillards.

La République. etc.

Un Enfant.

De Barra, de Viala le sort nous fait envie ;
Ils sont morts , mais ils ont vaincu ;
Le lâche accablé d'ans n'a point connu la vie :
Qui meurt pour le peuple a vécu.
Vous êtes vaillans , nous le sommes ;
Guidez-nous contre les tyrans ;
Les Républicains sont des hommes ;
Les esclaves sont des enfans.

Chœur des Enfans.

La République. etc.

Une Epouse.

Partez , vaillans époux , les combats sont vos fêtes ;
Partez , modèles des Guerriers ;
Nous cueillerons des fleurs pour en ceindre vos têtes ;
Nos mains tresseront vos lauriers.
Et si le temple de mémoire
S'ouvroit à vos mânes vainqueurs ,
Nôs voix chanteront votre gloire ,
Et nos flancs portent vos vengeurs.

Chœur des Epouses.

La République. etc.

Une jeune Fille.

Et nous , sœurs des héros , nous qui de l'hyménée
Ignorons les aimables nœuds ,
Si pour s'unir un jour à notre destinée ,
Les citoyens forment des vœux ,
Qu'ils reviennent dans nos murailles ,
Beaux de gloire et de liberté ,
Et que leur sang , dans les batailles ,
Ait coulé pour l'égalité.

Chœur de jeunes Filles.

La République. etc.

Trois Guerriers.

Sur le fer , devant Dieu , nous jurons à nos pères ,
A nos épouses , à nos sœurs ,
A nos représentans , à nos fils , à nos mères ,
D'anéantir les oppresseurs.

En tous lieux , dans la nuit profonde
Plongeant l'infâme royauté ,
Les Français donneront au monde ,
Et la paix et la liberté.

Chœur général.

La République nous appelle ,
Sachons vaincre ou sachons périr ;
Un Français doit vivre pour elle :
Pour elle un Français doit mourir.

Par le C. CHÉNIER.

LE DÉSAVEU DU VIEILLARD.

S T A N C E S.

JE désavoue , adorable Eliante ,
Ces vers menteurs , dictés par Apollon ,
Voyez Procris : est-elle moins brillante ,
Quand elle sort des bras du vieux Titon ?
D'un doux baiser , si j'ai crains quelque chose ,
C'est pour mon cœur et non pour vos appas.
Je l'aurois pris sans danger pour la rose :
En l'effleurant , on ne la flétrit pas.
J'allois descendre au ténébreux rivage :
Mais la beauté sourit à mes vieux jours.
De tous mes sens je retrouve l'usage ,
Et je n'ai plus que l'âge des Amours.

Par le C. CROSMONT.

LA PIÉTÉ FILIALE,
VAUDEVILLE RÉPUBLICAIN.

Air : du Vaudeville de l'Officier de fortune.

O vous qui tenez l'existence
De deux époux qui ne font qu'un ,
Des auteurs de votre naissance ,
Faites le bonheur en commun :
Alors que les rameaux s'élancent
Du tronc qui sert à les nourrir ,
Sur sa tête ils ne se balancent
Que pour l'orner et le couvrir.

Nous n'avons pu , dans notre enfance ,
Compter les baisers maternels ,
Ni pendant notre adolescence ,
Calculer les soins paternels :
Mais la raison , mais la sagesse
Nous démontrent qu'à notre tour ,
Nous devons beaucoup de tendresse
A qui nous donna tant d'amour.

Est-ce son père qu'on respecte ?
Est-ce sa mère qu'on chérit ?
Cette controverse suspecte
Ne se juge point par l'esprit.
Père et mère nous ont fait naître ,
Et leurs droits à nos sentimens

Sont tels qu'entr'eux le cœur semble être
Comme un fer entre deux aimans.

Républicain , puisque notre ame
S'anime encor par des tableaux ,
Vois Enée à travers la flamme ,
Portant son père sur son dos.
Approche aussi , Républicaine ;
Un bel exemple t'est donné :
Contemple une beauté romaine
Allaitant son père enchaîné.

Tôt ou tard il faut qu'on l'endure
Ce jour , le plus affreux de tous ,
Où nos parens , par la nature ,
Sont moissonnés auprès de nous :
Mais telle est la douleur secrète
D'un fils sensible et généreux ,
Que , même en mourant , il regrette
De n'avoir pu mourir pour eux.

Si la loi juive , un peu grossière ,
Autrefois nous disoit crûment :
« Honore ton père et ta mère ,
« Afin de vivre longuement. »
Voici désormais la manière
Dont nous changerons ce discours :
« Aime ton père , aime ta mère ,
« Afin de prolonger leurs jours. »

Par le C. PIRSY

AUX CITOYENNES

Détenues avec moi à *Port-Libre*.

Nouvel Adam , par plus d'une Eve ,
Dans ces lieux je me vois tenté.

Citoyennes, ainsi votre présence achève
Un tableau par l'esprit avec peine enfanté ,
Et d'un séjour par la crainte habité ,
Où le cœur n'a ni paix ni trêve ,
Me fait d'un autre Eden le séjour enchanté.
Si l'illusion est un crime ;
Dans le timide aveu d'une erreur légitime ,
Si l'on ose entrevoir des projets trop hardis ,
Dès ce soir , j'y consens , que j'en sois la victime !
Et que pour me punir de mes vers étourdis ,
Le Dieu qui sous nos pas ouvre et ferme l'abyme ,
Vous chasse de son paradis !

Par le C. VIGÉE.

V E R S

D'une mère à sa fille , le jour de son mariage.

Après les chagrins , les ennuis ,
• Mon enfant , un beau jour commence :
Toi seule causois mes soucis :
Je ne vivois qu'en espérance.
A l'ivresse que j'en conceois ,
Je pourrois dire sans mystère ,
Que si les plaisirs sont pour toi ,
Tout le bonheur est pour ta mère.

Que celui qui fixe ton choix
Te donne des jours sans nuage ;
Que ses desirs fassent tes loix :
C'est le secret d'un bon ménage.
Recherche ses goûts , son humeur ;
Que sa famille te soit chère :
Ma fille , en faisant leur bonheur ,
Paiera la dette de sa mère.

HYMNE A L'ÊTRE SUPRÊME.

CET astre qui parcourt une immense carrière ,
Ces tapis de verdure et ces flots de lumière ,
Enfin le monde entier , à toute heure , en tout lieu ,
Reconnoît et proclame un Dieu.
Tout d'un Être suprême atteste la puissance.
Plein de joie , et d'amour , et de reconnaissance ,
Tout dit en son langage : « honneur au Dieu du ciel !
« Bénissons notre père , adorons l'Eternel. »

Mais dans ce beau concert de toute la nature ,
L'homme élève sa voix , heureuse créature.
Doué d'un digne accent , animé d'un beau feu ,
L'homme sent qu'il existe un Dieu.
Comme il a plus reçu , l'homme doit davantage ,
Foible retour des dons qu'il obtint en partage ;
Qu'il répète du moins : « honneur au Dieu du ciel !
Bénissons notre père , adorons l'Eternel. »

Malheur à l'insensé qui se fit un système
De paroître ignorer son créateur suprême ! ..
Il mentit en faisant un aussi lâche aveu.

Demandez s'il existe un Dieu ! ..

Un tel doute est affreux : mais il est impossible.
Ah ! l'homme a-t-il pu naître intelligent , sensible ,
Et ne pas s'écrier : « honneur au Dieu du ciel :
« Bénissons notre père , adorons l'Eternel. »

Rendons - lui désormais un simple et pur hommage.
Ne défigurons point son immortelle image ;
Et ne nous faisons plus un fol et cruel jeu

De profaner le nom d'un Dieu.

Préservés à la fois par le patriotisme ,
Du fanatisme atroce et du froid athéisme ,
Chantons d'une voix libre : « honneur au Dieu du ciel !
« Bénissons notre père , adorons l'Eternel. »

C'est peu de l'honorer par un tribut stérile.
Tout l'encens des humains , à sa gloire inutile ,
S'il ne part d'un cœur pur , le touchera bien peu ;

Que nos vertus prouvent un Dieu.

Tu les renfermes seul , amour de la Patrie !
Dans le fond de nos cœurs ta voix forte nous crie :
« Le seul trône est là haut : honneur au Dieu du ciel !
« Bénissons notre père , adorons l'Eternel. »

Mais sur-tout aimons-nous comme un peuple de frères.
Plus de sectes , de loix l'une à l'autre contraires.
N'ayons qu'un même esprit , et ne formons qu'un vœu :

Soyons tous unis devant Dieu.

Et que l'Être suprême avec plaisir contemple
La France , qu'il chérit , devenue un beau temple ,
Où d'une voix on chante : « honneur au Dieu du ciel !
« Bénissons notre père , adorons l'Eternel. »

Par le C. COLLIN-HARLEVILLE.

LES SOUVENIRS.

STANCES A DOROTHÉE.

VIENS , parcourons , ma douce amie ,
Et ce rivage et ce côteau :
Cette solitude chérie
De nos amours fut le berceau.

Mon cœur t'aima dès ton aurore ,
Et te l'exprima sans détour.
Nous aimions sans savoir encore
Ce que l'on entend par amour.

Auprès de cette onde limpide ,
Je composois , chaque matin ,
Un bouquet que ma main timide ,
Plaçoit quelquefois sur ton sein.

Voilà le bosquet solitaire
Où tu ne pus me refuser
Ni l'aveu d'un retour sincère ,
Ni l'échange d'un doux baiser.

Ici , quand la lune discrète ,
Promenoit son char argenté ,
Nous goûtions , assis sur l'herbette ,
Une innocente volupté.

Salut, retraites fortunées !
De ces bois si chers à mon cœur
Le cours rapide des années
N'a pas altéré la fraîcheur.

Je vois encor ces pins sauvages,
D'un verd feuillage couronnés ;
Les rossignols de ces bocages
Ne les ont pas abandonnés.

Saupiquet, par son doux murmure ,
Charme encor les échos des bois ;
Il baigne de son onde pure
Les bords qu'il baignoit autrefois.

Tout ce que je vois est l'emblème
De la constance de mes goûts.
Beaux lieux ! mon cœur, depuis qu'il aime,
Est aussi peu changé que vous.

Par le C. L. F. JAUFFRET.

ÉPIGRAMME.

PARTAGEONS les regrets du sensible Martin.
Ma femme, nous dit-il, est morte ce matin ;
Ce soir, on me proteste une lettre de change :
Hélas ! il n'est donc pas de bonheur sans mélange !

LA NUIT,

IMITATION DE L'ANGLAIS.

LE crépuscule meurt; la nuit penche son urne;
Et versant la rosée et l'ombre taciturne,
Conduit, à la lueur des astres incertains,
Le cortège nombreux de ses fantômes vains.
Plusieurs, d'un songe heureux m'apportent la merveille;
Plusieurs, sans m'effrayer, m'étonnent quand je veille:
Mais d'autres, habillés de funèbres lambeaux,
Font frissonner mes sens de l'horreur des tombeaux.
Des pensers solennels souveraine puissante,
Sombre divinité, mère de l'épouvante,
Nuit!... j'aime ta noirceur; j'écoute avec plaisir
De tes vents affoiblis le langoureux soupir.
Lorsqu'entourant ton char du plus épais nuage,
Tu roules l'ouragan sur les rocs du rivage,
J'attens que, sous mes pieds, la vague en écumant
Se brise.... et je jouis de son rugissement.
O nuit! que j'aime encor tes scènes moins terribles,
Tes phosphores légers, tes éclairs si paisibles,
Tes aurores du nord, dont les jets radieux
De la plus vive pourpre enluminent les cieux!
Que je t'aime sur-tout, quand le feu des étoiles
Joue à travers la nue, et que tu me dévoiles

Ce ruisseau dans les prés, ce bois sur la hauteur,
 Ou les monts plus lointains, perdus dans la vapeur;
 Quand mille objets sans nom, voltigeant dans la plaine,
 Fixent mon œil pensif sur leur forme incertaine,
 Et que les achevant au gré de son pinceau,
 Ma fantaisie en trace un magique tableau!
 Au milieu de ton ombre, égaté dans ma route,
 Sur un rocher désert, je m'assieds... et j'écoute...
 C'est le vent qui me pousse un sanglot pénétrant;
 Et dans le fond du bois va se perdre en montant.
 Que pour mon cœur alors la tristesse a de charmes!
 Qu'elle exauce céleste, et quelles douces larmes!
 Ouf, j'entends des esprits, portés sur les zéphirs,
 Par des soupirs touchans répondre à mes soupirs.
 Ah! qui vouloit celer ces prestiges sans nombre,
 Enfants capricieux du silence et de l'ombre,
 Pour ces tableaux du jour, froides réalités,
 Que le soleil étale aux yeux désenchantés?

Par le C. NOTARIS.

SUR CERTAINS JOURNAUX.

J E ne sais pas ce qu'ils espèrent,
 Ces prétendus Modérateurs!
 Mais je sais très-bien qu'ils modèrent
 Le nombre de leurs Souffranteurs.

Par le C. POISSON, de Verdun.

ISABELLE,

ROMANCE.

LA jeune et sensible Isabelle ,
Chaque matin , en s'éveillant ,
A l'Amour offroit , avec zèle ,
La prière du sentiment ,
Et lui demandoit un amant ,
Qui fût toujours tendre et constant.

Un jour qu'aux pieds de sa statue
L'innocente se prosterna ,
Touché de sa grace ingénue ,
En ces mots le Dieu lui parla :
Hélas ! que demandez-vous là ?
Il n'en est pas comme cela.

Leur flamme est semblable aux images
Que produit un songe léger ;
La nature les fit volages :
Mon art ne peut les corriger.
Un amant est fait pour changer ,
Comme l'oiseau pour voltiger.

Ah ! s'il n'est point d'amant fidèle ,
A quoi me serviroit l'Amour ?
C'en est fait , répond Isabelle !

Je déserte à jamais ta cour :
 Mais l'innocente, au point du jour,
 Aux pieds du Dieu fut de retour.

Par la C. V.

B A R R A.

JEUNE héros, amour de ton pays,
 Aimable enfant dont la gloire s'honore,
 C'en est donc fait ! tes jours sont donc finis !
 Et ton trépas a suivi ton aurore.

Quel vil esclave osant armer son bras,
 Put te frapper d'une main meurtrière ?
 Cet assassin ne te voyoit-il pas
 Convert encor des baisers de ta mère ?

Hélas ! ces yeux sont fermés pour toujours :
 Amours, pleurez ! Plaisirs, versez des larmes !
 Si jeune encore, il a fini ses jours,
 Et n'a connu que la gloire et les armes.

Mais renfermant ces injustes regrets,
 N'est-il pas mort en nommant sa patrie ?
 C'en est assez pour le cœur d'un Français,
 Et son trépas a compensé sa vie.

Par la C. PIPELET.

VUE DE L'ÉTÉ.

SOLEIL, foyer du monde, océan de lumière,
Toi, qui donnant la vie et la fécondité,
Animes les couleurs de la nature entière
Et verses des flots d'or sur le sein de l'Été ;
Suprême inspirateur du peintre et du poète,
Toi, que l'enthousiasme a mis au rang des dieux,
C'est trop long-temps souffrir la révolte indiscrète
Qui te veut dépouiller de ce char radieux,
De ce brillant catquois, de cet arc secourable,
De tous ces attributs jadis si révéérés ;
Reprends-les ; suis ta course, et que ta lyre aimable
Emplisse encor les ains de ses accords sacrés.
De tes propres bienfaits célèbre la mémoire ;
Ou prêtant à ma voix ces sons fiers ou touchans,
Qui de l'héureux Delille ont illustré les chants,
Fais tomber sur mon front un rayon de sa gloire.

C'en est fait : le Printems a terminé son tour.
Il a repris son vol vers l'empire céleste.
Mais calmez vos regrets ; son image vous reste,
Et de nouvelles fleurs vont croître pour l'Amour.
Ce Dieu fuit des jardins la brûlante atmosphère,
Et gagnant la forêt dont l'ombre s'épaissit,
Au milieu des parfums exhalés de la terre,
D'une mousse élastique il se compose un lit.

Le ruisseau turbulent adoucit son murmure ;
La douce Rêverie appelle le sommeil ;
Et le saule éployant sa verte chevelure ,
Dérobe son jeune hôte aux flèches du soleil.
Volez , songes rians , entourez votre maître.
Rendez-lui de Psyché les graces , les faveurs.
Hélas ! vos voluptés sont les seules peut-être
Que ne suivent jamais les regrets , ni les pleurs.

Mais vous , bois fortunés , recevez mon hommage.
Votre douce fraîcheur a ranimé mes sens.
Ce verd gazon , ces eaux , ces routes de feuillage ,
Tout semble m'annoncer l'asile du printemps.
Ici , mon sang calmé ne gonfle plus mes veines.
Je pais sur le penchant de ces ombreux côteaux ,
A travers le tissu des flexibles rameaux ,
Parcourir d'un regard les campagnes lointaines.

Quand l'affreuse tempête éclatant sur les mers ,
Précipite en débris les vaisseaux vers la plage ,
Et que la mort volant de naufrage en naufrage ,
De mille cris plaintifs fait retentir les airs ;
Quand non moins redouté , fils cruel des montagnes ,
L'impétueux torrent s'élançant en fureur ,
Déchire , dans son cours , le sein de nos campagnes ;
Et promenant par-tout le ravage et l'horreur ,
Emporte des guerets la richesse naissante ;
Eclate sous ses toits le villageois surpris ;
Disperse les foëts comme la paille étrange ,
Et de leurs troncs brisés , brise encor les débris ;

Dans ces calamités que le ciel vous envoie ,
Égoïstes humains , heureux encor celui
Qui d'un asile , sûr voyant les maux d'autrui ,
Peut se dire : ah ! du moins je n'en suis pas la proie.

Tel caché sous l'abri de ces bois ténébreux ,
Savourant des zéphirs la bienfaisante haleine ,
Je contemple ces champs , ces vergers , cette plaine ,
Qu'un déluge de souffre embrase de ses feux.
Tout languit , se ternit : la terre desséchée ,
Jonet de l'air , s'élève en épais tourbillon ;
L'épi tombe flétri sur sa tige penchée.
Vous marchez sur le sein des arides sillons ,
Et vos pas affermis n'y laissent plus d'empreinte.
Le voyageur hâlé d'un souffle dévorant ,
De la nécessité maudissant la contrainte ,
Attache au coin d'un bois son cheval haletant.
Malheureux moissonneur ! et toi , rien ne t'arrête !
Ah ! songe à tes enfans , mais suspens tes travaux ;
Sur l'herbe qui t'attend laisse tomber ta faux ,
Et qu'un moment du moins s'y repose ta tête.
Couché sous la fatigue , inondé de sueurs ,
Pour un maître épuisant les sources de ta vie ;
Du malheur , sans mélange , éprouvant les rigueurs ,
En faisant des heureux , tu les vois sans envie !
Quoi ! toujours sur la terre attacher ton regard !
Vois tes bœufs affaiblis sous la feuille poudreuse ,
Du buisson protecteur qui s'élève à l'écart ,
Défatiguer du joug leur force paresseuse.

Imite-les. Vois-tu , bravant ce ciel d'airain ,
Le libre oiseau voler d'une aîle impatiente ?
Hazarder dans la plaine une quête impudente ?
Demander au sillon le tribut de son grain ?
Aux traits brulans du jour opposant un bois sombre ,
Immobile , muet , tapi sur son rameau ,
Il attend que le soir vienne prolonger l'ombre ,
Qui s'avance déjà sur le flanc du côneau.

Qu'entens-je ? Quelles voix s'élèvent du rivage ?
Qui fait bondir ainsi le flot tumultueux ?
Volons . . . O doux aspect ! . . . frères officieux ,
Ah ! que j'entr'ouve encor votre discret feuillage.
Des vêtemens épars ! des tuniques de lin !
Des voiles , des rubans , des guirlandes légères !
Et le fleuve agité recevant dans son sein
Les appas demi-nus de deux jeunes bergères !
Zéphir , retiens ton vol : et toi , modeste Amour ,
D'un si charmant tableau jouis , mais en silence.
Même en la surprenant , respecte l'innocence . . .
Que d'objets ravissans m'appellent tour-à-tour !
Un sein voluptueux ; des tresses vagabondes ;
Et ces bras arrondis pour de plus doux plaisirs .
En poussière brillante éparpillant les ondes ;
Et ce mol abandon , mais , hélas ! sans desirs ,
Et ce lin diaphane , et cette main discrète ,
Qu'en souriant dirige et fixe là pudeur . . .
Ah ! c'en est trop ! fuyons , respectons sa retraite ;
Et vous , jeunes beautés , ignorez mon bonheur.

Respirons un moment. Repose-toi , ma vue ,
Sur de moins enivrans , moins dangereux objets.
Hélas ! des prés , des bois , les beautés , l'étendue ,
Occupent mes regards , sans calmer mes regrets.

Mais le soleil enfin termine sa carrière.
Des nuages légers moient l'azur des cieux ,
Et s'enflammant aux jets d'une vive lumière ,
Mêlent le pourpre à l'or de son char radieux.
Quel aspect enchanteur ! Quelle pompe soudaine !
Quel parterre enrichi du plus brillant émail !
L'éméraude , l'azur , la neige , le corail ,
Et la perle argentine , et l'agathe incertaine ,
Vivement séparés , doucement confondus ,
Sur mille fonds divers se variant sans cesse ,
Sous un dais triomphal me présentent Phœbus
Abordant le palais de sa jeune Déesse.

Jardins , ranimez-vous à ses derniers rayons.
Que vos plus doux parfums s'élèvent en offrandes.
De vos fruits suspendus en globes , en festons ,
Joignez l'utile éclat aux fleurs de vos guirlandes.
De vos gazons plus verts jonchez-en les tapis.
Unie au cœrisier la mauve ambitieuse ,
Empruntant du citron la teinte gracieuse ,
Déjà porte sa touffe au milieu des rubis ;
Tandis que sur le sein de la rose vermeille ,
A la grappe mutie échappé mollement ,
Le globule léger de la blanche groseille
Enrichit de sa perle un incarnat charmant.

Ici s'amollissant sous sa feuille élargie ,
Abreuée en secret de sucs délicieux ,
L'humble fraise à la fois parfumée et rougie ,
Laisse monter sa fleur et se dérobe aux yeux.
Telle d'un jeune amant dont elle craint l'audace ,
La modeste beauté prévenant le larcin ,
Du calme sur son front a conservé la trace ,
Et d'un voile épaisi couvre encore son sein.
Mais le voile et la feuille en vain les garantissent.
La vierge et son emblème ont des destins communs.
L'une par un soupir , l'autre par ses parfums ,
De l'heure favorable enfin nous avertissent.

Là , ce géant des fleurs dont le front incliné
Présente à l'œil du jour l'or mat qui le décore ,
Le tournesol plus fier , vers l'occident tourné ,
De l'astre disparu semble jouir encore.
A cette heure charmante , un essaim de zéphirs ,
Qui intimidait l'aspect du maître de l'année ,
Effeuillant les bouquets dont Cybèle est ornée ,
Donnent en folâtrant le signal des plaisirs.
Une douce fraîcheur vient d'humecter la terre.
Les oiseaux ont repris leur vol et leurs concerts ,
S'élancent des bosquets , fondent sur le parterre ,
Et d'un bruyant essor revolant dans les airs ,
De leurs joyeux ébats , de leurs douces querelles ,
Égayant d'un beau soir le calme ravissant ,
Sèment sur le gazon les débris de leurs ailes :
Des faveurs de l'Amour emblème séduisant.

Toi , qui le reconnois ; toi , dont la résistance
Tourmenta si long-tems mes innocens desirs ,
Objet de tous mes vœux , tu sais si la constance
Supporte quelquefois l'épreuve des plaisirs.
Mais à ce frais tableau que pour toi je colore ,
C'est loin de tes regards trop long-tems m'attacher :
Un sujet plus heureux doit m'inspiter encore ,
Et c'est à tes genoux que je cours le chercher.

Par le C. DU AULT.

Nota. Ce morceau fait partie des quatre vues des Saisons.

L'Elégie qui a paru dans l'Almanach des Muses de 1792 , sous le nom du ci-devant P. Venauce , est du C. DU AULT.

A UN BORNE JALOUX.

PAUVRE mari ! quelle erreur est la tienne !
L'Amour se rit de tous tes soins.
Crois-tu garder ta femme avec un œil de moins ,
Quand Argus , avec cent , ne put garder la sienne ?

Par le C. MARANDON.

LE FRUIT PRÉCOCE,

C O N T E.

GILLE, deux mois après son mariage ,
Voit d'un enfant augmenter son ménage :
Le malheureux de bons mots est criblé.
De ta moitié la couche est bien précocce,
A mon avis , lui dit le railleur Josse !
Gille répond , sans paroître troublé :
Parbleu, l'ami ! je te croyois plus sage :
Ne dois-tu pas t'appercevoir , nigaud ,
Que le poupon n'est pas venu trop tôt ,
Mais qu'on a fait trop tard le mariage ?

V E R S

*Faits dans une maison de campagne , appartenante
à une ancienne Actrice de l'Opéra.*

DANS ce séjour délicieux ,
Quelle divinité réside ?
Ah ! c'est l'enchanteresse Armide :
Je reconnois son jardin et ses yeux.

Par le C. SIMONNEAU.

LA BATAILLE DE FLEURUS,

COUPLETS *chantés au théâtre des Arts, par*
Chéron, le jour de la nouvelle de cette
victoire, 12 Messidor.

Air : Allons, Enfants de la patrie.

C
ONTRE nous des rois en délire ,
En vain l'étendard fut levé :
Par-tout le despotisme expire ,
Et notre pays est sauvé !
Vils ennemis , tyrans perfides ,
Tous vos efforts sont superflus :
Nous avons , aux champs de Fleurus ,
Puni vos complots homicides.

Aux armes , citoyens ! ne nous reposons pas !
Marchons ! préparons-nous à de nouveaux combats.

Sur la cime des Pyrénées
Nous avons vengé nos revers :
Déjà nos armes fortunées
Ont triomphé sur les deux mers.
Du nord la cohorte sauvage ,
Les Anglais , lâches assassins ,
Et les Vandales , les Germains
Ont éprouvé notre courage.

Aux armes , citoyens ! ne nous reposons pas !
Marchons ! préparons-nous à de nouveaux combats.

Remplis d'une mâle assurance ,
Marchons en vrais républicains ;
Songeons que du sort de la France ,
Dépend le destin des humains.

En vain contre nos loix sublimes ,
Tous les rois sont coalisés :
Bientôt sur leurs trônes brisés ,
Les peuples puniront leurs crimes.

Aux armes , citoyens ! ne nous reposons pas !
Marchons ! préparons-nous à de nouveaux combats !

Par le C. FABRE-OLIVET.

ÉPIGRAMME.

UN chanoine sexagénaire ,
Un jour vouloit prouver en chaire
Qu'un prêtre , sans le célibat ,
Ne pouvoit qu'être un apostat.
Je sais bien , disoit-il , qu'il faut pour le ménage ,
Ou bien pour dissiper l'ennui ,
Qu'un prêtre ait quelquefois plusieurs femmes chez lui ;
Mais il ne peut en prendre aucune en mariage.

Par le C. LELONG.

L'IMMORTALITÉ DE L'ÂME ,

F R A G M E N T.

J'AI vu l'impie enflé d'une vaine science ,
Arracher aux vertus leur dernière espérance ;
L'impunité du crime a flatté son orgueil ;
Il a dit dans son cœur : *tout finit au cercueil.*
Son âme n'est pour lui qu'une vapeur légère ,
Qui doit rendre au néant sa clarté passagère ;
Tu crois donc, vain savant, dans les songes trompeurs,
De la terre et des cieux sonder les profondeurs.
Vas, vas ! tu n'as pu lire en ton erreur profonde ,
Qu'un feuillet abrégé du grand livre du monde.
Vois de cet univers l'ensemble harmonieux ;
Interroge la terre et les mers et les cieux :
Des êtres et des temps suis la chaîne éternelle :
Tout répond à ta voix : *oui, l'âme est immortelle.*
Le fleuve s'engloutit dans l'abîme des mers ;
Mais son onde en vapeur retourne dans les airs.
L'astre du jour dans l'ombre a plongé sa lumière ;
Mais il rendra le monde à sa clarté première.
Déjà du sein des nuits il sort plus radieux ;
Et bientôt l'univers brûle de tous ses feux.
Qu'as-tu fait , *Prairial* , de ta riche parure ?
Thermidor a flétri l'éclat de ta verdure ;

Vendémiaire arrive, et voit d'un œil serein
 Briller sur nos côteaux le pourpre du raisin ;
Frimaire dont le fron se couvre de nuages
 S'avance tristement au milieu des orages ;
 Les bois en ont gémî , les monts en ont tremblé ,
 Et l'éffroi plane au loin sur le monde ébranlé.
 Mais bientôt des zéphirs les fécondes haleines
 Vont réveiller la terre et rajeunir nos plaines ;
Floréal règne en paix dans les airs épurés ,
 Et répand sur nos champs ses parfums éthérés.
 Tout s'anime au flambeau de la saison nouvelle ;
 Tout renaît , tout fleurit et tout change avec elle :
L'être prend à nos yeux un *mode* différent ,
 Mais la *substance* échappe à la faulx du néant.
 Tu crées l'univers : ta sagesse suprême ,
 Dieu juste ! Dieu puissant ! le conserve de même ;
 Et par d'heureuses loix chaque atôme emporté
 Marche à travers les tems à l'immortalité.
 Sur ce globe éternel notre ame abandonnée ,
 A la nuit du néant seule est donc condamnée !
 Non , le trépas pour elle est un nouvel essor ,
 Par-delà les tombeaux elle doit vivre encor :

O divine amitié ! tu n'es point un phantôme ;
 Si la vile poussière , et si le foible atôme ,
 Tour-à-tour réunis , dispersés par les vents ,
 Surnagent , immortels , sur l'abyme des tems ;
 Doux charme des humains ! oui , ta flamme sacrée ,
 Doit des ans destructeurs suspendre la durée ;

Et

Et tu dois réunir , par tes vœux bienfaisans ,
Les siècles avenir et les siècles présens.
Je te pleure, ô mon père ! et quand ton corps succombe ,
Ton ame se réveille et revit sur ta tombe ;
Tu descends au cercueil , et voles vers les dieux ;
La mort ouvre pour toi les tombeaux et les cieux.
Sur la rive de l'Ain par mes pleurs arrosée ,
De l'auteur de mes jours la cendre est déposée :
J'ai quand les hivers , images du trépas ,
Porteront loin de nous le deuil de leurs frimats ,
J'irai dans le vallon où repose sa cendre ,
Epancher les regrets d'un cœur sensible et tendre :
Là , son ame changée en parfums enchanteurs
Enbaumera pour moi le calice des fleurs :
J'entendrai ses accents dans l'onde qui murmure.
Le tendre azur des cieux, le cristal d'une eau pure
Offriront à mes yeux l'image de son cœur ;
Le peuplier sauvage et le saule pleureur ,
Doux monumens formés d'une cendre si chère ,
Prêteront à mon deuil leur ombre hospitalière.

Ainsi de l'univers l'ordre toujours constant ,
Des debris du cahos sans cesse renaissant ,
Montre par-tout des dieux la sagesse suprême :
C'est un cercle infini qui roule sur lui-même ;
Et de l'éternité rapprochant les instans ,
Il entraîne avec lui les êtres et les tems.
La mort sème par-tout les germes de la vie ;
La fleur tombe et renaît sur la terre embellie ,

Et l'enfant réveillé dans un monde nouveau,
Sur la tombe des morts voit placer son berceau.
Où sont-ils, ces guerriers soutiens de la patrie,
Et ces sages, l'honneur de la philosophie,
Et ces législateurs dont les noms immortels
Chez nos derniers neveux obtiendront des autels ?
Aux générations le butin de l'histoire
A-t-il donc vainement retracé leur mémoire ?
Du Panthéon français l'auguste monument
Sera-t-il donc pour eux le temple du néant ?
Sur eux, la renommée appela les tempêtes ;
Les foudres de l'envie ont grondé sur leurs têtes ;
Martyrs de la vertu, proscrits et malheureux,
Les fers qu'ils ont bûsés se sont tournés contre eux :
Ainsi d'un sort cruel ils furent les victimes ;
Et la mort fut le prix de leurs efforts sublimes :
Un dieu doit consoler ces victimes du sort,
Et l'immortalité doit absoudre la mort.

Oh ! si jamais des rois et de la tyrannie
Mon front républicain subit le joug impie ;
La tombe me rendra mes droits, ma liberté,
Et mon dernier asile est l'immortalité.
Oui, si le despotisme opprime encor les hommes,
Rappelle moi, grand dieu ! de la terre où nous sommes,
Et parmi les Catons, les Sidney, les Brutus,
Fais-moi goûter encor le charme des vertus. . . .

Par le C. J. MICHAUD.

L'ÉCHELLE,

FABLE.

PAR-TOUŒ où l'on est plus de deux,
On vit rarement sans querelle.
Tous les échelons d'une échelle
Purent un jour dispute entre eux
Sur le rang et sur la naissance.
Le plus élevé prétendoit
Avoir sur tous la préférence ;
Pour le prouver il péroroit :
Entre nous , disoit-il , il est trop de distance ;
D'ailleurs chacun de nous en sa place arrêté ,
Ne détruit-il pas le système
De cette belle égalité
Que condamne la raison même ?
Mais , dit l'un deux , nous sommes tous de bois ,
Et le hazard nous plaça tous , je pense.
— D'accord ! mais placés une fois ,
On a mis la prééminence :
Le tems a consacré ce que fait le hazard ;
Pour renverser l'ordre ordinaire ,
Vous êtes venus un peu tard ;
Vils échelons , apprenez à vous taire.
Outré de ce discours , qu'il ne soupçonnoit pas ,
Un philosophe alors s'empara de l'échelle ,
Et la plaçant du haut en bas ,
Changea les rangs , et finit la querelle.

A UNE JEUNE FEMME,

Auteur anonyme de jolis vers insérés dans un journal, sous le nom d'un Vieillard.

Air : *Daigne écouter, etc.*

AH ! quelle es-tu , toi dont le luth si tendre
Sait moduler les plus heureux accens ?
Aux Grecs charmés , Sapho faisoit entendre
Des sons moins doux , des accords moins touchans.

Savoir ton nom n'est pas facile chose :
Je voudrois bien pouvoir le deviner :
Je gagerois que ta bouche est la rose ,
Que ce vieillard aura craint de faner.

Mais nomme-toi : si ce n'est pour ta gloire ,
Pour celle au moins de ton sexe charmant.
Ton nom doit vivre au temple de mémoire ;
Pour l'y graver , bien d'amour l'attend.

Quant à ce nom que tu pris au baptême ,
Pour celui-là , vraiment je le sens bien ,
Aux fonds sacrés de l'Hypocrène même ,
C'est Erato qui t'a donné le sien.

Par le C. Benoît LAMOTHE.

AUX MANES

D'ANTOINE - MARIN LEMIERRE.

Poète exempt de fiel, de bassesse et d'orgueil !
 Ainsi la gloire au moins s'assied sur ton cerveau !
 Quand Midas présidoit à des joutes profanes,
 Il t'envia le prix qu'on décerne à tes mânes :
 Lemierre ! par ton nom mon vers accredité,
 Peut-être aura du poids dans la postérité ;
 Et l'amitié ne trompe, ou ma voix presque usée
 S'en va de tes succès réjouir l'Élysée.

C'est à la liberté que, sous l'œil des tyrans,
 Tu sentis le besoin de consacrer tes chants.
 Tandis qu'un Gênois, dans sa vaste carrière,
 Inondoit nos cités du jet de sa lumière :
 De ses pas contagieux fidèle observateur,
 A son exemple enfin devenu créateur,
 Tu montas avec lui sur les rocs helvétiques,
 Pour y mieux contempler l'esprit des républiques,
 Et remettre au niveau les superbes humains
 Que du même limon tirent les mêmes mains.

Assez et trop long-tems l'altière Melpomène
 De fabuleux exploits avoit enflé la scène :
 Il te fut réservé d'y porter le premier
 Les mœurs simples d'un peuple agricole et guerrier ;

D'y forler à ses pieds, avec la tyrannie,
 Une race couable, et toujours imbue;
 Et de nous punir, à l'aide de l'acteur,
 Du sentiment profond enfermé dans ton cœur.
 C'est l'âme du grand Tell qui remplissoit la tienne.
 Voilà le vrai talent, le seul qui t'appartienne,
 Qui puisse éterniser chez ces Républicains
 La fierté d'un pinceau digne de ces dessins!

Le tems changea nos mœurs : il faut changer de style.
 Lucain, dans notre école, est plus lo que Virgile :
 Tu le seras. Le vœu que Tell avoit formé (1)
 De l'Adour à la Sambre est déjà proclamé ;
 Et la foudre, en roulant du haut de nos montagnes,
 Annonce aux rois la guerre et la paix aux campagnes.

Par le C. A. XIMENEZ.

ÉPIGRAMME.

Sais-tu pourquoi Larimaille,
 Quand il est à babiller,
 Quelquefois s'ennuie et bâille?
 C'est qu'il s'écoute parler.

Par le C. LEBRUN.

! (1) Ce vœu étoit de vaincre. il fut accompli.

* L'Adour coule des Pyrénées, et la Sambre, autour des champs de Fleurus. (*Notes de l'Auteur.*)

HYMNE SUR L'ENFANCE,

Pour la fête du 10 Thermidor.

QUE d'un délire pindarique
Un autre éprouvant les transports ,
Frappe les cœurs , par ses accords ,
D'un enthousiasme électrique !
Qu'il célèbre les grands exploits ,
Dans les sons pompeux qu'il cadence !
Moi , si j'ose élever la voix ,
C'est pour chanter l'aimable enfance.

Espoir naissant de la patrie !
Approchez - vous , jeunes enfans ,
Et de vos jeux intéressans ,
Récréez ma vue atténée.
Nous envions à nos ayeux
L'âge antique de l'innocence :
Je crois vivre en ces tems heureux ,
Quand je vois les mœurs de l'enfance.

Chers enfans ! par le fanatisme ,
Vous ne serez point abrutis ;
Vos pères vous ont garantis
Des fers honteux du despotisme.
Les guerriers, les législateurs ,
Appuis et flambeaux de la France ,
Voilà les premiers précepteurs
Que nous présentons à l'enfance.

Vous qui d'un courage héroïque
Déployant l'intrépidité,
A treize ans avez mérité
Les regrets de la République;
Nos jeunes fils, à votre nom,
Sentiront croître leur vaillance :
Et vous serez, au Panthéon,
Offerts au culte de l'enfance.

Et vous, élèves de la guerre !
Souvenez-vous de ces héros,
Quand vous îtez sous nos drapeaux,
Lancer ou braver le tonnerre.
Imitez-les au champ d'honneur,
Et vous montrerez à la France,
Que la couronne du vaie pour
Peut briller au front de l'enfance.

Un monstre, horreur de la nature,
Un hypocrite au cœur d'aitain,
Sur des traces de sang humain
S'avançoit à la dictature.
Héros naissans ! quand le sénat
Le déponilla de sa puissance,
Pour la reprendre avec éclat,
Il voulut armer votre enfance.

Mais l'Eternel contre le crime
De son bras nous prête l'appui ;
Le tyran abbatu par lui
Du faite est tombé dans l'abyme.

Enfans, levez la main au ciel!
Rendez grace à la Providence,
Qui des pièges de ce Cromwel
Préserva votre heureuse enfance!

Par le C. LEFEVRE.

LA ROUTINE.

Pour annoncer à maint client
La perte ou le gain d'une affaire,
Gripard trouvoit expédient
D'avoir sa formule ordinaire :
« Ah ! combien je suis satisfait !

« Mon maître-clerc et moi, nous avons si bien fait
« Que vous gagnez en plein ! et dans le cas contraire :
« Hélas ! combien j'ai de regret ! »

« Mon maître-clerc et moi, nous avons eu beau faire ;
« Vous perdez , sauf l'appel. » Un jour Dame Gripard
D'un sixième poussin augmenta sa nichée ;
Et monsieur , de fourrer dans ses billets de part
Cette heureuse formule à sa plume attachée :

Ah ! combien je suis satisfait !

« Mon maître-clerc et moi, nous avons si bien fait
« Qu'hier d'un gros garçon ma femme est accouchée.

Par le C. POXS, de Verdun.

A UNE THÉRÈSE.

LA légende a pu vous apprendre
Que votre patronne pour Dieu
A brûlé du plus tendre feu :
Son exemple aroit dû vous rendre
Je ne dis pas sainte , mais tendre.
Il ne fait pas exactement
A son goût conformer le vôtre :
Jésus-Christ étoit son aiant ;
Vous en pouvez aimer un autre ;
Mais tâchez de l'aimer autant.

Apprenez sur le diable un bon mot de Thérèse :

« Il est bien malheureux , dit-elle , il n'aime point ! »

Ma bergère , je suis bien aise
Que vous méditez sur ce point ;
Car vous n'aimez , dit-on , personne ;
Et je vois , les larmes aux yeux ,
Que vous ressemblez beaucoup mieux
Au diable qu'à votre patronne.

LE MINISTRE DISGRACIÉ.

1788.

SOMBRE, rêveur, dévoré de ses peines,
Loin de Paris, exilé de la cour,
Dans son château, l'ambitieux Valcour
Perdoit son tems à regretter ses chaînes.
Il ne voit que sa chute, il n'a plus de repos;
Tout l'agite dans sa retraite;
Le calme, le bonheur que goûtent ses vasseaux
Portent le désespoir dans son ame inquiète :
Rien ne l'amuse, il ne sent que ses maux.
Bón-homme ! viens ici, dit-il un jour à Blaise ;
Qu'est-ce donc ? te voilà bien content, bien joyeux !
C'est bien à toi d'avoir cet air heureux !
- Je le suis tant ! - Comment ? - C'est que, ne vous déplaise !
Notre femme, graces aux dieux !
Vient d'accoucher : tout est au mieux ;
L'enfant ressemble : on est de ça bien aise ;
C'est, voyez-vous, tout Blaise, tout Fanchon,
L'air de l'Amour, un oeil frippon...
— Fort bien ! mais, Blaise, avec femme gentille
On va bien loin ! — Tant qu'on peut, monseigneur !
En s'amusant, on double sa famille...
Doubler ainsi, c'est surcroît de bonheur ;
Mon nouveau-né fait mon troisième.
Eh bien ! Blaise est trois fois lui-même,
Et cela réjouit le cœur.

— Mais quand il survient un orage ,
Que la grêle fond sur tes champs ?
— Nous pleurons ce triste ravage ;
Est-il passé , nous reprenons courage ;
Avec deux bras , on peut braver le tems.
Eh ! croyez-m'en , le bien n'est pas richesse ;
On vit à moins : notre sagesse
Est de prévoir certains événemens.
L'homme laborieux n'est jamais en détresse ;
La grêle est pour les fainéans.
— Et les impôts ? — Ne sont pas accablans ;
On se gêne , on prend patience...
— Oh ! mon ami , ces soppôts de finance ,
Ces collecteurs sont de terribles gens !
Qu'endis-tu ? — Nous payons , et nous sommes contents.
Mais tu raisonnes comme un sage !
Que n'ai je pensé comme toi ?
Au fond , quel bien , quel avantage
Trouvois-je donc dans mon emploi ?
J'ouvre les yeux ; il est tems qu'à mon âge ,
Je sache enfin vivre pour moi.
Comme il parloit , dieux ! quelle est sa surprise ?
Il apprend... — Mon ami , mon poste m'est rendu !
Blaise , quel jour ! quel bonheur ! qu'en dis-tu ?
— Que monseigneur va faire une sottise.

Par la C. V.

A L' A C A C I A.

A R B R E dont la feuille légère
Aux amans réunis sous tes rameaux nombreux
Prête son ombre tutélaire,
Arbre chéri, que ton sort est heureux !
Dès que la Nuit suivant sa route obscure,
Couvre de son rideau l'azur brillant des cieux,
L'Amour pour préparer ses larcins et ses jeux,
Choisit le trône de verdure
Dont s'entourent tes pieds nouveaux.
De la Pudeur en secret tourmentée,
Discret témoin, tu vois tous les combats,
Et sa langueur modeste et son chaste embarras.
Tu vois la main que presse une main agitée ;
Le bras que mollement enlace un joli bras ;
L'innocence confuse et jamais irritée,
Le baiser qui s'approche et qu'on n'évite pas.
Toi seul es dans la confidence
Des soupis hazardés, de ces mots suspendus
Toujours mal prononcés, toujours bien entendus ;
De ces aveux craintifs dont la douce éloquence
Provoque le désir et prévient le refus.
Oh ! que le tems respecte ton grand âge,
Bel arbre ! le dieu que tu sers,
Le dieu qui s'applaudit de ton utile ombrage,
Doit te sauver du courroux des hivers.

Tous les matins, que sa main empressée,
D'une eau pure à tes pieds discrètement versée,
T'offre en tribut les flots réparateurs ;
Tandis que des Zéphirs doucement caressée,
Ta tête de l'Aurore amassera les pleurs.

Sur-tout que la hache barbare
S'émousse à ton aspect, craigne de te flétrir !

Puisqu'ici bas tout doit mourir,
Tu mourras, mais du moins, que le destin bizarre
Et de nos jours cruellement avare,
Ne hâte pas l'instant où le fer destructeur
Devra sur toi déployer sa fureur !

Quand ton heure sera venue,
Je veux qu'un simple monument
Te rende aux regrets de l'amant,
Au souvenir de l'amante ingénue :

Je veux que sur la pierre émue,
Ces foibles vers se gravent tristement :

- « Ici, des cœurs exempts de crimes,
- « Du soupçon dociles victimes,
- « Grace aux rameaux d'un arbre protecteur,
- « En songeant à l'amour, oublioient leur douleur ;
- « Il fut le confident de leurs tendres allarmes ;
- « Plus d'une fois, il fut baigné de larmes :
- « Vous que des temps moins rigoureux
- « Amèneront dans cette enceinte,
- « Pleurez cet arbre généreux :
- Il consolait la peine, il rassuroit la crainte-
- Sous son feuillage on fut heureux. »

Par le C. VIGÉE.

LES MAUVAIS CALCULS.

Pour défendre un procès de deux ou trois écus,
En frais bien volontiers on en dépense mille.
On entreprend la guerre à propos d'une ville :
On perd une province et l'honneur par dessus.
On se fait égorger dans un duel très-sage ,
Bien certain que la mort sait guérir d'un soufflet.
Ainsi l'homme est bâti. Souverain et valet
Sont également foux, et c'est un vieil usage.
Meilleur prédicateur que Chrysippe et Crantor (1)
Homère l'a prouvé : la sensible Andromaque
Se désespère ici sur la cendre d'Hector .
Là, c'est Ulysse en pleurs , nouvel époux encor ,
S'loignant pour vingt ans de sa femme et d'Ithaque.
Plus loin , Achille en feu rappelle Bryéis ;
Un père redemande aux dieux sa Chryséïs ;
Ailleurs , Laodamie , et si douce et si tendre ,
Vicime de l'amour , meurt pour Protésilas.....
Tant de raptés, tant de maux , destin absurde , hélas !
Tu les a tous permis , uniquement pour rendre
Cette coquette Hélène à ce sot Ménélas.

Par le C. B....

(1) *Plenius ac melius Chrysippo et Crantore dicis.*

Holace.

LES DEUX VOYAGEURS.

UN gros ivrogne , affourché sur sa bête ,
Clopin clopant regagnoit sa maison ;
Il faisoit nuit : par bonheur , le grison
Prudent et sobre avoit toute sa tête.
Par fois l'instinct vaut mieux que la raison :
Près du logis , Aliboron s'arrête ;
Son maître jure , et prend martin-bâton ,
Veut passer outre ; Aliboron tient bon ;
Et par bonheur pour cette pauvre bête ,
Lanterne en main , un quidam devant eux
Passe , et du rustre éclaire la cabane :
J'ai tort , dit-il lâchant la bride à l'âne !
Oh ! qu'en voyage , il est bon d'être deux !

Par le C. G.

SENTIMENS

D'un Ci-devant , résidant dans ses propriétés.

DE mes voisins jadis je me croyois le père ;
La loi n'a pas changé mes sentimens , mon cœur ,
Et j'aime à m'occuper encor de leur bonheur ;
Car elle me permet de les aimer en frère.

LE PAYSAN ET LA RIVIÈRE,

FABLE.

JE veux me corriger, je veux changer de vie,
Me disoit un ami : dans des liens honteux,
Mon ame s'est trop avilie ;

J'ai cherché le plaisir, guidé par la folie,
Et mon cœur n'a trouvé que le remords affreux.
C'en est fait ! je renonce à l'indigne maîtresse,
Que j'adore toujours, sans jamais l'estimer.

Tu connois pour le jeu ma coupable foiblesse :

Eh bien ! je vais la réprimer.

Je vais me retirer du monde,

Et calme désormais, libre de tous soucis,

Dans une retraite profonde,

Vivre pour la sagesse et pour mes seuls amis.

Que de fois vous l'avez promis,

Toujours en vain, lui répondis-je !

Ça ! quand commencerez-vous ? — Dans huit jours
sûrement.

— Pourquoi pas aujourd'hui ? ce long retard m'afflige.

— Oh ! je ne puis dans un moment

Briser une si forte chaîne ;

Il me faut un prétexte, il viendra, j'en réponds.

Causant ainsi, nous arrivons,

Jusques sur les bords de la Seine ;

Et j'appelais un paysan
Assis sur une large pierre,
Regardant l'eau couler d'un air impatient.
— L'ami, que fais-tu là? — Monsieur, pour une affaire,
Au village prochain : je suis contraint d'aller :
Je ne vois pas de pont pour passer la rivière,
Et j'attends que cette eau cesse enfin de couler.

Mou ami, vous voilà ! cet homme est votre image :
Vous perdez en projets les plus beaux de vos jours :
Si vous voulez passer, jetez - vous à la nage ;
Car cette eau coulera toujours.

Par le C. FLORIAN.

ÉPIGRAMME.

PLUS Robespierre et ses deux Acolites,
En plus haut nat, prêchoient la piété,
Moins je croyois à la Divinité :
Tant les coquins me sembloient hypocrites !
Mais su's changé depuis leur trahison :
Si que voyant les trois rois en charrette ,
Leur ai crié dans ma joie indiscrete :
Il est un Dieu ! . . Vous aviez bien raison.

Par le C. PILLET.

H Y M N E

PATRIOTIQUE,

A L'ÊTRE SUPRÊME.

ÊTRE suprême , ô toi que la raison du sage ,
La piété crédule , ou l'instinct du sauvage ,
Adore également par des cultes divers ;
C'est toi qui dans le vuide as suspendu le monde :

Ta main sage et féconde

A pour nous de tes dons enrichi l'univers.

Zéphir est ton haleine , et le jour ton sourire.
Rien n'existe sans toi : par toi , l'homme respire ,
Doué de la pensée , et né pour t'adorer ,
Pour prix de tes faveurs , permet que je te nomme
L'auguste ami de l'homme ;
Recevois tes bienfaits , jouis , c'est t'honorer.

Non , tu n'es point le dieu dont le prêtre est l'apôtre.
Ce dieu , père d'un peuple , et le tyran d'un autre :
Tu n'es point par la Bible enseigne les humains.
A nos yeux , à nos cœurs tu parles sans figure :
La loi de la nature

Est le livre sacré que nous ouvrent tes mains,

Interprète du ciel, la nature nous crie ;
Adore un dieu , sois juste , et chéris ta patrie (1).
 Elle prêche aux humains la douce égalité :
 Du civisme en nos cœurs elle allume la flamme ,
 Et grave dans notre ame
 Les droits sacrés de l'homme et de la liberté.

Mais le prêtre imposteur corrompt son ouvrage.
 Toujours de la raison il proscrivit l'usage :
 Le despotisme affreux se fonda sur l'autel.
 Le sceptre et l'encensoir , unis avec adresse ,
 Ont con pié sans cesse ,
 Pour usurper la terre et profaner le ciel.

Le prêtre , par la foi consacrant sa puissance ,
 N'admit qu'une vertu ; ce fut l'obéissance.
 L'amour du bien public fut un crime à ses yeux.
 Les rois ont fait régner , sous le nom de justice ,
 La force et l'artifice :
 Qui rejeta leurs fers fut un séditieux.

O Dieu ! confonds des rois l'orgueilleux despotisme :
 Qu'armé de ses poignards , le hideux fanatisme ,
 Sous ses autels détruits , se replonge aux enfers.
 Gouverné par les loix , que le genre-humain libre
 Garde cet équilibre ,
 Qu'observe , sous tes loix , l'ordre de l'univers.

(1) Ce vers est emprunté de Voltaire dans son poème sur la loi naturelle. (*Note de l'Auteur.*)

Contre ses ennemis tu protèges la France.
La Nature par-tout nous promet l'abondance :
La Liberté soumit à nos jeunes guerriers ;
La Victoire déjà se déclare pour elle :
Et la gloire immortelle ,
Au bonnet qui la couvre , attache ses lauriers.

En vain de ses soutiens un ennemi perfide ,
D'une ligue coupable instrument parricide ,
Environna leurs jours des périls les plus grands.
Ils vivent ! tu couvris , à l'ombre de tes ailes ,
Nos défenseurs fidèles :
Ils vivent ! leur salut est la mort des tyrans.

Ton temple est l'univers : ton prêtre , la Nature :
L'hymne de la patrie , offrande libre et pure ,
Est le plus digne encens qui monte vers les cieux.
Ton culte est la vertu : ta fête solennelle ,
L'union fraternelle

D'un grand peuple à l'envi rassemblé sous tes yeux :

Tu vois un peuple-roi , qui n'a que toi pour maître.
Eclairé , vertueux , autant qu'il le peut être ,
Son culte est dégagé de faiblesse et d'erreur.
Veille sur la patrie : entend's notre prière :
Qu'un siècle de lumière

Amène enfin pour nous un siècle de bonheur.

Par le C. SAINT-ANGE.

LA BONNE ÉDUCATION.

P o i n t de livres , et point de maîtres ,
Point de leçons pour les enfans ;
Des jeux , des jeux intéressans
Qu'un ami pour eux fasse naître
De leurs jeux les plus innocens.

Suivant pas-à-pas la nature ,
L'ami , par son zèle excité ,
Cherche , trouve , saisit la simple vérité ;
Il la montre... elle rit , et l'esprit enchanté
Suit sa lumière vive et pure ;
S'en pénètre... et lui-même achevant sa culture ,
Il arrive bientôt à la maturité.

En vain le maître parle : il n'est pas écouté ;
Le disciple en secret murmure ;
A l'ennui , à l'ennui , tristement condamné ,
Son esprit mis à la torture
Meurt , hélas ! avant d'être né.

Redoutable ennemi de Flore
Bouée , au souffle destructeur ,
Dans le bouton sèche la fleur
Que le Zéphire eût fait éclore.

Par le C. DROBECQ.

IMITATION

De l'Élégie deuxième du premier livre de Tibulle.

Quis tuit horrendos primus qui protulit enses?

Tout qui forgeas l'épée et la lame guerrière ,
Ah ! ton barbare cœur fut de marbre ou d'airain !
Par toi , l'art des combats , science meurtrière ,
Du trépas aux mortels abrégé a l'échelon.
Que ton fat l'génie a fait verser de l'urne !
Mais non , cruels humains , n'en accusez que vous ;
Contre le tigre et l'aigle , il nous donne ces armes ,
Et nos coupables mains les tournent contre nous.

C'est le crime de l'or , métal riche et stérile ,
Et l'homme plus heureux ignoreoit les combats.
Quand sa table s'ouvrait d'une coupe d'argile ,
De murs et de remparts on ne s'entouroit pas.
Au milieu des bœufs paissant dans la prairie ,
Le tranquille berger goûtait un doux sommeil.
Oh ! si les dieux plus m'avoient donné la vie !
La trompe te jamais n'eût lué mon réveil ;
Le sang à mes côtés n'eût point rongé la terre.
Des cruels , malgré moi , m'entraînent à la guerre.
Dût quelque ennemi , trop avide de sang ,
Brandir le javelot qui doit percer mon flanc.

Mes pères chéris , veillez à ma défense ,
 Vous dont l'œil protecteur garantit mes foyers ,
 Vous qui , dans les beaux jours de ma première enfance ,
 Me regardiez courir et jouer à vos pieds.

Ah ! ne rougisiez point de votre forme antique.
 La naïve caudeur , la bonne foi rustique
 Regnoit chez nos ayeux , lorsque sous d'humbles toits ,
 Ils adoroient des dieux faits du plus simple bois.
 On ne leur offroit point de pompeux sacrifices ;
 Damiel , des fruits , des fleurs nous les rendoient propices ;
 On leur portoit les vœux d'un cœur reconnoissant ;
 Ils estimoient l'hommage , et non pas le présent.
 O mes dieux paternels ! acceptez mes offrandes !
 Loin de nous , de la guerre écarter tous les traits ;
 Un jeune agneau , paré de myrthe et de guirlandes ,
 Couvrira votre autel , et paîra vos bienfaits.

Qu'un autre aux ennemis arrache la victoire !
 J'aime mieux qu'à ma table , après ces jours d'effroi ;
 Le guerrier désarmé , s'enivrant avec moi ,
 De ses exploits fameux me raconte l'histoire.

Eh ! pourquoi de nos ans vouloir hâter le cours ?
 La mort , à pas furtifs , s'avance tous les jours.

Il n'est plus de printems . plus d'été chez les ombres ,
 Mais une nuit profonde , une nuit sans amour ,
 Et l'éternelle horreur de ces demeures sombres ,
 Et Cerbère , et le Styx qu'on passe sans retour.

Des

Des mânes désolés, troupe obscure et plaintive,
 Voltigent dispersés sur la fatale rive.

Plus sage et plus heureux, le mortel ignoré
 Qui vieillit sous son toit, de ses fils entouré !
 L'abondance y sourit, et le bonheur y brille ;
 Il aime, il est aimé d'une tendre famille :
 Puisé-je ainsi vieillir, et dans l'hiver des ans,
 Conter des tems passés l'histoire à mes enfans !

Que la paix cependant fertilise nos plaines !
 La paix conduit le soc qui creuse nos sillons ;
 Elle échauffe et colore, au feu de ses rayons,
 Le nectar que Bacchus nous verse à tasses pleines.
 Dans sa cave laissant son vin et sa raison ,
 Sur un rustique char, à la marche bruyante ,
 Le vigneron, le soir, ramène à la maison
 Sa famille de joie et de santé brillante.

La rouille a dévoré les casques et les traits.
 Les Amours seuls entr'eux font la guerre ou la paix.
 Vénus a ses combats, ses trêves, ses ruptures,
 Ses aimables fureurs et ses douces blessures.

Viens donc, divine Paix ; fais briller dans tes mains
 Parmi l'or des épis, la pourpre des raisins.

Par le C. ANDRIEUX.

ÉPITAPHE.

ET des rimeurs et des amans,
Ci gît le vrai modèle !
Phœbus et l'Amour quarante ans
Ont troublé sa cervelle :
Déçu jusqu'aux derniers instans
Par une erreur cruelle ,
Il a eu ses vers excellens,
Sa maîtresse fidèle.

Par le C. J.

COUPLET ,

GRAND Dieu , si vous êtes touché
De mon fidèle hommage ,
Je vais vous offrir un marché
Fort à votre avantage :
Je me passerois aisément
De la gloire éternelle ;
Je vous la rends pour un moment
Passé près de ma belle.

Par le C. B.

VUE DES ALPES, AU COUCHER DU SOLEIL.

STANCES.

O ! comme de ce lac l'immensité profonde
Répète et radoucit le vif azur des cieux !
Quels rochers menaçans , inclinés sur son onde ,
De leur scène sauvage épouvantent mes yeux !

Déjà , vers l'horizon , le soleil qui s'abaisse
De la cîme des bois dore les verts rameaux ;
Tandis que des hauteurs descend une ombre épaisse
Dont le voile s'épand sur la face des eaux.

Voyez comme un rayon de sa vive lumière
Va frapper les créneaux de cette vieille tour ,
Qui , du haut de ce cap , levant sa tête altière ,
Voit brunir à ses pieds la forêt d'alentour !

Les créneaux lumineux , la tour déjà dans l'ombre ,
Le rocher et le bois dont il est surmonté ,
Dans les douces lueurs d'un reflet demi-sombre ,
Doublent au sein des flots leur dormante beauté.

Voilà que du soleil les clartés se retirent ;
Le liquide tableau par degrés s'obscurcit ;
Et le rideau du soir dont les couleurs expirent ,
Sur le sommet des rocs s'étend et s'épaissit.

J'entends un cor au loin retentir sur la rive.
 Quel ton mélancolique!... il va frapper les monts;
 Et la sensible Echo, dans sa grotte plaintive,
 En refrains langoureux redit les derniers sons.

Salut, ombre du soir! le calme où tu me plonges
 A pénétré mon cœur de tes charmes puissans;
 Il s'élève, s'attendrit, et par les plus beaux songes,
 L'imagination réjouit tous mes sens.

Par le C. NOTARIS.

LE ZÈLE OUTRÉ.

Mais les martyrs, crioit à plein gosier,
 Un capucin luttant contre un athée!
 Mais les martyrs!... Et l'autre, sans crier,
 Lui répondoit : mais père Timothée,
 En bonne foi! que prouvez-vous par là?
 Ces pauvres Turcs que jadis on alla
 Dévotement tuer dans leur patrie;
 Ceux qu'on fit cuire, et ceux qu'on étrangla
 En Palestine, en Egypte, en Syrie,
 Sont morts plutôt que d'abjurer Alla.
 Oh! *distinguo*, dit le moine en furie,
 C'étoit des gueux qu'on payoit pour cela.

Par le C. PONS, de Verdun.

L E S O I R.

LE magique flambeau des cieux
Vivifie un autre hémisphère ;
La lune répand sur la terre
Un éclat pâle et ténébreux ;
Le cœur que la douleur oppresse
Se gonfle de nouveaux soupirs ;
Le pauvre sent mieux sa détresse ,
Le riche sent moins ses plaisirs :
Il est nuit , et le ciel est sombre ! . . .
Il est nuit ! la terre est dans l'ombre.
L'homme inquiet forme des vœux :
Foible et fautive créature !
Pour tourmenter son ame impure ,
Il suffit d'un ciel nébuleux.
O du remords juste puissance !
Le flambeau de la conscience
Brûle toujours devant les dieux.
Cependant jamais sur ma vie ,
Le crime n'a posé ses mains ;
Jamais la licence ou l'envie
N'ont obscurci mes jours sereins.
Du malheureux j'ai vu les larmes ,
Et j'ai pleuré sur ses malheurs ;
Du monde j'ai goûté les charmes ,
Et j'ai fui ses charmes trompeurs.

Pourquoi donc , timide machine ,
Deviens-je sombre avec le ciel ?
Doit-on , ô majesté divine ,
Souffrir sans être criminel ?
Faut-il que la crainte m'accable ,
Tandis qu'un sourire agréable
Prête au méchant de faux appas ?
Qu'osai-je dire ? ingrate ! hélas !
Il sent que son cœur est coupable :
Je sens que le mien ne l'est pas.

Cri de la foible créature !
Voix secrète de la nature !
C'est toi qui fait vibrer mes sens ;
J'ai besoin d'un Être suprême :
Je le vois dans son ombre même ,
Dans son silence je l'entends.
Mais en vain il m'offre un refuge ;
En vain je connois sa bonté ;
Je cherche un dieu , je crains un juge ,
Et je sens ma fragilité.

Pourtant alors que je m'abaisse ,
Mon ame aliène se roidit ;
Plus je déplore sa faiblesse ,
Plus son orgueil me contredit ;
Elle me fait roi sur la terre ,
Quand je vois un roi dans les cieux ;
Et s'il me lance le tonnerre
Son art l'écarte de mes yeux.

Quelle est donc mon étrange essence ?
Que suis-je ? Rien. Que puis-je ? tout...
Que dis-je ? ma frêle puissance ,
Image de mon existence ,
Paroît , s'affaïse et se dissout.

Ainsi les vapeurs condensées ,
En nuage obscur entassées ,
Du soleil cachent la splendeur ;
Mais bientôt en froide rosée
La terre s'en trouve arrosée ,
Et l'astre reprend sa grandeur.

Brille donc , ô maître suprême !...
Et nous passons... informe emblème
De ta sublime majesté ;
Cependant que ma voix hardie
Ose porter ma plainte impie
Jusques aux pieds de ta bonté.
On ne voit point les étincelles
Du sein des ondes s'échapper :
Pourquoi m'as-tu donné des ailes ,
Si je suis faite pour ramper ?

Par la C. PIPELET.

LA REPRISE DE VALENCIENNES

Et la prise du FORT-L'ÉCLUSE, en Hollande,

C O U P L E T S

*Chantés au théâtre du Vaudeville, au moment
de ces deux nouvelles, le 15 Fructidor.**Air du vaudeville des Visitandines.*

A la belle et simple Nature,
L'art n'a jamais rien ajouté ;
Mais pourtant un peu de parure
Ne messied pas à la beauté :
Ainsi, nos défenseurs fidèles
Que par-tout la gloire conduit,
De Valenciennes ont écrit
Qu'ils vous envoyoient des dentelles :

Ce n'est pas tout, ou je m'abuse :
Car je crois qu'on a dit encor,
Que sur les remparts de l'Ecluse,
Flottoit le drapeau tricolor :
Ainsi la liberté bannie
Par les efforts des potentats,
Grace à nos généreux soldats,
Rentre aujourd'hui dans sa patrie.

Par le C. LEGER.

L' O R I G I N E

DES MARQUIS DE FINANCE.

1770.

AU milieu d'un festin , un fermier-général
Tomba sur le parquet plein comme une sang-sue.
Rien ne put le sauver : son ame encore émue ,
Sortit avec lenteur de son étui fatal ,
Descendit par degrés au cachot infernal ,
Où , selon la coutume , elle étoit attendue :

Que vois-je ? c'est monsieur Dufer ,
S'écria son cocher , mort depuis une année ,
Dont l'ame étoit aussi damnée !

Ainsi tous les états s'en vont peupler l'enfer.

Ah ! mon cher maître !.... est-il possible ?
Quoi ! vous ! dans ce séjour horrible ,
Avec des brigands , des filoux ,
Des rats de cave , des grigoux ,
Des mandrins roués à Valence ,
A la poursuite et diligence

De vos braves suppôts , aussi zélés que vous
Pour le bien de l'heureuse France !

— Ah ! Lafleur ! tu vois sur mon front

Le caractère abject d'une basse avarice :

Mais l'orgueil seul me perd , et ce qui me confond ,
C'est mon coquin de fils qui cause mon supplice.

Pour l'enrichir, j'étouffai les remords;
 Pour l'illustrer, j'amassai des trésors :
 Car on vend les honneurs au pays que je quitte.
 Des crimes de son père est sage qui profite :
 Mais mon fils de l'argent connoît si peu le prix,
 Qu'il n'est pas seulement marquis.
 O rage ! ô désespoir ! détestable conduite !
 Mais toi, mon fidèle Lasseur,
 Toi dont l'allure étoit et si bête et si bonne,
 Quel bizarre destin, ou plutôt quel malheur
 T'a plongé dans ce lieu d'horreur ?
 En vérité ! ton sort m'étonne !
 Monsieur, dit le cocher, cessez d'être surpris :
 Je brûle en l'éternelle flamme,
 Pour vous avoir, avec Madame,
 Fabriqué ce coquin de fils.

Par VOLTAIRE.

LA PRÉDICTION ACCOMPLIE.

TENEZ, Citoyens démocrates !
 A nous autres aristocrates,
 Vous en ferez tant qu'un beau jour,
 Nous nous battons. — Vous ? — Nous. — Sornettes !
 Vous vous battrez comme un tambour
 Se bat contre les deux baguettes.

Par le C. PONS, de Verdun.

LES JEUX DE L'ENFANCE.

VAUDEVILLE RÉPUBLICAIN.

Air : *Mon petit cœur à chaque instant soupire.*

MES chers enfans , mon plaisir est extrême
De vous trouver en récréation ;
Je ne viens point vous ennuyer d'un thème ,
Ni vous troubler par une version.
Comme Socrate , en père et non en maître ,
Je viens aux noix m'amuser avec vous :
Mais en passant , je vous ferai connoître
Un sens moral caché dans vos joujoux.

Contre les flancs de ces sabots rapides ,
Si vous voulez qu'ils tournent sans repos ,
Dirigez tous vos lanières rigides ;
Frappez , fouettez , et dites - vous ces mots :
« C'étoit ainsi qu'à grands coups de houssines ,
« Le pédantisme osoit nous gouverner ;
« Mais des enfans n'étant point des machines ,
« Doivent au bien d'eux-mêmes se tourner. »

Carte sur carte , ils dominoient sur table ,
Et les voilà par mon souffle aplatis ,
Ces vains châteaux , modèle véritable
De ceux qu'en pierre on a jadis bâtis.

Les Ci-devant, pour en couvrir la terre ,
Se consumoient en efforts superflus ;
La Liberté rioit de les voir faire :
Elle a soufflé , les châteaux ne sont plus.

Ce cerf-volant , qui , malgré sa ficelle ,
La tête en haut s'élance dans les airs ,
Et qui , tout près de la voute éternelle ,
Plane en repos sur le vaste univers ,
C'est le Français , dans sa sphère nouvelle ,
Le front levé jouissant de ses droits ,
Mais aux vertus , mais aux mœurs trop fidelle
Pour n'y pas être attaché par les loix.

Sur les deux bouts de cette balance ,
Puissiez-vous suivre un égal mouvement !
Vous offrirez à qui voudra m'en croire ,
Le vrai tableau d'un bon gouvernement.
Par son poids seul , il faut que le mérite
S'élève en place , alternativement ;
Et que la loi puisse observer de suite
Celui qui monte et celui qui descend.

Les voyez-vous ces quilles indolentes ,
Que le hazard se plut à disperser ?
Sur trois de front , ces neuf sœurs arrogantes
Vont , si je veux , tout-à-coup se dresser.
Tels les tyrans qui dormoient à la ronde ,
Se sont en bloc réunis contre nous ;
Mais cette boule est l'image du monde ,
Qui , tôt ou tard , les renversera tous.

Que dirons-nous de ce ballon volage
Que l'un à l'autre ici vous vous lancez ?
Tant qu'il bondit, il prête au badinage ;
S'il se déchire , alors vous le laissez.
C'est l'émigré dont se rit maint despote ,
En ayant l'air d'accueillir son besoin :
Il s'enfle , il saute , et puis on le balotte ,
Et puis il crève , oublié dans un coin.

Un savon trouble a formé les bouteilles
Que cette paille enfante tour-à-tour ;
En grossissant , elles sont plu : vermeilles :
Mais un instant les détruit sans retour.
Tel , dans la fange un complot peut éclore ,
Et même en beau d'abord se colorer :
Mais il grossit et d'encore en encore ,
L'air , par bonheur , le fait s'évaporer.

Mais le tambour s'unit à la trompette ;
Je vois briller des fuils , des drapeaux.
J'entends déjà sur la terre indiscrette ,
Vingt petits pieds marquant leurs pas égaux.
Ah ! voilà bien l'espoir de la patrie !
Continuez , mes petits citoyens ;
Par de tels jeux , votre enfance aguerrie
Pour l'avenir lui promet des soutiens.

Par le C. P R I S.

MORALITÉ.

UNE bonne et sensible mère
Ne sauroit , par de faux présens ,
Ou par l'espoir d'une chimère ,
Abuser ses foibles enfans ;
La nature en nos cœurs n'a pu mettre l'envie
D'un bien qui n'existeroit pas ;
Et le désir de vivre au-delà du trépas
Est la preuve d'une autre vie.

Par le C. NOEL.

DANTON, *aux bords du Styx.*

ARRIVÉS sur les bords de ce fatal rivage ,
Que ne repasse aucun humain ,
Fabre , Danton et Desmoulin
Négligemment offroient pour leur passage
Des assignats à pleine main.
Caron , quoique dur , est honnête :
Secouant par trois fois la tête ,
En numéraire , il veut leur rendre l'excédent ;
Oh ! dit Danton en souriant ,
L'ami ! tu peux garder la somme toute entière ;
Ce sera pour Couthon , Saint-Just et Robespierre.

LE CHIEN COUPABLE.

F A B L E.

MON frère, sais-tu la nouvelle?

Moufflar, le bon Moufflar, de nos chiens le modèle,
Si redouté des loups, si soumis au berger,

Moufflar, vient, dit-on, de manger
Le petit agneau noir, puis la brebis sa mère,
Et puis sur le berger s'est jeté furieux.

— Seroit-il vrai? — Très-vrai, mon frère.

— A qui donc se fier, grands Dieux?

C'est ainsi que parloient deux moutons sur la plaine;
Et la nouvelle étoit certaine.

Moufflard, sur le fait même pris,
N'attendoit plus que le supplice;

Et le fermier vouloit qu'une prompte justice
Effrayât les chiens du pays.

La procédure en un jour est finie.

Mille témoins pour un déposent l'attentat:

Récolés, confrontés, aucun d'eux ne varie;

Moufflar est convaincu du triple assassinat:

Moufflard recevra donc deux balles dans la tête,
Sur le lieu même du delit.

A son supplice qui s'apprête,
Toute la ferme se rendit.

Les agneaux, de Moufflard demandèrent la grace:

Elle fut refusée. On leur fit prendre place;

Les chiens se rangèrent près d'eux ,
 Tristes , humiliés , moines , l'oreille basse ,
 Plaignant , sans l'excuser , leur frère malheureux .
 Tout le monde attendoit dans un profond silence .
 Moufflard paroît bientôt conduit par deux pasteurs ;
 Il arrive , et levant au ciel ses yeux en pleurs ,
 Il harangue ainsi l'assistance :
 O vous , qu'en ce moment je n'ose et je ne puis
 Nommer , comme autrefois , mes frères , mes amis ,
 Témoin de mon heure dernière ,
 Voyez où peut conduire un coupable desir !
 De la vertu quinze ans j'ai suivi la carrière ,
 Un faux pas m'en a fait sortir .
 Apprenez mes forfaits . Au lever de l'Aurore ,
 Seul auprès du grand bois , je gardois le troupeau :
 Un loup vient , emporte l'agneau ,
 Et tout en fuyant le dévore .
 Je cours , j'atteins le loup , qui , laissant son festin ,
 Vient m'attaquer ; je le terrasse ,
 Et je l'étrangle sur la place .
 C'étoit bien jusques - là : mais pressé par la faim ,
 De l'agneau dévoré je regarde le reste ;
 J'hésite , je balance . . . A la fin cependant
 J'y porte une coupable dent .
 Voilà de mes malheurs l'origine funeste .
 La brebis vient dans cet instant ;
 Elle jette des cris de mère . . .
 La tête m'a tourné ; j'ai craint que la brebis
 Ne m'accusât d'avoir assassiné son fils ;
 Et pour la forcer à se taire ,
 Je l'égorge dans ma colère .

Le berger accouroit armé de son bâton.

N'espérant plus aucun pardon ,

Je me jette sur lui : mais bientôt on m'enchaîne ,

Et me voici prêt à subir

De mes crimes la juste peine.

Apprenez tous du moins, en me voyant mourir ,

Que la plus légère injustice

Aux forfaits les plus grands peut conduire d'abord ;

Et que , dans le chemin du vice ,

On est au fond du précipice ,

Dès qu'on met un pied sur le bord.

Par le C. FLORIAN.

A N E C D O T E.

ON disoit à Quinaut : votre maîtresse est belle ;

Mais son esprit n'est pas ce qui séduit en elle ;

Comment à cet égard vous peut-elle aveugler ?

Quel charme à l'écouter tous les jours vous arrête ?

Je ne l'écoute pas , répondit le poëte ;

Mais je la regarde parler.

L A B O N N E M È R E.

JE ne dois plus aimer Valère ,

Maman. — Quels torts a - t - il ma chère ?

— Mon Confesseur me le défend.

— Que vous êtes encore enfant.

Par le feu C. LAPLACE.

LE GASCON NÉGOCIANT.

1788.

UN Cadédis, aux rives de la Seine,
Cherchoit fortune, et prônoit sur les toits;
Le revenu d'un superbe domaine
Qui lui rendoit deux mille écus par mois;
Si cependant il ne trouvoit personne
Qui lui prêtât seulement un louis:
On trouve peu de prêteurs à Paris
Sur les châteaux des bords de la Garonne. —
Le Chevalier que ce refus étonne,
Un beau matin retourne en son pays..

Certain bourgeois du quartier Saint-Denis,
Deux mois après, devers Bordeaux arrive;
Et le premier qu'il trouve sur la rive,
En débarquant, est notre Cadédis.
Imaginez quelle fut sa surprise,
En avisant de deux grands brocs chargé,
Le Gentil-homme en porteur d'eau changé!
— « Qu'est-ce ceci? monsieur de la Rapière?
« Voilà, d'honneur! un plaisant attirail!
— « Sandis! mes fonds sont sur cette ribière:
« Né trouvant pas en gros à m'en défaire,
« Bous lé boyéz, jé la vends en détail.

Par le C. MARANDON.

A LOUISE CONTAT,

Pour le jour de sa Fête.

Jour de fête, jour d'embarras !
On a beau faire, il faut entendre
Des vœux auxquels on ne croit pas ;
Des complimens dont on est las,
Du sentiment à s'y méprendre ;
Ecouter sans distraction
Des couplets sans intention,
Les lieux communs, le bavardage,
La serinette et le ramage
De ces Poètes sansonnets,
Dont la mémoire fortunée
Pour chaque époque de l'année
Une heure avant trouve tout prêts
Airs tous notés et vers tout faits ;
Avec l'aurore ouvrir sa porte
Aux bien-appris dont la cohorte,
Disputant d'émulation,
Arrive en foule et vous apporte
Des bouquets par procession,
De l'ennui par attention,
Et des fadeurs de toute sorte.

Ma Louise, que le réduit
Demi-soigné, demi-champêtre,
Où tu sais jouir de ton être,
Près de la ville et loin du bruit,

Echappe au moins à l'affluence
De ces moules à révérence ,
De ces visiteurs importuns ,
De ces amis de convenance ,
Au lourd maintien , aux airs communs ,
Qui ne prennent que le langage
De l'étiquette et de l'usage ,
Et qui , grace au calendrier
Qui leur rappelle en son entier
Leur devoir de chaque semaine ,
Des procédés font une gêne ,
De la politesse un métier ;
Et du plaisir même une peine.

C'est loin de nos cercles charmans ,
De nos agréables du tems ,
Si frivoles , si ridicules ,
Parlant beaucoup , ne disant rien ,
Trompant quelques femmes crédules ,
Qui s'en vengent et font très-bien ;
Loin de nos salons magnifiques
Meublés de figures antiques ,
Où le papa , la grand-maman ,
Le gendre et la petite-fille
Semblent être de leur vivant
Autant de portraits de famille
Substitués par testament ;
Loin de la grande compagnie ,
Où par fois un petit génie

Versificateur clandestin ,
Pour séduire la demoiselle
Qui doit le soir , au clavecin ,
Recommencer la ritournelle
Qu'elle répétoit le matin ,
La travestit en virtuose ,
Jappe ses vers , traîne sa prose ,
Tout remplis de tendres audeurs ,
De l'amour , doux tyran des cœurs ,
Et de chaînes couleur de rose ;
Loin de ces graves tribunaux
Où va siéger la médisance ,
Présidant un peuple de sots ,
Où l'enjoûment , la molle aisance
N'eurent jamais droit de présence ,
Où le troupeau déjà sourit
Quand le babil , le commérage
Vont reprendre le long récit
De ce que fait , de ce que dit
Chaque maison du voisinage ;
Loin enfin de tous les cœurs faux ,
Des mégères enluminées ,
Et des prudes aux yeux dévots ,
Et des coquettes surannées ;
Oui , c'est loin des sociétés ,
Et du tourbillon des cités ,
Que l'amitié timide et sage ,
Fuyant l'éclat et le grand jour ,
Dicte ses loix , fixe sa cour
Au sein d'un paisible hermitage ;

L'or et le feu des diamans
 Ne brillent point dans sa parure ;
 Si quelquefois sa chevelure
 Se relève sous les rubans ,
 Elle y mêle une fleur des champs
 Qu'elle ramasse à l'aventure :
 Les grands airs , la prétention ,
 Le ton capable , le jargon
 Chez elle ne sont point de mise ;
 Près d'un autel elle est assise ,
 Repouse l'affectation ,
 Donne la main à la franchise,
 Et sourit à l'émotion.

Ma Louise , telle est l'image
 Qui toujours s'offrit à mes yeux ,
 Quand je vis les aimables lieux
 Où , te présentant mon hommage ,
 Sans apprêt et sans verbiage ,
 J'allois , en l'honneur des talens ,
 Brûler , sans peine , un grain d'encens ;
 A la tendresse maternelle ,
 Au doux commerce , au cœur fidèle
 Faire agréer mes sentimens.

Dans ce jour de double cohue ,
 Où par égard et par devoir ,
 Le faux esprit , le fol espoir
 Assiégeront ton aventure ,
 S'il m'est permis de pénétrer ,
 Si par bonheur je puis entrer ,

Distingue le zèle sincère
D'un ami franc, sûr et loyal,
De l'attention mensongère,
Et du tribut très-éphémère
Du pesant cérémonial.

Peut-être que par gentillesse,
Et par bêtise, ou par finesse,
En lisant ces vers faits sans art,
Où l'esprit a bien moins de part
Que la candeur et la tendresse
D'un cœur sans détour et sans fard,
On va gager qu'avec adresse
J'ai voulu déguiser l'ivresse
Et les vœux secrets d'un amant;
Non, l'Amour n'a point dans mon ame
Allumé l'inconstante flamme
Qu'on voit s'éteindre en un moment:
A ton sort l'amitié me lie,
Et c'est elle qui, sur ma vie,
Répand le calme et le bonheur:
D'un beau jour c'est la douce aurore;
Le doux rayon par qui la fleur
S'épanouit et se colore.
Ne t'étonne point que mon cœur
S'en applaudisse et s'en contente:
Ce n'est point jouir à demi,
Ne pouvant t'avoir pour amante,
Que d'être du moins ton ami.

Par le C. VICÉ.

LE GASCON SATISFAIT DE SA FEMME.

1788.

C'EST le sieur de Verdac ! — C'est le sieur Desfossés.
 - On vous rencontre enfin, monsieur, aux Tuileries.
 - J'ai pris femme, mon cher. - Belle ? - Des plus jolies.
 - Modeste apparemment ? - Toujours les yeux baissés.
 - Point bavarde ? - Muette. - Oh diable ! et de quel âge ?
 - Fort jeune pour le sûr, et le sera long-tems.
 - Point coquette, est-il vrai ? - Froidé pour les galans.
 - C'est un trésor, monsieur, qu'une femme aussi sage.
Quoi donc ! le doux propos pour elle est sans appas ?
 - C'est tems perdu, mon cher ; c'est parler à cet arbre.
 - Ainsi vous n'êtes point ? — Jé né le pense pas.
 - Cette femme est de pierre ? - Eh non ! elle est de marbre.

Par le C. LAMONTAGNE.

SUR LES GRACES,

Tableau d'un fameux Peintre.

C'EST par un secours plus qu'humain,
 Que ce tableau rendra la critique muette :
Le Peintre a, j'en suis sûr, vu les Graces au bain,
Et Vénus après sa toilette.

HYMNE

H Y M N E

Chanté à la fête du 10 Août , le 25 Thermidor :

FUYANT les villes consternées ,
L'ibère orgueilleux et jaloux
A vu s'abaisser devant nous
Les deux sommets des Pyrénées.
Ses tyrans , ses inquisiteurs
Dans Madrid vont payer leurs crimes ;
D'injustes sacrificateurs
Deviendront de justes victimes.

L E C H O E U R .

Gloire au peuple français ! Il sait venger ses droits ;
Vive la République ! et périssent les rois !

De Brutus éveillons la cendre ;
O Gracques ! sortez du cercueil :
La liberté , dans Rome en deuil ,
Du haut des Alpes va descendre.
Disparaissez , prêtres impurs ,
Fuyez , impuissantes cohortes :
Camille n'est plus dans vos murs ,
Et les Gaulois sont à vos portes.

Gloire , etc.

Avare et perfide Angleterre ,
La mer gémit sous les vaisseaux ;
Tes voiles pèsent sur les eaux ;
Tes forçats pèsent sur la terre.
Tandis que nos vaillans efforts
Brisent ton trident despotique ,
Vois l'abondance, vers nos ports,
Accourir des champs d'Amérique.

Gloire , etc.

Lève - toi ! sors des mers profondes ,
Cadavre fumant du *Vengeur* ,
Toi qui vit le Français vainqueur
Des Anglais , des feux et des ondes.
D'où partent ces cris déchirans ?
Quelles sont ces voix magnanimes ?
Les voix des braves expirans
Qui chantent du fond des abîmes :

Gloire , etc.

Fleurus , champs dignes de mémoire ,
Monument d'un triple succès ,
Fleurus , champs amis des Français ,
Sémés trois fois par la victoire !
Fleurus , que ton nom soit chanté
Du Tage au Rhin , du Var au Tibre !
Sur ton rivage ensanglanté ,
Il est écrit : *l'Europe est libre.*

Gloire , etc.

Ostende, reçois nos cohortes :
Namur, courbe-toi devant nous ;
Oudenarde et Gand , rendez-vous ;
Charleroi , Mons, ouvrez vos portes.
Bruxelles, devant tes regards ,
La liberté va luire encore ;
Plaintive Liège , en tes remparts ,
Revois le drapeau tricolore.

Gloire , etc.

Rois conjurés , lâches esclaves ,
Vils ennemis du genre-humain ,
Vous avez fui , le glaive en main ,
Vous avez fui devant nos braves ;
Et de votre sang détesté
Abreuvant ses vastes racines ,
Le chêne de la liberté
S'élève aux cieux sur vos ruines.

- Gloire , etc.

Dans nos cités , dans nos campagnes ,
Du peuple on entend les concerts :
L'écho des fleuves et des mers
Répond à l'écho des montagnes.
Tout répète ces noms touchans :
Victoire , Liberté , Patrie.

L'Europe se meut à nos chants :
Le genre-humain s'élève et crie :

Gloire , etc.

Par le C. CHÉNIER.

L'HABILE SOUBRETTE.

« Qui de ma maîtresse ou de moi
 « Au jeu d'amour montre plus de science ?
 Disoit Lise à son maître. — « Oh ! sans doute c'est toi , »
 Dit celui-ci. « Grande est la différence ,
 « Je te le jure sur ma foi ;
 « Et ton jeu , charmante Lisette ,
 « Annonce bien plus de talent.
 — « Vraiment , » reprit la maligne Soubrette ,
 « Je le crois bien , chacun m'en dit autant. »

Par le C. DE FAUCONNET.

ÉPIGRAMME.

UN jour tout le peuple pigmée ,
 De taille au-dessous de fourmi ,
 Sur le bon Hercule endormi ,
 Vint s'assembler en corps d'armée.
 Tout le camp d'aiguillons muni
 A le picoter s'évertue :
 Que fait Hercule ? il étèrnuë ,
 Et voilà le combat fini.

LE SAULE DU MALHEUREUX,

A LA VALLÉE DE CHENEVIÈRES,

Près Néauffle-le-château, actuellement Néauffle-la-montagne.

Air : de la Romance du Saule, dans la tragédie d'Othello.

CHARMANT valon, le plus doux des déserts,
Où, souvent seul, j'ai cherché la nature,
J'entends déjà ton ruisseau qui murmure;
Je vois enfin tes saules toujours verts.
Chantez le saule, et sa douce verdure.

Oui, les voilà ces ramiers amoureux,
Ces monts, ces bois, ces prés, cette onde pure!
Ah! devrois-tu, riche et simple Nature,
T'offrir si belle à l'œil du malheureux?
Chantez le saule, et sa douce verdure.

Songe si doux qui m'a flatté long-tems,
Crédule espoir, n'es-tu qu'une imposture?
Hélas! ce champ me donne, avec usure,
Ce que ses fleurs m'ont promis au printems.
Chantez le saule, et sa douce verdure.

L'abeille, au moins, ne blesse en son courroux
Que l'ennemi qui brave sa piquûre.

Cruels humains, auteurs de mon injure,
Je vous aimois, et je meurs par vos coups.
Chantez le saule, et sa douce verdure.

Me voilà donc, saule cher au malheur,
Sous tes rameaux, nourrissant ma blessure !
Ah ! dis au vent, dis à l'eau qui murmure,
En s'enfuyant, d'emporter ma douleur.
Chantez le saule, et sa douce verdure.

Puisse bientôt, ce sont mes derniers vœux,
Quelque pasteur, voyant ma sépulture,
Dire en passant : on trompa sa droiture ;
Il fut sensible, et mourut malheureux.
Chantez le saule et sa douce verdure.

Par le C. DUCIS.

IN-PROMPTU à la CITOYENNE ***

Air : pour la Baronne.

SANS votre œil gauche,
Dont le pinceau le plus adroit,
Ne pourroit faire qu'une ébauche,
Rien d'aussi beau que votre œil droit,
Sans votre œil gauche.

Par le C. PONS, de Verdun.

LE PARI

O U

LA NOUVELLE GERTRUDE.

1788.

AU célibat, la dévote Gertrude ,
Par excès de ferveur, et non pas de raison ,
Avoit sacrifié cette belle saison ,
Où l'on se fait d'aimer une douce habitude.
Mais , las ! dans son été , bientôt l'aimable prude ,
S'aperçut que malgré le jeûne et l'oraison ,
De jour en jour avec certain démon ,
Le combat devenoit plus rude.
Lutter ainsi, c'étoit trop s'exposer.
Que faire donc en ce péril extrême ?
Il fallut changer de système ;
Avec l'himen , il fallut composer ;
Et Dorilas enfin choisi pour l'épouser ,
Crut toucher au bonheur suprême.
Est-il néed , disoit-il, qui soit plus à priser ?
Ah ! grace au ciel ! ma modeste future
Est bien , je crois , de tout Paris
La plus pieuse créature ;
A prier , elle passe et les jours et les nuits ;

Messe , vêpres , saluts , complies
Sont ses spectacles favoris ;
Des collations , ses orgies ;
Des macérations , ses jeux les plus chéris :
Tous ses pensers enfin , toutes ses rêveries
Roulent ou sur l'enfer , ou sur le paradis.

A table un soir avec quelques amis ,
Sur de pareils propos enchérissant encore ,
Il exaltoit l'objet dont il étoit épris ,
Et que tant de vertus décore.
Fort bien , lui dit un d'eux , le moins croyant de tous !

Tu va donc être heureux époux !
Ta foi , du moins , là-dessus est fort vive ;
Veux-tu pourtant , ajoute le convive ,
Faire une gageure entre nous ?
Par la vertu si bien morigenée ,
Mon avis est , et bien je m'y connois ,
Que ta Gertrude , à beaucoup près ,
N'est si sotte , ni si bornée ,
Ni si neuve que tu la fais.

Je gage donc , malgré ton étalage ,
Et ce qu'en elle ici tu nous fais admirer ,
Que , sur certain devoir , le premier du ménage ,
Elle est savante encore assez pour t'éclairer.

— Tu perdrois ton pari. — N'importe !
L'oses-tu tenir ? — Oui , parbleu !

Et qui plus est , tiens ! voilà mon enjeu :
Mais tu sens qu'à moi seul , il faut qu'on s'en rapporte.

— Sans contredit ! Dans ce cas - là pouriant ,
Quand l'himen en ton lit viendra mettre , à nuit close ,
Entre tes bras , cet objet si décent ,
Ne manque pas , sur toute chose ,
De jouer de toi mieux le rôle d'innocent .
— C'est ainsi que cela s'entend ;
Vas ! je n'oublierai cette clause .

Or , il arrive enfin cet heureux jour ,
Où , grace aux droits de l'himénée ,
Dans le champ des plaisirs , Gertrude avec l'amour ,
Va faire , sans péché , sa première tournée .
Déjà la sainte fille est aux pieds de l'autel ,
Et voici l'instant solennel
Où son cœur à l'himen va s'offrir en hostie .
De son maintien , voyez la modestie !
Comme ses yeux baissés annoncent la pudeur !
Telle le Titien , Coypel , ou le Sueur ,
Ont sous des traits divins peint la jeune Marie ,
Le cœur de joie épanoui ,
Et de volupté l'âme atteinte ,
Dorilas , le premier , prononce enfin le oui .
Gertrude , la voix presque éteinte ,
A son tour , l'article aussi :
D'un rouge intéressant , l'aimable demi-teinte ,
En ce moment vient colorer son front ;
Et les voilà bénis , ces nœuds dont rien ne rompt
L'heureuse ou la funeste étreinte .
Du temple alors , au salon du festin ,
Tous les gens de la nœce ont grand soin de se rendre ;

Gertrude et Dorilas ne s'y font pas attendre.

Abregeons ! ils disent enfin.

Je ne veux avec eux vous retenir à table ;

D'une nèce pourtant c'est un des beaux momens.

« Oh ! oui , fort beau ! rien de plus véritable , »

Me dira-t-elle de vingt ans ;

« Mais beau pour les amis , ou bien pour les parens :

« Quant aux premiers acteurs , ils comptent les instans ,

« Et de leur lenteur ils se lassent. »

Elle a raison : comme elle je comprends

Que c'est au lit que les plus doux se passent.

Menous-y donc nos deux époux :

Mais avec eux conduisons la décence.

Dorilas a déjà fermé les deux verroux ;

Et déjà Gertrude , à genoux ,

Finit sa prière en silence.

Modeste épouse ! hélas ! votre pudeur

Va bientôt s'alarmer sans doute :

Dorilas est tout prêt de peindre son ardeur ;

Et quoique vous fassiez , il faudra qu'on l'écoute.

Ah ! suivez le penchant de votre propre cœur ;

N'ayez scrupule , ni frayeur ;

Par la sagesse même , oui , vous serez absoute.

Mais qu'ai-je dit ? ô mes amis !

En ce moment , du plus fou des paris

Rappelez-vous la loi sévère :

Le nouveau marié , quoique très-bien appris ,

Doit paroître sur-tout ignorer ce mystère ,

Où de nos jours on ne trouve plus guère

Que prosélytes aguerris :

Tant de bonne heure on les éclaire !

Dorilas donc , après quelques propos

Qui ne vont point au but , et dont on n'a que faire ,
De sa douce moitié prend la main , la lui serre ;

Dit bon soir , et tourne le dos.

Voilà , répond Gertrude , un bon soir qui m'étonne !

Il est bien sec , à ne vous point mentir !

A son épouse , est-ce ainsi qu'on le donne ?

C'est me manquer , vous le devez sentir.

J'ai tort , il faut que je l'avoue ,

Réplique en souriant le malin Dorilas :

Je vous devois au moins ce baiser sur la joue.

— Un baiser sur la joue , et je suis dans vos bras !

— Un compliment vaut-il mieux ? en ce cas ,

Bon soir , ma belle et respectable amie !

Puissiez-vous , jusques à demain ,

Dans un sommeil paisible et sain ,

Rester , ainsi que moi , doucement endormie !

— Certes ! je n'attendois tant de civilité !

Le souhait est charmant ; sur-tout il est fort tendre !

Mais ce sommeil , oserons-nous le prendre ,

Dites-moi , sans l'avoir un peu mieux mérité ?

— Ma chère épouse , en vérité !

J'ai quelque peine à vous comprendre.

Si le travail amène le sommeil ,

En sauroit-il être un pareil ,

Aux fatigues du jour qui pour nous vient de luire ?

Longue cérémonie , et bien plus long festin ,

Menuets assommans , contredanses sans fin :

Je crois que cela doit suffire

Pour nous faire dormir jusqu'à demain matin.

— Ciel ! quel doit être mon destin !

Se pourroit-il... mais non, non sans doute : à votre âge,

On n'est pas neuf à ce point-là.

— Neuf ! et comment entendez-vous cela ?

Est-ce à l'égard des choses du ménage ?

Bien franchement j'en fais l'aveu ,

Sur cet article , j'ai fort peu

De ce qu'on appelle usage.

— Qu'entends je ? et quelle opinion

Prendre de vous ? Je vous croyois si sage !

Vous ne savez donc pas votre religion ?

En pareille position ,

Ignorez-vous à quoi la conscience engage ?

J'admire votre confesseur !

N'eût-il pas dû ? ... — De grâce ! point d'humeur !

Et contre lui , que rien ne vous enflamme.

Père Anselme est une bonne ame ;

Il m'a fait ma leçon , et je la sais par cœur.

Ne voyez , m'a-t-il dit , n'aimez que votre femme ;

Avec douceur supportez ses défauts ;

Compatissez à tous ses maux ;

Suivez par fois les avis de la dame ;

En bons chrétiens , elevez vos enfans. . .

— Sur ce dernier point je vous prends :

Et ces enfans , comment peuvent-ils naître ?

— Mais , c'est , je crois , par la grace de Dieu ;

J'ai su mon cathéchisme , et je vous fais connoître

Que je le sais encore un peu.

— Oui ; mais il faut qu'avec la grace
De son côté l'homme concourte aus-*i*.

— Parbleu ! je l'entends bien ainsi !
Et ne craignez qu'en cela l'on me passe.

Je suis votre époux, dieu merci !

Nous allons désormais , à côté l'un de l'autre ,

Toutes les nuits bien tendrement dormir ;

Et sans doute , y mettant ainsi chacun du nôtre ,

Nous aurons des enfans , s'il nous en doit venir.

— Dormir ! dormir ! — Ih oui ! ma chère ;

Le secret consiste en cela :

Aussi dormoient-ils , pour en faire ,

Ces patriarches qu'on révère ,

Abraham , Isaac , Jacob , *et cætera* :

La Bible nous le dit : *dormit cum ed.*

De plus en plus , Gertrude admire l'ignorance

De son époux. En de pareils instans ,

Doit-elle toutefois hasarder quelque avance ?

Elle a de la pudeur... Oui , mais elle a des sens ;

Et ceux-ci , malgré tout , emportent la balance.

Vous m'étonnez , dit-elle , et je n'en reviens point !

Eh quoi ! sur le nœud qui nous joint ,

Avoir si peu d'expérience !

Le sacrement pourtant doit être consommé :

C'est chose à quoi nature nous oblige.

Je le vois trop : il faut , mon bien-aimé ,

Il faut qu'ici... L'aurois-je présumé ?

Ce soit moi-même , hélas ! qui vous dirige.

Quelle tâche étonnante ! et dois-je m'y prêter ?

Mais mon devoir , votre état tout l'exige.

C'est une croix dont le bon dieu m'afflige ,
Et c'est à moi de la porter.

A ces mots... mais je me figure
Avoir assez prolongé mon récit.

Amis, restons-en là ! Dorilas, je vous jure ,
Fut très-docile à la leçon qu'il put ;
Sur tous les points, Gertrude l'instruisit ;
Et tout bas, il disoit : j'ai perdu ma gageure.

Par le C. MUGNEROT.

CONSEIL AUX AMANS QUITTÉS.

RIEN ne retient un cœur qui veut briser sa chaîne ;
Rien ne ramène un cœur tout prêt à s'en aller ;
On y prendroit une inutile peine :
Qu'y faire donc ? savoir s'en consoler.
Votre Amante vous quitte ? eh bien ! faites comme elle ;
Enflammez-vous pour de nouveaux objets ,
Et n'allez pas , maudissant la cruelle ,
Fatiguer les échos d'inutiles regrets.
Si votre cœur refuse une chaîne nouvelle ,
Dites qu'ailleurs vos vœux sont adressés ;
Et si par fois encor vous pleurez l'infidelle ,
Au moins cachez-lui bien les pleurs que vous versez.

LE DILEMME.

UN jour, un charlatan, sur le quai de l'École,
Crioit à plein gosier : Messieurs, venez me voir ;
Je le promets d'avance et je tiendrai parole ,
Qui souffre ce matin seta guéri ce soir.
Jetez-moi là bouillons, sels, drogues, médecines :
Voici le suc des fleurs, des simples, des racines ,
Le vrai *nec plus ultra* du règne *minéral*,
Un baume souverain, un remède à tout mal !
Il est bon pour le rhume et pour l'apoplexie ,
Bon pour les maux de reins, d'estomach, de vessie ,
Pour les dépôts laiteux, pour les obstructions ,
Pour l'asthme, le catarrhe et les convulsions.
Il est bon pour les vents, les aigreurs, la colique ,
Pour le scorbut, les vers, la goutte sciatique ,
Pour la rage de dents, les fièvres, les tumeurs ;
Bon enfin pour chasser toute espèce d'humeurs.
Combien ? me dirait-on ? — Combien ? pas une obole ;
Et si je prends trois sous, ce n'est que pour la phiole.
Allons ! je n'aime point à croquer le marmo ;
En veut-on ? en voilà ! Je n'ajoute qu'un mot :
Vous savez tous, messieurs, ce que c'est qu'un dilemme ;
C'est un raisonnement qui vaut mieux qu'un système ;
C'est ce qui vous a fait distinguer de tout tems
L'habile médecin d'avec les charlatans.
Un dilemme ! c'est tout ! c'est la vérité même !

Ecoutez maintenant celui que je vous fais ;
 Ou mon remède est bon , ou bien il est mauvais :
 Cela me paroît clair , aussi clair qu'eau de roche.
 S'il est bon , il faudroit n'avoir pas dans sa poche
 Trois sous pour s'en passer. S'il est mauvais... mais non !
 Car je vous ai prouvé , messieurs , qu'il étoit bon.

Par le C. PONS , de Verdun.

ÉPIGRAMME

Traduite du grec de Palladas.

QUAND je naquis j'étois tout nu ;
 Je le serai , quand la Parque inhumaine
 M'entraînera dans un monde inconnu ;
 Faut-il donc prendre tant de peine ,
 Pour m'en aller comme je suis venu ?

Par le C. M. P. A. MIGER.

SUR UN JEUNE ADOLESCENT

Aveuglé par un éclair.

BEAU jeune homme ! un éclair t'aveugla sans retour :
 Le ciel te fut alors moins cruel que propice ,
 Car il te fait subin le destin de l'Amour ,
 Pour t'épargner le destin de Narcisse.

Par le C. NOTARIS.

LA GRANDE FAMILLE,

STANCES.

QUAND, pour couronner son ouvrage,
Dieu fit le père des humains,
Et sur son immortelle image,
L'eut formé de ses propres mains,
Dieu dit : « Se suffire à soi-même,
« Seroit pour l'homme un triste honneur ;
« Je veux qu'il soit aimé, qu'il aime :
« Là seulement est le bonheur. »

Dieu créa donc aussi la femme,
Et l'embellit comme à plaisir.
Dans ses beaux yeux, dans sa belle ame,
Il verse amour, pudeur, désir.
Je laisse à juger les tendresses
Que lui prodigue un jeune époux :
Maintenant encor leurs caresses
Nous servent de modèle à tous.

Il fallut d'abord, et je pense,
La chose avoit bien sa douceur,
Que sans scrupule et sans dispense,
Le frère s'unit à sa sœur.
Mais aujourd'hui qu'aux sœurs des autres,
Nous faisons agréer nos soins,
Si nous n'épousons pas les nôtres,
Nous ne les en aimons pas moins.

De cette union fraternelle
 Naquit un si nombreux essaim,
 Qu'enfin la maison paternelle
 Ne les put tenir dans son sein.
 Loïs en des cabanes voisines,
 Que sans architecte on bâtit,
 Avec ses charmantes cousines
 Joyeusement on s'assottit.

C'est de ces cousines germaines
 Que sont venus tous les humains ;
 Le même sang coule en leurs veines :
 Ils sont tous issus de germains.
 Aussi, moi, toute femme ou fille
 Est sûte de m'intéresser :
 Je lui trouve un air de famille ;
 Et j'irois presque l'embrasser.

Par le C. COLLIN-HARLEVILLE.

V E R S

*Pour le portrait de l'Auteur, destiné à sa femme
 et à ses enfans, et crayonné la veille de sa
 mort, le 6 Thermidor.*

NE vous étonnez pas, objets chéris et doux,
 De cet air de tristesse empreint sur mon visage :
 Quand un habile main dessinoit cette image,
 Je voyois l'échaffaud, et je pensois à vous.

Par le C. R.

L'AMOUR ET LES OISELEURS.

AMOUR ! Amour ! jamais tu ne reposes,
Et rien n'échappe à tes pièges flatteurs.

Un jour , c'étoit dans la saison des roses ,
Climène et moi , novices oiseleurs ,
Nous préparions des pièges sur les fleurs.
Le doux Printenis , un dieu plus doux encore ,
Nous rassembloit au réveil de l'Aurore.
Tous deux assis sur la mousse et le thym ,
Nous respirions l'espoir et le butin ;
Et près de nous , les réseaux et la cage
Du peuple ailé méditoient l'esclavage.
Le miroir brille. Alors un jeune oiseau
Se détacha des sommets du bocage ;
Il balançoit son vol sur le réseau ;
Puis , en jouant , l'effleuroit de son aile ,
Puis carressoit le miroir infidèle ,
Aussi léger que l'éclat voltigeant
Que réfléchit la glace au front d'argent.
L'azur des cieux coloroit son plumage ;
Nos cœurs sembloient répéter son ramage.
Le voir , le prendre est un même désir.
Nous nous taisons ; nous palpitons de joie :
Le piège court envelopper sa proie ;
Le filet tombe : en vain l'oiseau veut fuir ;

Il se débat ; je souris , et Climène ,
 Sous le filet que je soulève à peine ,
 Etend déjà sa main pour le saisir.
 Elle y touchoit : soudain l'oiseau rapide ,
 C'étoit l'Amour ! s'envole avec nos cris ;
 Et du filet dispersant les débris ,
 Il tient encor dans le réseau perfide
 Les oiseleurs qui pensoient l'avoir pris.

Par le C. LEBRUN.

LES DEUX CONFRÈRES.

1789.

MAÎTRE Pointu , Procureur en la Cour,
 Atteint au col d'une humeur qui l'obstrue ,
 Au Médecin demandoit l'autre jour
 Si l'on pouvoit y mettre une sang - sue.
 Le remède , dit - il , peut arrêter le mal :
 Mais entre nous , je doute qu'il opère :
 Car je crains bien que l'animal
 Ne prenne pas sur la peau d'un Confrère.

Par le C. MARANDON.

LES TRANSTÉVERINS *,

O U

LES SANS-CULOTTES DU TIBRE.

Fœcunda viroium paupertus. LUCAN.

Rome fêtoit Simon : un peuple fanatique
Inondoit à grands flots sa vaste basilique ;
L'étranger , dans ses murs , voloît de tous côtés ;
Pour voir l'ordre pompeux de ces solennités :
Et moi , loin de la foule , errant sur ses collines ,
J'allois dans le silence admirer ses ruines.

* « Les *Transtéverins*, habitans du bourg ou de la
» partie de Rome située au-delà du Tibre , appelée
» autrefois *Cité Léontine* , du nom du pape S. Léon ,
» qui l'entoura de murailles , sont beaucoup plus
» vigoureux et plus entreprenans que les Romains
» d'en-deçà du Tibre ; ils prétendent encore être
» libres , et les souverains pontifes ont été souvent
» obligés de traiter avec eux , et de leur accorder
» des privilèges. La plus grande partie de ces Trans-
» téverins sont jardiniers , laboureurs , vigneron ,
» et s'estiment comme les descendans des premières

Viens, me dit mon ami, viens : jamais ces rémparts
D'un si riche appareil n'ont frappé tes regards.

L'airain sacré l'appelle à cette auguste fête ;

De ce dôme éclatant vois-tu parer le faîte ?

Il doit ce soir , orné de mille feux divers ,

Tel qu'un globe enflammé , s'élever dans les airs ;

Courons au Vatican : le Pontife lui-même

Y marche le front ceint du triple diadème ;

D'un cortège nombreux il prie environné ,

Et béni à l'autel le Romain prosterné.

Ah ! lui dis-je , plutôt dédaignons ces prestiges ;

Cherchons une autre Rome et de plus grands prodiges.

Qu'au temple de l'Apôtre un Pontife orgueilleux

De son coupable encens déshonore les cieux :

Irois-je , me mêlant à la foule insensée ,

De superstitions attrister ma pensée ,

Quand je puis sur ces monts , parmi ces monumens ,

Régénérer mon cœur par de grands sentimens ?

A ces mots , je m'éloigne , et mes regards avides

Recueillent , en passant , des souvenirs rapides.

« tribus de Rome , de ces tribus rustiques , qui ,
« dans les beaux tems de la République , avoient
« tant de considération , que les plus illustres des
« Romains tenoient à honneur de s'y faire agréer.
« Ils traitent les autres Romains de canaille rassem-
« blée dans le rebut du reste de l'Europe . en quoi
« ils n'ont pas absolument tort. » (*Description de
l'Italie , par l'Abbé Richard , Tome iv.*)

Là, disois-je, les rois proscrits, chargés de fers,
 Venoient au Capitole éaler leurs revers:
 Ici des nations réglant les destinées,
 Rome voyoit passer les vilies enchaînées.
 Tout parloit à mon cœur, tout m'offroit un grand nom:
 Chaque pierre à mes yeux dictoit une leçon.

Ah ! m'écriois je, ému par tant d'objets célèbres,
 Si parmi ces tombeaux, ces monuments funèbres,
 Sous ces arcs triomphans, s'offroit à mes regards
 Quelque auguste débris des descendans de Mais,
 Qu'avec transport j'irois, reconnoissant le Tibre,
 Presser ces vieux Romains, reste d'un peuple libre !
 mes bras étendus je suppliois les cieux
 De point rejeter le plus doux de mes vœux...
 En je vois ce pont où l'invincible Horace
 vainqueur, opposa son audace.
 Sur l'Aventin, où le peuple autrefois
 vint réclamer ses droits ;
 et la paisible éloquence
 du Sénat resserra l'alliance.
 Dans les tems cher à la liberté,
 quand est encor fréquenté !
 Ils a rassemblé l'élite ;
 propose la limite.
 épargné par les ans,
 l'ordre des tems,
 leur romaine,
 souveraine.

qu'un vieil obélisque
 roit autour de lui rouler
 ilien des débris de la gran
 euple élève encor sa tête

Séparés par leurs murs de cestyrans cloîtrés,
De ce nouveau rampant de Vandales mitrés,
Sous les grossiers lambeaux de l'obscur indigence,
Ils ont su conserver leur mâle indépendance.
Avec Rome elle-même, ils n'ont pu s'abaisser :
Tant un grand caractère est lent à s'effacer !

Ah ! ne jugez pas d'eux par cette foule impure
D'ambitieux dévots enrichis d'imposture,
Qui, dans le Vatican, aux intrigues nourris,
Obtiennent un chapeau pour vingt ans de mépris ;
Par ces lâches flatteurs dont la bouche vendue
Du Pontife, à grands cris, annoncent la venue ;
Et par ces vils brigands, ces pieux meurtriers,
Qui du parvis de Pierre assiègent les piliers,
Et du crime impuni montrant l'affreux exemple,
Lavent leurs bras sanglans sur les degrés du temple.

Ah ! les Transtévérins, plus fiers, plus généreux,
N'abaissent point ainsi l'honneur de leurs ayeux :
Ils ignorent l'intrigue ; et d'une main avare,
Ils n'ont jamais flatté l'orgueil de la tiare.
Quand sur eux, en marchant, le pape étend ses bras,
Bénis, lui disent-ils, passe. et ne reviens pas.
Ils blâment hautement son lâche despotisme,
Son faste, ses projets, son fatal népotisme ;
Et ce peuple, à sa mort, sans plaisir, sans chagrin,
Du Capitole en deuil entend gémir l'airain,
Eh ! pourquoi voulez-vous que leur mâle rudesse
De leurs premiers ayeux démente la noblesse ?

Le sacré despotisme , en corrompant leurs loix ,
A sans doute altéré la chartre de leurs droits :
Mais leur sang, pur toujours, transmis par des Romaines,
Avec leur noble orgueil a coulé dans leurs veines ;
Et souvent, l'étranger, en contemplant leurs traits,
Des demi-dieux du Tibre a cru voir les portraits.
Leurs noms, riche héritage, annoncent leur naissance :
Quand d'utiles travaux exercent leur constance ,
Quels noms frappent les airs ? c'est celui de Brutus ,
De Caton , de Camille et de Cincinnatus
Ils en ont la fierté. La stupide ignorance
N'a pu leur déguiser leur antique puissance ;
Ils résistent encore à de vils préjugés ,
Et vingt siècles d'erreurs ne les ont point changés.
Des tyrans de l'église et de la Germanie ,
Ils ont plus d'une fois fatigué le génie :
Mais voyant un vain peuple , ami de nouveauté ,
Trafiquer de ses droits et de sa liberté ,
Indignés de servir une ville sujette ,
Ils se sont renfermés dans leur noble retraite.
Là , fiers, indépendans , emportant avec eux
La patrie éplorée, et leurs mœurs , et leurs dieux ,
Ils semblent avoir dit au despote du Tibre :

« Que Rome serve ailleurs , ici qu'elle soit libre ;
« Ses nombreux habitans , fiers , dégénérés ,
« Des Vandales , des Goths enfans déshonorés ,
« N'ont plus rien de ce sang qui bouillonne en nos veines
« Ils ne sont pas Romains , ils méritent tes chaînes.

« Qu'ils réclament tes vœux , tes bulles , tes pardons :
« Mais nous , du peuple-roi vertueux rejettons ,
« Nous protecteurs des loix , amis de la justice ,
« Nous qui des oppresseurs signâmes le supplice ,
« Nous ne partageons pas ce lâche abaissement :
« Règne , mais loin de nous , et remplis ton serment ;
« Jure de maintenir nos loix et nos usages ,
« Et ne nous force point à passer ces rivages. »

Le traité fut conclu ; le pontife prudent
De ce peuple inquiet redouta l'ascendant ;
Il le redoute encore ; et ses vils satellites
N'osent du Traustévère aborder les limites.

Allez , braves Français , secondez les Romains ;
Lavez au Vatican l'opprobre des humains.
C'est là qu'on a signé vos guerres catholiques ;
Ces vœux ont freiné de ces affreux cantiques ,
De ces hymnes de sang , où , pour venger l'autel ,
D'un massacre pieux on rendoit grace au ciel ;
Là , Pierre sur l'erreur fondant ses privilèges ,
Alluma ses bûchers , ses foudres sacrilèges.

Vas donc , peuple vainqueur , mais respecte les arts
Dont la religion décore ces remparts
Une torche à la main , sur l'aveugle ignorance ,
Toujours le despotisme affermit sa puissance.
Du fanatique Ali redoute les excès !
L'homme libre se venge en laissant des bienfaits ;

Voilà , peuple , voilà ta plus belle victoire !
Fais dire à l'univers : Rome a repris sa gloire.
Rends - lui tous ses héros , ranime son déclin :
Rome , remplie encore de son premier destin ,
S'élève , et te montrant ses augustes ruines ,
Étend vers toi ses bras , du haut des sept collines.

Par le C. DÉSORGUES.

F I N.

De l'Imprimerie de TIGER , rue Jacques , maison
des Cholets , vis-à-vis la rue des Cordiers.



T A B L E.

L E C. ANDRIEUX.	
Imitation de Tibulle.	page 167
Le c. B**	
Couplet.	170
L. C. B***	
Les diverses conditions.	8
Les sages calculs.	159
Le feu C. CHABANON.	
Le rossignol et le musicien.	17
L'amour et la goutte , fable.	108
Le c. CHARBONNIER.	
Le pouvoir de la poésie, ode à BUFFON.	82
Le c. CHARLEMAGNE. (Armand)	
Épître de Georges, de Londres, à Frédéric, de Berlin.	9
Couplets sur une pièce de théâtre, annoncée pour être jouée incessamment.	75
Le c. CHÉNIER, député à la Convention.	
Hymne à l'Etre Suprême.	25
Le chant du départ, hymne de guerre.	117
Hymne chanté à la fête du 10 août.	195
Le c. COLLIN-HARLEVILLE.	
Dialogue pour la fête de Barra et Viala.	25
Hymne à l'Etre Suprême.	125
La grande famille, stances.	211
Le c. COUPIGNY, de la commission de la marine.	
Chant de victoire.	43

Le c. CROSMONT.	
Le désaveu du vieillard.	120
Le c. C.	
L'amour et le temps, fable.	68
Le c. DEMOUSTIER.	
Demande insérée dans les petites affiches.	79
Le c. DÉSORGUES.	
Hymne à l'Être Suprême.	1
Les Transtéverins, ou les Sans-culottes du Tibre.	215
Le c. DESPAZE.	
Épître sur une partie de campagne.	29
Le c. DOSSION.	
Mort du jeune Barra.	15
Le c. DOURNEAU.	
Imitation d'Owen.	102
Le c. DROBECCQ.	
Le pauvre et l'astronôme, fable.	115
La bonne éducation.	166
Le c. DU AULT.	
Vue de l'été.	135
Le c. DUCIS.	
Le saule du malheureux.	197
Le c. DUMORIER.	
A Sophie, la veille de sa fête.	41
Le c. FABRE D'OLIVET.	
La bataille de Fleurus, couplets.	141
Le c. FAUCONPRET.	
L'habile soubrette.	196
Fen c. FLORIAN.	
Le chien et le chat, fable.	5
Le milan et le pigeon.	40
L'aveugle et le paralytique.	97
Le paysan et la rivière.	161
Le chien coupable.	183

Le c. F R A N Ç O I S de Neuf-Château.	
Au c. Barrère, l'un de ceux qui ont proposé de rendre à l'auteur sa liberté.	20
Le c. G.	
Les deux voyageurs.	160
Le c. I.	
A la jeune Adèle, sur son goût pour les oreilles.	39
Le c. J A M E S.	
Le serment	72
Le c. J A U F F R E T.	
Les souvenirs, stances à Dorothée.	127
Le c. J.	
Epitaphe.	170
Le c. L A H A R P E.	
La prise de Toulon.	47
Le c. L A M O N T A G N E.	
Le gascon satisfait de sa fortune.	192
Le c. L A M O T H E. (Benoît)	
A ma plus fidèle amie.	48
Les souffleurs de verrerie.	101
A une jeune femme auteur anonyme de jolis couplets.	148
Feu c. L A P L A C E.	
La bonne mère.	125
Le c. L A T O U R - L A M O N T A G N E.	
Le lever du soleil.	21
Le c. L E B R U N.	
Au peuple Français, sur l'Être Suprême, ode républicaine.	55
La lettre de Jean.	108
Epigramme.	150
L'amour et les oiselleurs.	209

Le c. L E F È V R E. <i>secrétaire général de la trésorerie nationale.</i>	
Hymne sur l'enfance.	151
Le c. L E G E R.	
La reprise de Valenciennes, couplets.	176
Le c. L E L O N G.	
Epigramme.	142
Le c. M A R A N D O N.	
Yvain et Rosamonde.	51
Le gascon négociant.	186
Le c. M I C H A U D.	
Description d'une chartreuse	14
L'immortalité de l'ame, fragment.	145
Le c. M I G E R.	
Epigramme traduite de Palladas.	201
Le c. M U G N E R O T.	
Les regrets.	32
Le pari, ou la nouvelle Gertrude.	199
Le c. M U R V I L L E.	
Juliette au tombeau de sa mère, Romance,	69
Le c. N O E L.	
Moralité.	182
Le c. N O T A R I S.	
Le crépuscule du soir	4
Epigramme.	95
La nuit, imitation de l'Anglois.	129
Vue des Alpes, au coucher du soleil.	171
Sur un adolescent aveuglé par un éclair.	208
Le c. P A R N Y.	
Le vaisseau le Vengeur.	109
Le c. P I I S.	
L'amitié républicaine, Vaudeville républicain.	65
Le stoïcisme. V. R.	99
La piété filiale. V. R.	121
Les jeux de l'enfance. V. R.	179

Le c. PILLET.	
Epigramme	162
La c. PIPELET.	
Stances sur le décret qui ordonne de mettre le nom aux portes.	49
Le bon fils, Idylle imitée de Gessner.	107
Barra.	152
Le soir.	173
Le c. PONS, de Verdun, député à la Con- vention.	
Vérité consolante.	7
Epigramme.	48
Le débutant.	112
Sur certains journaux.	150
La routine.	153
Le zèle outré.	172
In-promptu à la citoyenne **.	198
Le dileme.	207
Le c. ROCHEMONT.	
A un abbé.	87
R o i.	
Epigramme.	196
Feu c. R.	
Vers pour le portrait de l'auteur, dessiné la veille de sa mort.	210
Le c. SAINT-ANGE.	
Les arbres attirés par la lyre d'Orphée, fable des Métamorphoses d'Ovide.	61
Hymne patriotique à l'Etre-Suprême.	163
Le c. S.	
L'aveugle et le cadran solaire, fable.	90
Le c. SIMONNEAU.	
Imitation de l'Anglois.	28
Vers faits dans la maison de campagne d'une ancienne actrice de l'Opéra.	140

Le c. T H É V E N E A U.

Ode révolutionnaire. 103

Le c. V I G É E.

La liberté, ode. 33

Le repentir. 54

A la c. M. à qui j'avois lu une de mes épi-
grammes. 92

Aux citoyennes détenues avec moi à Port-
Libre. 123

A l'Acacia. 157

A Louise Contat, pour le jour de sa fête. 187

La c. V.

L'émigration du plaisir. 5

Couplets d'une femme à son mari. 60

Isabelle, Romance. 131

Le ministre disgracié. 155

V O L T A I R E.

Sur un reliquaire. 50

L'origine des marquis de finance. 177

Le c. X I M E N E Z.

Ma profession de foi. 96

Aux mânes d'Ant. Marin Lumiere. 149

A N O N Y M E S.

L'héritier reconnoissant. 23

L'entêté. 38

A Sophie, la veille de sa fête. 41

A la c. Saint-Aubin, jouant le rôle de Vir-
ginie. 44

Le divorce. 59

Le baiser. 64

Le reliquaire invisible. 78

L'immortalité de l'ame, hymne. 89

Vers à mon père. 116

Vers d'une mère, à sa fille, le jour de son mariage.	124
Le fruit précoce, conte.	140
L'échelle, fable.	147
A une Thérèse.	154
Sentiment d'un ci-devant, résidant dans ses propriétés.	160
Anecdote.	185
Sur les Graces, tableau d'un peintre célèbre.	192
Conseil aux amans quittés.	206

Fin de la Table.



N O T I C E

D E S O U V R A G E S

D E P O É S I E

*Qui ont paru depuis le premier Germinal
jusqu'à la fin de l'an 2 de la républi-
que Française , une et indivisible.*

P O É M E S.

LA messe de Gnyde. Paris, mds. de nouveauté, petit in-8° de 55 pag.

Poeme dans la forme annoncée par le titre. Il ne peut manquer de plaire aux fe vents devots, pour lesquels a travaille l'auteur. De la volupté, du talent.

P O É M E S.

Œuvres choisies de Dorat-Cubières, recueillies et publiées par Annette Delmas. etc. Paris, Girod et Tessier, rue de la Harpe, n°. 162. 2 vol. in-12.

Poèmes anti-ecclesiastiques et patriotiques,

dont quelques-uns insérés dans divers almanachs des Muses , et la plupart des autres , indiqués dans les notices de cette collection.

Imitation , souvent heureuse , de la manière de Voltaire , dans ses épîtres familières.

La Nouvelle Chartreuse, ou ma détention à Port-Libre. Par le citoyen Vigée. Paris, mds. de nouveautés, in-8° de 18 pag.

Style facile et un peu redondant , comme celui du modèle.

De l'esprit , de l'intérêt.

O D E S , H Y M N E S. etc.

Ode républicaine, au peuple Français, sur l'Être Suprême, composée en Brumaire de l'an 2. etc. Par le c. Lebrun. in-8° de 10 pag.

Pièce insérée , ainsi que la suivante , dans le présent volume.

Hymne patriotique à l'Être Suprême, par le c. Saint-Ange. Paris, mds. de nouveautés in-8°. de 8 pag.

La chute des tyrans , Ode suivie de plusieurs morceaux de la tragédie de Caton, par le c. Campagne. etc. Paris, mds. de nouveautés in-8°. de 22 pag.

La nuit du 9 au 10 Thermidor, Ode par le c. Perreau , de la section des Invalides.

Aux tyrans coalisés , Ode par le même. Paris , Prault , in-8° de 15 p.

E P I T R E S.

Epître de George , de Londres , à Frédéric de Berlin , par Armand Charlemagne. Paris , mds. de nouveautés.

Pièce insérée dans ce volume. Le vers de l'épigramme est remarquable :

Les rois sont ici-bas pour nos menus plaisirs.

P O E S I E S D I V E R S E S.

Catéchisme républicain , philosophique et moral , par le c. la Chabeaussière , chef d'un des bureaux de la troisième division du ministère de l'intérieur , 20 p. in-8°.

Petit ouvrage très-patriotique. Chacune des demandes est courte et en prose. La réponse est toujours un quatrain , contenant une pensée vraie et bien exprimée.

Déclaration des droits de l'homme et du citoyen , en vaudevilles patriotiques , par les citoyens Gassier et Théodore , petit in-12 de 36 p. Chemin , fils.

Stances sur l'immortalité de l'ame , par Charles Desaudray. Paris , Lycée des Arts.

R E C U E I L S.

Chansons patriotiques , par le c. Piis , de Seine et Oise , chantées tant à la Section des Tuileries que sur le théâtre du Vaudeville , avec une gravure , chez le libraire du théâtre du Vaudeville.

Les chansons patriotiques du c. Piis , insérées dans le présent almanach , donneront une

idée de l'originalité de son style , qui est piquante , lorsqu'elle n'est pas outrée , et ne dégénère pas en purs jeux de mots.

Office des Décades provisoires , ou discours , hymnes et prières en usage dans le temple de la raison , par les citoyens Chénier , Dusausoir , Dulaurent , ect. *in-8º.* Paris , Dufart.

Chansons patriotiques et hymnes religieux , par Louis Laus. Paris , Dufart.

Recueil d'hymnes républicaines qui ont paru à l'occasion de la fête à l'Être Suprême , célébrée décadi 20 prairial , ect. avec une gravure. Barba , 15 sols.

Le Temple de la Liberté , ou poésies et chansons patriotiques , par Mercier , de Compiègne , et chez l'auteur , rue du Coq-Honoré , nº. 120.

Les concerts de Romainville , ou choix de romances , chansons , ariettes , rondes , vaudevilles. Paris , Louis , *in-18* avec de la musique et une gravure.

Etrennes Lyriques , rue des Droits de l'Homme , nº. 44.

Almanach des Graces. Cailleau.

Almanach des Muses , ou choix des poésies fugitives de 1793. Paris , Delalain , l'ainé , rue Jacques , nº. 24c.

OUVRAGES PÉRIODIQUES.

Il y a trois journaux dans lesquels on insère ordinairement des poésies fugitives : le Mercure Français , la Décade philosophique et littéraire , et l'Esprit des journaux. On en imprime aussi

aussi quelque fois dans le Moniteur, le Journal de Paris, les Annales Patriotiques, et les Affiches de Paris. D'autres se boient à donner l'analyse des pièces de théâtre.

THÉÂTRE DE L'ÉGALITÉ,

CI-DEVANT THÉÂTRE DE LA NATION,

Faubourg Germain.

Tragédie représentée.

Marius à Minthurnes, Tragédie en 3 actes.
Par le c. Arnault, 19 Mai, 1791. Paris,
Maradan.

Essai d'un jeune-homme, dans la manière de Corneille.

Belle imitation du soldat Cimbre, prêt à frapper Marius dans sa prison, et s'écriant à plusieurs reprises :

Je ne pourrai jamais égorger Marius.

Le Conciliateur ou l'homme aimable, comédie en 5 actes, et en vers. Par Charles-Albert Demoustier, 29 Septembre, 1791. Paris, Maradan.

Comédie qui a réussi.

Dorval aime Lucile, fille de Mondor, avec lequel son père plaide depuis quinze ans. On est d'ailleurs prévenu contre lui personnellement dans cette maison; il s'y introduit sous le nom de Melcourt, et s'y montre si insinuant, si flatteur, qu'il gagne le père, la mère, les deux tantes, la soubrette et jusqu'à

ses rivaux. Il obtient la main de Lucile, et accomode le procès.

De jolies scènes, d'autres un peu oiseuses; beaucoup d'esprit et de facilité; quelques caractères communs; dialogue souvent trop coupé.

THÉÂTRE DE LA RÉPUBLIQUE. (1)

Tragédies représentées.

Epicharis et Néron, ou conspiration pour la liberté, Tragédie en cinq actes et en vers, 15 pluviôse, l'an 2, par Legouvé, citoyen françois. Paris, Maradan, in-8°. de 60 pag.

Conjuration de Pison et d'Epicharis contre Néron. Dénouement tout-à-fait opposé à l'histoire qui nous apprend que cette entreprise n'aboutit qu'à la perte d'une foule de vertueux citoyens.

Peu d'action dans les premiers actes; mais de magnifiques tableaux des débordemens de la cour de Néron. Beau caractère de Lucain, quoique parfaitement inutile à l'intrigue. Superbe monologue de Néron au dernier acte.

Style soigné, mais qui sent quelquefois le travail qu'il a coûté.

Timoléon, tragédie en trois actes et en vers, avec des chœurs. Par le c. Chénier, député à la Convention. 24 Fructidor.

Trait fort connu de l'histoire grecque. Timo-

(1) Cette Notice des pièces nouvelles des divers théâtres de Paris, comprend les ouvrages dramatiques représentés et imprimés depuis le dernier almanach des Muses; elle est par conséquent plus complète que les précédentes, qui n'ont jamais eu pour objet que les pièces imprimées.

léon, général de Corinthe, immole Timophane son frère, qui conspire contre la liberté de son pays, et prend des mesures pour se faire couronner.

Belle scène des deux frères près du tombeau de leur père.

Grand succès. De nombreuses allusions sortant naturellement du sujet, et toutes fort applaudies. Musique des chœurs, du c. Méhul.

Comédies représentées.

Le sourd, ou l'auberge pleine, comédie en trois actes en prose, par le c. Desforges. Maradan.

Pièce burlesque, dont les deux premiers actes amusent à la représentation.

Les contre-révolutionnaires jugés par eux-mêmes, Comédie en trois actes. Par le c. Dorveau, canonier. 14 Nivôse.

Idée ingénieuse, de la facilité.

Une scène du troisième acte, est relative à l'intitulé, plus que le reste de la pièce. On y voit un gentilhomme, un prêtre, un parlementaire et un marchand, tous quatre contre-révolutionnaires, approuver les réformes que la révolution a faites dans les autres états, et ne trouver rien d'injuste que dans ce qui blesse leur intérêt particulier.

L'expulsion des Tarquins ou la royauté abolie. 5 actes. Par le c. Leblanc, auteur des Druides.

De la chaleur, des sentimens républicains. Peu d'action, et trop de récits, dans les troisième

et quatrième actes ; le cinquième a eu plus de succès.

La mort du jeune Barra, ou une journée de la Vendée. Drame historique en 1 acte. Par la c. Briois, 15 Floréal. Barba.

Les mœurs de l'ancien régime, ou les suites du libertinage, drame en 5 actes, en vers. Par Fenouillot de Fallaire, 4 Prairial.

Ouvrage joué, il y a 18 ans, à la comédie Française, sous le titre d'École des Mœurs. Il a eu un peu plus de succès sous le nouveau titre.

Philippe ou les dangers de l'ivresse, comédie en 1 acte. Par le c. Pujoulx, 25 Prairial.

Imitation d'une scène de Ganick, présentant un ivrogne, qui laisse tomber son enfant dans un puits.

Rose et le jeune Picart, ou la suite de l'Optimiste, comédie en 1 acte, en vers. Par le c. Collin-Harleville, 28 Prairial.

Petite pièce patriotique très-accueillie.

On y retrouve avec plaisir, tous les personnages qu'on a vus dans l'Optimiste, mais ils ont changé de physionomie avec le temps, et n'en sont pas moins intéressans.

Des détails charmans, comme dans les autres comédies du c. Collin-Harleville.

THÉÂTRE NATIONAL,

R U E D E L A L O I.

Les Catilinas modernes, ou la mort de Marat, trait historique en 3 actes, en vers. Par le c. Feron, 7 Ventôse.

Conspiration des Brissot, Pétion, Buzot, etc.

Marat leur parle avec énergie. Il quitte son Émilie pour aller s'entretenir avec une femme inconnue : des cris se font entendre ; il vient , percé de coups , expirer aux yeux de sa femme , de ses amis et du peuple. Un bon citoyen dévoile les complots du traître Pétion et de toute la clique : on va les dénoncer.

Alisbelle, ou les crimes de la féodalité, onéra en 5 actes. Par le c. Desforges, musique du c. Louis Jadin. 9 Ventôse.

Sujet tiré d'un ancien roman, intitulé Richard et Alisbelle. Guiscard a épousé Alisbelle ; mais les deux familles étant divisées , il est obligé d'abandonner son épouse enceinte et d'aller à l'armée. Cependant le barbare Enguerrand sollicite la main d'Alisbelle et l'obtient de ses parens ; quoique cette jeune personne lui apprenne qu'elle est déjà épouse et bientôt mère. Au bout de six mois , elle donne le jour à un fils : Enguerrand la fait plonger avec son enfant , dans un cachot. Douze ans s'écoulent. Enfin Guiscard reçoit une lettre de son épouse , qui lui apprend sa situation. Il prend le nom de Robert , et s'insinue avec tant d'adresse dans la confiance d'Enguerrand , que celui-ci lui confie la garde de la prison , à la place du geolier , qui vient de mourir. Les vassaux d'Enguerrand n'attendent que le moment de briser leurs fers. Guiscard descend dans la prison , embrasse sa femme et son fils ; le tyran qui l'a épié , fait arrêter le père et l'enfant : mais les Vassaux les délivrent , et on met Enguerrand à leur place avec ses courtisans , qui lui reprochent ses crimes. Le tyran les rassure en leur montrant une secrète issue , par laquelle ils se sauvent. Nouveaux combats. Enguerrand arrache des bras d'Alisbelle , son

filz qu'il emporte sur une tour. Il va percer le cœur de l'innocente victime... on frémit : mais soudain le monstre tombe : l'enfant qui s'est emparé du poignard d'Enguerrand, l'en a frappé. On se livre à la joie, et sur un autel de la patrie, élevé à la hâte, on jure la destruction de la tyrannie.

De l'intérêt, du mouvement, des effets. Musique qui fait le plus grand honneur au c. Jadin. Beaucoup de succès.

Venzel ou le magistrat du peuple, opéra en 5 actes. Paroles du c. Pillet. Musique du c. Ladurner.

Venzel, magistrat d'une petite ville, sur les frontières d'Allemagne, est partisan de la liberté, et par conséquent suspect dans son pays. On l'enferme dans une prison, et il est condamné à perdre la tête, comme ennemi de l'empereur. Mais Sophie, sa fille, aime un jeune officier français, se déguise, et va lui apprendre le danger que court son père. Valcourt, son général, et toute l'armée brûlent d'arracher cette victime au trépas. On attaque la ville; ils y entrent victorieux, au moment où le malheureux Venzel alloit perdre la vie. On arbore le drapeau tricolore. Venzel est rendu à sa famille, et Sophie réunie à son amant.

Ouvrage très-bien conduit. De la chaleur, du succès.

OPÉRA COMIQUE NATIONAL

DE LA RUE FAVART.

Le congrès des rois, comédie en 3 actes, en prose, mêlée d'ariettes, 8 Ventôse.

Les rois coalisés tiennent un congrès chez le roi de Prusse ; le pape y envoie Cagliostro ; six femmes patriotes, employent tous leurs charmes pour les séduire , dans le dessein de lire ensuite à leurs dépens. Cagliostro , qui est patriote aussi, les assemble tous dans un salon obscur, les place chacun dans une cruche, et leur fait voir des ombres, ainsi que des troupes de Sansculottes, qui viennent prédire la chute de leur tyrannie. Au troisième acte, ils s'occupent du partage de la France : mais on entend le canon ; ce sont les Français qui investissent le camp, et les mettent en fuite. Les vainqueurs brûlent les attributs de la servitude, et plantent l'arbre de la liberté.

Des longueurs, peu de succès. Musique de douze artistes réunis.

Démosthènes, tableau patriotique en 1 acte.

Par le c. Jacques. 2 Germinal.

Sujet mal choisi. Il offre la réunion de tous les peuples libres de la Grèce, contre Philippe : mais ce dernier fut vainqueur ; et Démosthènes qui voulut ranimer le patriotisme des Grecs, s'enfuit à la bataille de Chéronée.

La discipline républicaine. Fait historique, en 1 acte, mêlé d'ariettes. Par le c. Aristide Valcourt, musique du c. Foignet, 1 Floréal.

Anecdotes de quelques soldats, qui, près

de Rennes , au moment d'attaquer les brigands de la Vendée , pillèrent le pain destiné aux malades de l'armée , dans la crainte d'en manquer. Le représentant du peuple fit assembler le conseil militaire , qui voulut appliquer la loi , à ce manque de discipline ; mais comme il alloit prononcer le mot : la loi vous condamne à la... le représentant du peuple s'écria : arrêtez ; si vous eussiez prononcé A LA MORT , il ne seroit plus possible de faire grace ; ils l'obtinrent , et firent des prodiges de courage.

Quelques scènes accessoires, entre autres l'interrogatoire singulier et authentique d'un brigand de la Vendée, qui s'imagine ressusciter sous trois jours.

De l'intérêt, du républicanisme.

Méridor et Phrosine, drame lyrique en 3 actes.
Paroles du c. Arnaud, musique du c. Mehul,
17 Floréal.

Sujet tiré de Phrosine et Méridore, poëme de Bernard. Evénemens romanesques, trop multipliés pour être indiqués dans une notice. Beaucoup de tableaux et d'effets. Quelques longueurs; superbe musique; brillant succès.

L'école du village, opéra-comique en 1 acte et vaudevilles. Par le c. Sewrin, 21 Floréal.

Insurrection de la classe d'un magister de village. A l'exemple de leurs pères, qui viennent d'opérer la révolution, les enfans de cette école renversent tous les signes d'esclavage, et chassent le pédant qui a encore le tort de vouloir épouser Nicole, et de maltraiter Jeannot qui en est aimé.

L'enfance de J. J. Rousseau, comédie en 1 acte,

en prose , mêlée d'ariettes, Par le c. Andrieux, musique du c. Dalayrac. 4 Prairial.

Rousseau représenté, comme il s'est peint lui-même dans ses mémoires. Anecdote intéressante de son enfance. Il insère dans un journal de Genève, des lettres de Caton le censeur, et les fait transcrire par son petit cousin Bernard, qui les porte à l'imprimerie, et perd la dernière que l'on remet au greffier Masselon, ennemi secret de cette famille. Ce Masselon s'imagine qu'elles sont de Rousseau le père, et les dénonce au conseil de Genève. Le jeune Jean-Jacques, qui, jusqu'alors a gardé l'anonyme, ne balance plus à se faire connoître, dès qu'il voit son père compromis. C'est moi qui les ai faites, dit-il avec fermeté; s'il y a de la gloire à écrire, il y a de la lâcheté à ne point avouer ses ouvrages. Le conseil ordonne qu'il lui sera de ce ne une couronne civique. Une foule de citoyens se porte chez le jeune Rousseau, et au moment où il y pense le moins, un enfant, porte sur les bras de plusieurs bonnes mères, pose sur sa tête, la couronne civique qu'il a méritée.

De l'esprit, des grâces, du naturel. Musique très-agréable, analogue au sujet.

Joseph Barra, fait historique en 1 acte, mêlé d'ariettes, Par le c. Levrier-Champrion, musique de Grétry. 17 Prairial.

L'homme vertueux, comédie en 1 acte, en prose. Par le c. Marchand. 26 Prairial.

Tableau touchant des vertus qui caractérisent un bon républicain.

Agricole Viala, ou le héros de treize ans, pièce en 1 acte, mêlé d'ariettes. Paroles du c. Audouin, musique du c. Porta. 13 Messidor.

Trait héroïque qui a immortalisé le nom

de Viala. Tandis que la maison de Viala père est ouverte aux soldats-citoyens blessés à la guerre, les fédéralistes paroissent de l'autre côté de la Durance, et s'appréhendent à passer un bacq. On vole aux armes; mais le combat peut devenir funeste aux patriotes, si l'un d'eux ne coupe pas la corde du bacq qui va conduire les traîtres : le jeune Viala s'élance dans le fleuve, et coupe la corde du bacq qui s'éloigne à l'instant avec les fédéralistes qu'il porte : mais ce héros de treize ans, a reçu un coup mortel, et l'on apporte son corps inanimé, aux yeux de ses amis et de ses parens, qui bénissent son trépas, puisqu'il a été utile à sa patrie.

Détails intéressans, applaudis avec enthousiasme.

Arashelle et Vascos, opéra en 3 actes. Par le c.

Lebrun-Tossa, musique de Lesueur, 21 Fructidor.

Sujet qui, sous des noms différens, rappelle l'histoire de Don-Carlos. Vascos fils d'un gouverneur de Goa, aime une jeune indienne, que son père est sur le point d'épouser. Des Indiens viennent le demander pour gouverneur, et sollicitent l'expulsion des inquisiteurs. Vascos les protège et va fuir avec eux. On l'arrête : on trouve sur lui une lettre de la jeune indienne; le tribunal de l'inquisition le condamne à mort. Mais on éclaire le peuple; les moines sont arrêtés à leur tour, et les deux amans triomphent.

Callias, Opéra héroïque en 1 acte, en vers.

Par le c. Hofman, musique du c. Grétry.

Troisième sansculotide.

Action qui se passe à Crissa, ville de la Phocide, dans le temps que Xercès faisoit la guerre à la Grèce.

Callias va unir son fils Anthénor, à la

jeune Cléone. La nœce est interrompue par le bruit des armes; Anthénor s'arrache des bras d'une tendre épouse, et vole au combat. Les Perses sont prêts d'être vainqueurs : un seul homme a rallié l'armée républicaine, et décidé la victoire; mais il a payé tant de gloire, de sa vie. Callias gémit d'abord : bientôt la patrie l'emporte sur la nature, et il rend grâce aux Dieux, avec ses concitoyens, de ce que la république est sauvée.

Ouvrage écrit avec soin; sentimens dignes de vrais républicains, et qui ne pouvoient manquer d'être applaudis. Charmante musique du c. Grétry.

T H É A T R E

DE LA RUE FEYDEAU.

Le compère Luc, ou les dangers de l'ivrognerie, pièce en 2 actes, mêlée de musique, premier Ventôse.

Imitation d'une scène de Garrick, même sujet que la pièce de Philippe, représentée au théâtre de la République, le 25 Prairial.

Belle musique de Lemoine.

Claudine, ou le petit commissionnaire, opéra en un acte, mêlé de musique. Paro es du c. Deschamps, musique du c. Bruni, 16 Ventôse.

Sujet propre à faire chérir les avantages de la destruction des préjugés : il est tiré d'une nouvelle du c. Florian.

Floirville a séduit une jeune villageoise, dans

le temps où l'on connoissoit les distinctions. Il ne pouvoit unir son sort à celui de Claudine, qui, devenue mère, s'est sauvée avec son enfant, à Genève, où, déguisée en commissionnaire, elle décroite les passans, et porte des fardeaux. Après nombre d'années, converti par les principes de la révolution, Florville revient chercher sa Claudine, pour l'épouser. Un petit commissionnaire se présente ; il lui fait cirer ses bottes et l'engage à chanter une chanson savoyarde. Comme Florville répète le refrain, Claudine le regarde, le reconnoît et s'évanouit : l'enfant veut continuer l'ouvrage, mais un ami de Florville apprend à celui-ci que ce commissionnaire est justement celle qu'il a cherchée si long-temps. Il embrasse son fils, et épouse la mère. Tous chantent les bienfaits de l'Egalité.

Tableau touchant, beaucoup d'intérêt. Dans la musique, de la simplicité, et un chant agréable.

La famille indigente, comédie en 1 acte, mêlée de musique. Paroles du c. Planterre, musique du c. Gavaux, 4 Germinal.

! *Trait tiré d'une Ydylle de Gessner.*

Paul Grandin, ruiné par un procès, habite une chaumière avec sa femme et ses enfans. Il fait un temps affreux : il n'a pas un morceau de pain à leur donner : il va sur le grand chemin, et rencontre un voyageur, chargé d'une valise, renfermant quarante mille livres : il lui demande la bourse ; le voyageur lui donne deux billets de cinquante livres : il ne prend que cinquante sols, et vole acheter du pain à sa famille. Il se trouve à la fin que le laboureur se nomme Thomas Grandin, et qu'il

qu'il cherche par-tout son cousin Paul, pour lui remettre quarante mille francs, parce qu'il a vu dans ses papiers, qu'il avoit perdu injustement son procès.

De la sensibilité, des situations un peu romanesques : de la mélodie et des effets dans la musique.

Les vrais Sans-culottes, Tableau patriotique, en 1 acte, en prose, par le c. Rezicourt, musique de Lemoyne, 23 floréal.

Tableau des vertus de la classe indigente de la société, faisant contraste avec la dureté des gens riches. Le crime est puni à la fin, et la vertu récompensée.

Du sentiment, du patriotisme.

L'Apothéose du jeune Barra, en 1 acte, mêlé de musique, par le c. Leger, musique du c. Jadin, 17 Prairial.

Les Montagnards, ou l'école de la bienfaisance, comédie en 1 acte, mêlée de vaudevilles, par le c. Pujoux, 16 Fructidor.

Tableau plein de sensibilité.

Candor a montré gratuitement à plusieurs montagnards d'Auvergne, à lire dans leur enfance. Il devient indigent lui-même : tous lui prêtent des secours. Un de ses anciens écoliers vient à mourir, et lui lègue trente mille livres, etc.

T H É A T R E

D U V A U D E V I L L E .

Les volontaires en route, ou l'enlèvement des cloches, comédie en 1 acte, mêlée de vaudevilles. Par le c. Raffard, 3 Pluviôse, chez le Libraire du Vaudeville.

La fête de l'Egalité, Vaudevilles en 1 acte, par les citoyens Radet et des Fontaines, 7 Ventôse.

Action d'une excessive simplicité; but très-moral.

Le jour de la fête de l'Egalité, pour joindre l'exemple à la leçon, le maire donne sa fille, qui est riche, au jardinier Dupré, qui est pauvre.

De jolis couplets.

Cassandre égoïste, 1 acte en prose et en Vaudevilles, 18 Ventôse.

Des invraisemblances; point de succès.

Le Noble Roturier, en 1 acte et en vaudevilles, par le c. Radet. 24 Ventôse.

Pièce qui a réussi.

Valsain, fils d'un roturier qui s'est anobli à prix d'argent, tremble d'être pris pour un ci-devant, et cherche à devenir roturier. Il renonce à tout ce qui l'environnoit, va demeurer faubourg Antoine, et invite à souper tous ses parens, qui sont des ouvriers du quartier. Au milieu du repas, arrive une jeune personne qu'il a enlevée à l'état de couturière, pour en faire sa maîtresse. Elle

brûle de reprendre son premier état , et d'épouser Valsain ; mais une ci-devant baronne , qui a la prétention de l'avoir formé , veut faire valoir ses droits. Cette vieille folle est éconduite , comme de raison , tandis que la candeur et les regrets de la jeune fille , touchent toute la famille ; Valsain l'épouse , et tous deux jurent de ne vivre que pour chérir la liberté.

Des couplets agréables ; du patriotisme.

La Nourrice républicaine ou les plaisirs de l'adoption , vaudeville en 1 acte. Par le c. Pils , 5 Germinal.

Action très-simple.

Le père et la mère Deschamps ont quatre enfans ; la mère Deschamps nourrit le dernier , mais elle a en outre un nourrisson , fils d'un ci-devant , qu'elle croit un bon patriote , parce qu'il a été à la guerre. Son fils aîné , qui revient de l'armée , lui apprend que ce lâche ci-devant vient d'émigrer. Le père et la mère Deschamps prennent le parti généreux d'adopter l'orphelin.

De jolis couplets ; du sentiment.

Les Chonans de Vitré , Opéra-Vaudeville en 1 acte , par le c. Desfontaines. 23 Prairial.

Quelques scènes intéressantes.

Le dédit mal gardé , vaudeville en 1 acte , par les c. Philippe et Leger. 4 messidor.

Fond très-mince.

Roger , bon patriote , a promis sa fille à Simonet , espèce d'imbécile , avare et ridicule. Il y a un dédit de six cents livres. Le

mariage va se faire , lorsque Julien , jeune volontaire , qui a aimé autrefois la fille de Roger , arrive de l'armée , et demande à l'épouser. Roger lui oppose le dédit ; cette difficulté n'arrête pas Julien , qui offre ses services à Simonet , pour peiser quelques pièces de vin. L'imbécille demande du papier , pour boucher des trous aux tonneaux , et sa gouvernante , qui a des prétentions à sa main , lui donne le dédit , qu'il déchire. Julien épouse la fille de Roger.

Des couplets bien tournés.

Le Canonnier convalescent , vaudeville en un acte , par le c. Radet. 11 Messidor.

Anecdote touchante d'un jeune canonnier , qui , fait prisonnier par les brigands , et fusillé par eux , se traîne , tout sanglant , dans une commune voisine. Là , une jeune fille le rencontre , étanche son sang , va chercher les habits de son père , dont elle le couvre , et parvient , à force de soins , à lui faire recouvrer la santé. Une société populaire , instruite de ce trait , envoie une couronne civique à la jeune fille , et un sabre au canonnier.

L'héroïne de Mithier , vaudeville en 1 acte , par le c. Decheaume et le c. Barral. 3 Fructidor.

Trait de courage qui a eu lieu lorsque les brigands s'emparèrent de Mithier.

Une jeune femme , assise dans sa boutique , entourée de ses enfans , un pistolet ajusté sur un baril de poudre , menace les scélérats de faire sauter la maison , s'ils ne se retirent.

Le Naufrage au port , comédie en 1 acte en vaudevilles , par les c. Pain et Midot. 13 Fructidor.

THÉÂTRE LYRIQUE

DES AMIS DE LA PATRIE.

Zélia, drame en 3 actes, musique de Deshayes, remis le 15 Prairial. Barba.

Mauvais drame que le talent d'une actrice nouvelle (la c. Schreuzer) a fait réussir. Le rôle de Zélia, est une espèce de folle par amour, dans le genre de Nina, aux traits de naturel près, que l'on a soigneusement évités. L'amant de Zélia est déjà marié. Embarras du mari entre ces deux femmes.

L'auteur s'est très-mal tiré de cette situation difficile.

Les petits commissionnaires, comédie en 2 actes, en prose, mêlés de musique. Par le c. Vial, musique du c. Greesnik, 24 Prairial.

Même fond que Claudine, du théâtre de la rue Feydeau.

Le jeune héros de la Durance, ou **Agricole Viala**, tableau patriotique, en 1 acte, en prose, mêlé de chants, par le c. Philippon, musique du c. Jadin, 13 Messidor.

Même sujet que celui de la pièce jouée le même jour, à l'Opéra-comique national.

Beaucoup d'intérêt ; du chant et de l'expression dans la musique.

CITÉ-VARIÉTÉS.

Les Dragons et les Bénédictines, et **les Dragons en cantonnement**, comédies en 1 acte,

en prose. Par le c. Pigault-Lebrun, 18 et 25 Pluviôse. Barba.

Pièces très-agréables, qui ont toutes deux réussi.

Dans les Dragons en cantonnement, excellente scène de jalousie, très-bien jouée par les c. St.-Clair et Germain.

L'esprit des prêtres, ou la persécution des français en Espagne, drame en 3 actes, en vers. Par le c. Provot-Montfort, 9 Nivôse.

La folie de Georges, ou l'ouverture du parlement d'Angleterre. Par le c. Lebrun Tossa, 4 Pluviôse.

Les peuples et les rois, tels qu'ils étoient, ou le tribunal de la raison, pièce en 5 actes. Par le c. Duplessis.

L'orphelin, comédie en 3 actes, et en prose, par le c. Pigault-Lebrun, premier Prairial. Barba.

La fête à l'Être Suprême, scènes patriotiques, mêlées de chants, pantomimes et danses. Par le c. Cuvellier, musique du c. Othon, Vanderbrock.

Les Salpêtriers Républicains, Opéra-Vaudeville, en 1 acte. Par le c. Tissot, 8 Messidor.

Tableau de la gaieté des républicains, dans leurs travaux civiques.

Arlequin-imprimeur, Opéra en un acte, en vaudevilles, 5 Messidor.

Point d'intrigue; de jolis-détails; éloge de Franklin et de J. J. Rousseau.

La chute du dernier tyran, ou la journée du 9 Thermidor, drame en 2 actes. Par les

c. Pigault-Lebrun , et Dumaniant , 18 Fructidor.

L'Adoption Villageoise , ou l'Ecouteur aux portes , comédie en 1 acte , en prose , mêlée de vaudevilles. Par le c. Armand Charlemagne , Cité-Variétés. Paris. Cailleau.

OPÉRA - NATIONAL ,

OU THÉÂTRE DES ARTS.

Toulon soumis , fait historique , en 1 acte. Paroles du c. Fabre-Olivet , musique du c. Rochefort , 14 Ventôse.

Un incendie ; un bastion qui saute ; des situations fort gaies , à la fin ; musique où l'on a rappelé des airs consacrés par la révolution.

Denys , le tyran , maître d'école à Corinthe , Opéra historique , en 1 acte. Par le c. Sylvain Maréchal , 6 Fructidor.

Tableau trop bouffon pour l'opéra.

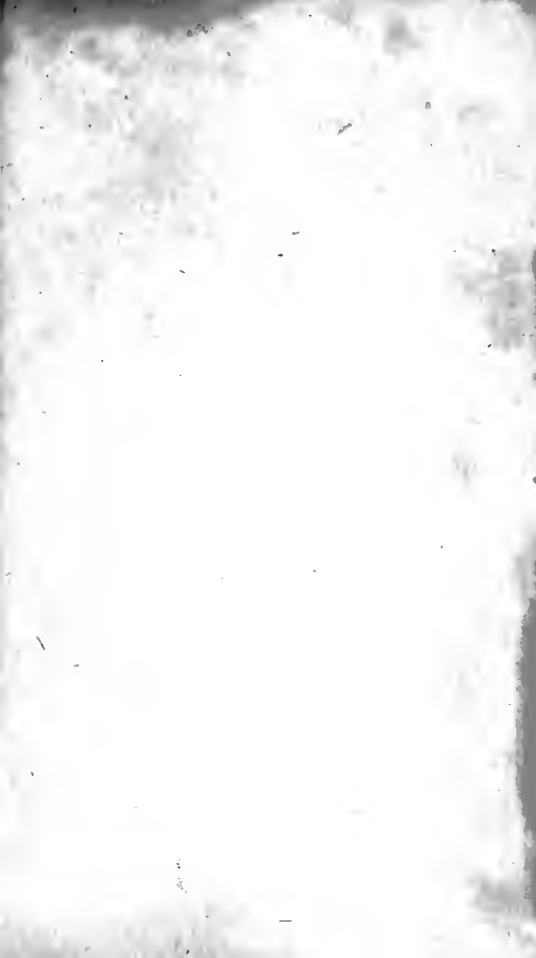
Après avoir fait sa classe , et maltraité ses écoliers , Denys , s'enivre avec un savetier , et s'endort. Les enfans de l'école , jouent sur son dos , au cheval fondu. Il n'étoit pas connu pour le ci-devant tyran de Syracuse : en se tournant , il laisse tomber le diadème qu'il portoit caché sous les plis de son manteau. Timoléon le condamne à être battu de verges , aux pieds de la statue de la Liberté.

Musique pleine d'esprit et d'originalité ; musique de Grétry.

La Rosière Républicaine, ou la fête de la Vertu, Opéra en 1 acte, par le c. Sylvain Maréchal, musique de Grétry, 17 Fructidor.

Pièce non représentée.

La prise de Toulon, fait historique en 1 acte, en prose, par Coriande Mittié, jacobin de Paris. Toubon, galerie du théâtre de la république.









616605

Almanach des Muses.

v. 1795

P
LF
A

**UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY**

**DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET**



